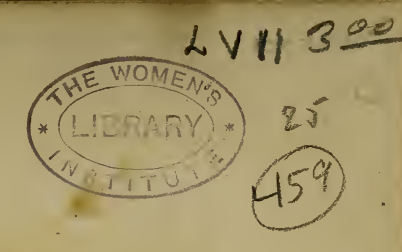





SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


LVII 3.00
THE WOMEN'S
LIBRARY
INSTITUTE
25
459

LES CHANTS

DE LA

MORT ET DE LA VENDETTA

DE LA CORSE

DU MÊME AUTEUR.

Pour paraître prochainement :

La Genèse de Napoléon. — L'Enfant. — L'Elève. — L'officier d'Artillerie. — Le colonel des gardes nationales de la Corse. — Formation intellectuelle et morale de Napoléon depuis sa naissance jusqu'au siège de Toulon. — Nouvelle édition refondue.......... .... 1 vol.

Fleuve de Sang. — Histoire d'une vendetta Corse 1 vol.

EN PRÉPARATION

Energies Corses. — Figures et gestes héroïques du passé.. 1 vol.

Luttes de clans. — Mœurs politiques de la Corse actuelle............. .... 1 vol.

LES CHANTS DE LA MORT

ET DE

LA VENDETTA

De la Corse

Publiés avec la Traduction, une Introduction et des Notes

PAR

J. B. MARCAGGI

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1898

A M. LE COMTE CHARLES POZZO DI BORGO.

En commun amour pour la Corse

J. B. M.



INTRODUCTION

I

Ces poésies, que nous avons intitulées *Les chants de la Mort et de la Vendetta*, sont la traduction de quelques chants funèbres de la Corse appelés *lamenti*, *ballati*, et plus communément *voceri*.

De très rares essais ont été tentés en France pour faire goûter la littérature populaire du peuple Corse, à la fois douce comme un psaume et violente comme une invective d'Isaïe.

Prosper Mérimée, dans *Colomba*, a, le premier, révélé la sombre poésie des *voceri*. Dans son voyage en Corse [1] il a même donné en appendice quatre ou cinq de ces chants funèbres, accompagnés d'une traduction littérale assez

1. *Notes d'un voyage en Corse.* — Paris, 1840.

exacte. Ces indications étaient à peine suffisantes pour éveiller la curiosité.

Un professeur à la faculté de médecine de Strasbourg qui voyagea en Corse en 1845, M. L. A. Fée, publia en 1850 un recueil de chants populaires de la Cors [1] avec une traduction littérale très soignée, complétée de notes, d'éclaircissements et d'airs notés en musique. Ce volume qui donna lieu à la somptueuse étude de Paul de Saint-Victor sur les *Vocératrices de la Corse* [2] n'a pas été réimprimé et est devenu introuvable.

Enfin M. Fréderic Ortoli a édité récemment, dans la collection des *Contes et chansons populaires de France* un recueil de *voceri* [3] qui ne diffère de celui de Fée que par la publication de quelques pièces inédites.

Là se bornent les travaux des Français sur la littérature Corse. Cependant, tandis qu'ils en sont à ignorer presque totalement les mœurs, les coutumes, les traditions, toutes spéciales, d'un coin original de la France, les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Danois, les Russes sillonnent,

1. *Chants populaires de la Corse*: Strasbourg. 1850.
2. *Hommes et dieux*. — Paris, Calmann Lévy.
3. *Les voceri de l'île de Corse*. — Paris, Ernest Leroux. 1887.

chaque année, la Corse en tous sens et publient sur l'île d'intéressantes relations de voyage.

C'est un érudit italien, M. Nicolò Tomaséo, qui rassembla et publia le premier recueil de chants populaires de la Corse. En 1839 il séjourna quelques mois dans l'île et se préoccupa d'y glaner, outre les lettres de Pascal Paoli, tous les documents relatifs aux mœurs et aux traditions de ce pays. Peu après il donnait *Canti popolari Corsi* [1] œuvre touffue et de vive sympathie qui contient les manifestations de la poésie corse sous ses formes diverses, ainsi que des proverbes, des légendes, des anecdotes, toutes sortes de traditions orales capables de fixer le tempérament insulaire.

Parmi les nombreux étrangers qui ont écrit sur la Corse [2] mentionnons le savant allemand Ferdinand Grégorovius qui a inséré dans *Corsica* [3] quelques-uns des plus beaux *voceri* de l'île.

Dans cet ouvrage nous avons mis à contribution les travaux de nos devanciers, mais notre connaissance de la Corse nous a permis de limiter

1. *Canti popolari Toscani, Corsi, Illirici, Greci.*— Venezia 1841.
2. Les Anglais ont publié sur la Corse de quoi former une bibliothèque.
3. *Corsica.* — J. B. Cotta. Stutgard et Tubingue, 1854.

notre recueil (il nous été aisé de le grossir d'un grand nombre de pièces inédites) à un choix rigoureux, exclusif, de *voceri* caractéristiques. En effet, les *voceri* sont des poésies funèbres improvisées, coulées dans un moule uniforme (la strophe de six vers octosyllabiques) et les principales images, les traits vifs faisant tableau (élan de tendresse, explosion violente d'un sentiment) n'étant pas développés par l'art se reproduisent fréquemment.

Les quelques pièces que nous avons traduites sont essentielles, à notre avis, pour donner le parfum de ces chants de la Mort et de la Vendetta, car il est impossible de transposer intégralement dans la souple et claire langue française la simplicité et la rudesse, la candeur et l'énergie de ces pauvres chants de montagnards qui veulent une langue à la fois enfantine et rude.

Cependant, au lieu de nous en tenir, comme nos devanciers, à une traduction littérale, vers par vers, nous avons traduit strophe à strophe, nous efforçant de serrer le texte le plus près possible avec le souci d'en conserver le rythme ou mieux l'intonation.

Si nous n'avons pas rendu absolument l'énergie, la candeur et l'abandon de ces poésies de

premier jet, nous sommes sûr d'avoir évité le pénible balbutiement des traductions mot à mot.

II

La principale source de la poésie Corse est dans la Mort. C'est une poésie rustique, mais la Douleur la revêt d'un sombre éclat, lui imprime une souveraine beauté. Elle lui inspire des sentiments tendres qui égalent en douceur les psaumes et le Cantique des Cantiques, ou lui souffle des cris de vengeance pareils à ceux des Euménides.

Pour que des femmes du bas peuple sans aucune culture intellectuelle, isolées du monde civilisé, aient pu tirer de leur âme des accents sublimes de douleur il faut que les Corses aient senti la Mort avec intensité.

Leur histoire n'est qu'une succession de carnages et, à chaque page, la Mort s'y dresse, tragique et fatale. En effet, par sa situation maritime exceptionnelle dans le bassin de la Méditerranée, la Corse tenta de bonne heure la convoitise de peuples voisins. Les Etrusques, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Vanda-

les, les Lombards et les Sarrazins la pillent et la ravagent. Les barons féodaux du moyen-âge s'y entr'égorgent, précipitent les Corses en des luttes fratricides. La famine, la peste, les déciment. Les Génois les soumettent, pendant quatre siècles, à un dur despotisme, les pressurent et, par l'injustice de leur Justice, allument la guerre civile, livrent le pays à l'anarchie, engendrent la Vendetta qui, seule, a force de loi.

Ainsi le sang fut périodiquement répandu à torrents. On s'en fera une idée par quelques exemples.

« Les Romains (pour ne citer qu'un seul exemple d'invasion) envoyèrent dans l'île une armée consulaire composée ordinairement de quarante à cinquante mille hommes et la conquête de la Corse fut une des plus difficiles qu'ils aient accomplies ; la guerre dura près d'un siècle et il fallut huit expéditions consécutives pour réduire le pays ; sa soumission définitive devint un des plus beaux titres de gloire du consul Scipion Nasica qui l'acheva [1] ».

Au quatorzième siècle la peste est introduite en

1. Sorbier. — *Esquisse de l'histoire et des mœurs de la Corse.* H. Hardel Caen. 1848.

une seconde nature. Les gouverneurs inoculèrent la Corse par des bâtiments génois et lui enlève les 2/3 de ses habitants [1].

Les divisions locales ne sont pas moins sanglantes : « La République de Gênes comprit que si la Corse était sagement administrée, cette île, située au centre de la Méditerranée, presque à l'entrée du golfe de Gênes, deviendrait une dangereuse rivale et qu'ayant plus de ressourres que la métropole, elle ne voudrait pas de la domination génoise.

« La Ligurie, pays naturellement pauvre, était plutôt fait pour être tributaire de la Corse, que pour lui donner des lois. Aussi, tous les gouverneurs étaient envoyés dans l'île avec mission de ne rien épargner, pour resserrer les populations, avilir les produits indigènes, précipiter les habitants les uns sur les autres, prendre part à la lutte entre les familles ennemies, soutenir les faibles contres les forts, pour les abaisser tous et éterniser les discordes.

« Les Corses avaient besoin d'être policés, et on les écrasait ; il fallait les adoucir, et on les rendait encore plus farouches. Une haine atroce et indestructible s'invétéra entre eux et les maîtres, et fut

1. Villani. — *Cronica di Fiorenza.* — lib. 21.

à la longue le mépris des lois, en décorant de ce nom leurs plus insolents caprices. Ne pouvant compter sur l'appui des magistrats, les habitants se replièrent sur l'énergie native de leur caractère. Les représailles succédèrent aux représailles, le sang appela le sang sur cette terre devenue un horrible théâtre de meurtres et de pillages. Que l'on se figure le principe de la vengeance proclamé partout comme un droit, prêché comme un devoir, enseigné comme une nécessité, comme une règle de conduite, comme un point d'honneur, et l'on se fera une idée de la profondeur de l'abîme où était tombée la Corse, nation brave et généreuse, changée en un peuple à stylets!.... En 1714, il fut constaté que 28.000 meurtres avaient été commis dans les 32 années précédentes!

Quelle statistique! Elle était en partie le fruit de l'administration satanique des Génois et de l'absence de toute justice [1]. »

Nous avons tenu à citer, de préférence aux auteurs insulaires, l'opinion de M. Sorbier, un Français qui a rempli longtemps dans le pays les fonctions de premier avocat-général, parce

1. Sorbier. — *Loco citato*, Chap. IV. — Michelet (*Histoire de France*, *t. XVII*) remarque qu'à cette époque « la Corse n'était qu'un rocher sanglant ».

qu'à ce titre il a acquis le droit, comme il le dit dans sa préface, de parler de la Corse en toute impartialité.

Cette fureur de destruction qui fit se ruer, violemment, homme contre homme, famille contre famille, village contre village, a inspiré à Paul de Saint-Victor une page très imagée [1] : « Cette justice de la vengeance, dit-il, qui posséda si longtemps la Corse, fut, du reste, la fatalité de son histoire autant que l'instinct de son caractère. Il faut en accuser surtout la tyrannie de Gênes, qui traita l'île conquise comme un vaisseau pris à l'abordage, et le gouverna par la rançon et le pillage. Durant la domination génoise, il n'y eut pas de justice publique pour la Corse. Cette justice qu'on lui refusait, il la demanda à son fusil. Le sang versé, sur cette terre encore vierge et demi-sauvage eut une fécondité effroyable ; il en fit sortir les représailles par milliers. Chaque balle se repercuta en ricochets meurtriers ; chaque tombe devint un créneau derrière lequel s'embusqua un nouveau bandit. L'homme tué tuait à son tour par la main du fils, de son frère ou de son ami ; la famille des morts héritait

1. Paul de Saint-Victor. — Hommes et Dieux : *Les vocératrices de la Corse.*

de leurs querelles ; le village épousait la cause de la famille et s'armait contre son ennemi, les vengeances s'alliaient, se transmettaient, se croisaient et enfantaient des postérités d'homicides. De là, ce réseau d'inimitiés aux prises qui couvrit bientôt l'île entière. La *Vendetta* eut son arbre généalogique, mancenillier mortel plongeant au cœur de la Corse et dont les racines s'enlacèrent aux fibres mêmes de son sol. »

Pour qu'à la suite de ces énormes saignées les Corses aient pu se survivre, il faut qu'ils aient possédé une vitalité surabondante.

Deux traits marqueront l'irréductibilité de la race. « Faits esclaves, a dit Strabon [1] les Corses ne supportent pas de vivre dans la servitude, ou, s'ils se résignent à ne pas mourir, ils lassent par leur apathie et leur insensibilité les maîtres qui les ont achetés jusqu'à leur faire regretter le peu d'argent qu'ils leur ont coûté. » Diodore de Sicile dit de même : « Les esclaves Kyrniens ne sont pas aptes, à cause de leur caractère naturel, aux mêmes travaux que les autres esclaves [2] ». Un proverbe génois résume ainsi le tempérament insulaire : « Les Corses

1. Liv. V. Ch. II, 7.
2. Liv. V. Ch. XIII.

méritent la potence et ils la savent subir [1]. »

Ainsi la Corse a été, de tout temps, un grand réservoir d'énergie.

Cela a résulté de la double action du milieu et de la Nécessité. Le sol granitique de la Corse est montagneux, âpre et tourmenté ; il est coupé de précipices où les torrents bouillonnent, et une végétation sauvage, le maquis, le couvre sur de vastes étendues. Il y a quelques siècles, quand le pays manquait absolument de voies de communication, et qu'il était obligé de se suffire à lui-même, la lutte pour la vie, sur ce sol ingrat, ne pouvait qu'être d'une difficulté extrême. Sa situation se trouvait aggravée par les invasions des peuples Méditerranéens qui chassaient les Corses des plaines fertiles et les refoulaient sur les cimes arides des hautes montagnes où ils disputaient le gîte et la nourriture aux bêtes fauves

La lutte permanente contre les éléments et contre leurs oppresseurs trempa solidement l'âme des Corses, développa à outrance leur combativité, et ils se conformèrent à la nature violente de leur sol dont ils subissaient l'unique influence : ils devinrent sombres comme leurs maquis, impétueux comme leurs torrents, farouches comme les bê-

1. *Corsi meritanu la furca e la sanno soffrire.*

tes de leurs bois ; en un mot, ils eurent une âme de granit.

La vie fut pour les Corses, à toutes les époques de leur histoire, un rude combat. Loin de goûter les douceurs bienfaisantes de la paix, ils vécurent dans les dangers, sur le perpétuel qui-vive de la Mort qui les enveloppait, les guettait, traîteuse, derrière un rocher, derrière un buisson. Un homme qui avait à se déplacer d'une commune à une autre rédigeait son testament, se faisait suivre et précéder d'une troupe de parents armés qui éclairaient la route, et les maisons étaient transformées en autant de forteresses. Les Corses devaient donc éprouver l'âcre volupté de la Mort, la sentir fortement : Ils voyaient chaque jour, suivant la parole du psalmiste, des hommes jeunes descendre tout vivants dans l'abîme ! Dans l'île il se faisait une effrayante consommation de vies humaines, sans un regret, sans un remords, sous l'implacable fatalité qui faisait de la vengeance un devoir sacré, un point d'honneur[1]. Ces meurtres quotidiens, atroces, formaient autour de la Corse une atmosphère de passions violentes. L'énergie native des in-

1. Cette exaltation de soi, qui conduit l'homme à agir comme s'il était seul au monde, est fréquente chez les Siciliens : Ils l'appellent *omertà*, virilité.

sulaires qui les avait rendus héroïques contre leurs envahisseurs s'était détournée de son cours et avait été absorbée par l'unique sentiment de la vengeance. « Est-ce qu'on pleure un père qui a été assassiné, disait une mère à ses enfants : on le venge ! » L'on connaît aussi ce mot de regret, souvent cité, d'un habitant de Bocognano sur le cadavre d'un de ses parents, mort de pleurésie : « Hélas ! pourquoi n'es-tu pas mort de mort violente ? Au moins nous t'aurions vengé ! ».

Ce féroce et suraigu sentiment de la vengeance a, en réalité, sa source dans le cœur humain, dans ce mouvement instinctif de la douleur qui fait qu'on souhaite de faire ressentir à autrui la même souffrance qu'il vous a causée. Ne vivant que dans la douleur, les larmes et le sang, les Corses ne pouvaient éprouver que des sentiments extrêmes : des haines farouches, des affections ardentes.

Le danger permanent, les nécessités de la lutte pour la vie, resserrèrent, étroitement, les liens du sang, de l'amitié. Les degrés de la parenté se prolongèrent au-delà des limites naturelles, tous les membres d'une même famille formés en faisceau, s'entr'aidant, unis à la vie, à la mort [1] !

1. Cette association familiale est sans doute une altération, sous l'influence du milieu, de la *gens* romaine qui était la fa-

Cette existence sur un pied de guerre devait accorder une prépondérance exclusive à la force, c'est-à-dire à la puissance paternelle, au chef de la famille, et par suite aux garçons. La femme jouait dans la famille corse le rôle d'une servante et les filles ne comptaient point, parce qu'elles n'étaient pas des unités de combat.

— « Je n'ai que trois enfants répondait un paysan corse (père de six filles et de trois garçons) à un Français qui l'interrogeait sur sa progéniture ! »

Aujourd'hui même, les liens de la famille sont très vigoureux en Corse, et, dans les campagnes la femme se plaît à vivre dans une situation inférieure. A Piana j'ai vu une femme stérile accepter que son mari prenne publiquement une concubine et consentir à élever les enfants issus de cette union illégitime !

Mais on peut dire de ces humbles femmes Corses ce qui a été dit des femmes Lacédémoniennes : Elles seules savent faire des hommes !

Si les Corses avaient le mépris de la Mort et savaient venger dans le sang le meurtre de leurs parents, les femmes Corses savaient les pleurer

mille unie dans le culte de l'ancêtre. Cf. Fustel de Coulanges : *La Cité Antique*.

noblement ! Quand le malheur s'abattait sur la famille, ces petites femmes passives se virilisaient soudain et montraient un cœur de bronze ; elles fouettaient le courage des hommes de leur sauvage énergie, lançaient les malédictions contre les assassins, contre la Mort elle-même, tour à tour et à l'excès, tendres comme celle qui criait dans Rama, ou haineuses comme les Erynnies à la crinière de serpents d'Eschyle.

Les annales de la Corse fourmillent de beaux traits d'héroïsme des femmes insulaires. Il y a quelques années on tua, dans l'arrondissement de Sartène, le fils unique, beau gaillard de vingt-deux ans, d'une pauvre veuve. Elle se mit à fouiller le maquis de buisson en buisson, de rocher en rocher, traquant les meurtriers de son fils. Cela dura des mois et des mois et les bandits n'avaient ni trêve ni repos. Toujours on apercevait rôdant dans la campagne, cette vieille femme cassée dont le corps grêle disparaissait sous les lourds habits de deuil. Un matin on la trouva assassinée au coin d'un bois.

Ainsi la Corse s'est trouvée sous l'oppression constante, fatale, de la Mort. Dans ces conditions l'île ne pouvait produire que des soldats, des hommes d'action, et des caractères énergiques,

sculptés dans le granit. Cette atmosphère mortelle empêcha l'éclosion de tout art, de toute littérature, mais du cœur affligé des mères, des sœurs, des épouses, jaillirent des cris de douleur, vibrants sanglots qui formèrent des chants funèbres, les *Chants de la Mort et de la Vendetta*. Comme ils ne pouvaient qu'être l'expression des mœurs du pays, ils furent exclusivement pétris de larmes et de sang. Ces pauvres femmes ne soupçonnant pas les douceurs de la paix ignoraient les subtilités du sentiment. Elles ne connaissaient que les paysages sombres et tourmentés qui les entouraient et c'est pourquoi elles transportèrent dans leurs chants la rudesse de leurs mœurs, l'énergie de leurs paysages, la naïveté, la candeur et la simplicité des natures primitives, encore à l'état patriarcal.

III

Le culte des morts s'est épuré de siècle en siècle à mesure que les mœurs, sous l'influence de la civilisation, se sont adoucies. A l'aube des sociétés, on ne se séparait pas d'un être chéri sans se livrer aux plus violentes manifestations de la douleur : on proférait des cris, on s'arrachait les cheveux, on s'égratignait le visage, on se frappait la poitrine à coups redoublés ! Les traces de ces vieilles coutumes, d'une origine lointaine, certainement antérieure aux Pélasges et aux Etrusques, se retrouvent dans les hypogées égyptiennes, dans la Bible, dans l'Iliade. Après avoir disparu de chez tous les peuples, elles se sont maintenues en Corse, presque intégrales, dans leur énergie païenne. Aujourd'hui on pleure les morts en Corse comme il y a trois mille ans, comme les personnages de la Bible, comme les héros d'Homère [1]. L'isolement du pays, l'intan-

1. Cf. *La Bible :* Jacob à la mort de Joseph; David à la mort

gibilité de ses habitants, malgré de nombreuses invasions, expliquent ce saisissant anachronisme.

En Corse, lorsqu'un homme est à l'agonie, qu'il tombe dans le coma, on allume un cierge et on lui fait la *crociata*, c'est-à-dire qu'on promène le cierge allumé sur son corps en formant le signe de la croix; on attend ainsi, dans un silence religieux, le dénouement fatal. A la seconde même où s'éteint le souffle du moribond toutes les femmes réunies à son chevet (les hommes ont la douleur muette et ne se livrent à aucune manifestation extérieure) éclatent en sanglots, poussent des hurlements de douleur. On en voit, dans certains cas, qui se roulent par terre, se livrent sur elles-mêmes à des violences, dans le désordre d'une douleur non contenue.

Cependant, tandis que le cadavre est encore tiède, on lui ferme les yeux, on lui passe sous le menton[1] un mouchoir qui va se nouer au sommet de la tête, pour que les traits ne se déforment pas, que la bouche soit close, ne s'arque

de Saül et de Jonathas, etc., etc.; Cf. l'*Iliade* : Hecube et Priam à la mort d'Hector; Achille à la mort de Patrocle, etc... Cf. les *Nibelungen* : Chriemhild sur le cadavre de Siegfried.

1. Cf. *Vocero V :* Oh ! laissez-moi passer auprès de ma fille;

pas en un rictus et on procède rapidement à sa toilette funèbre.

Autrefois on dressait la couche funèbre sur la *tola*, une table ordinaire, probablement parce que, dans les rustiques maisons de village de jadis le mobilier était plus que sommaire. On place aujourd'hui le cadavre sur un canapé dans une salle transformée en chambre ardente, mais on dit encore d'une personne qui gît sur la couche funèbre : elle est sur la *tola*, et c'est pourquoi ce mot revient souvent dans les voceri.

Si la mort se produit dans la soirée, après le coucher du soleil, les cris cessent après le premier transport de douleur. On dit le rosaire et on passe la nuit autour de la *tola* à veiller le mort : c'est ce qu'on appelle la *veglia*. Les femmes seules pénètrent dans la chambre mortuaire ; les hommes se tiennent muets et graves, dans une pièce contiguë.

Vers minuit ou une heure du matin, on passe le *conforto*, collation légère qui varie suivant les régions. A Ajaccio on sert des anchois à la vinaigrette, du pain, du vin, du fromage et une tasse de café. Dans certains villages comme Coggia on distribue des gâteaux de broccio [1].

1. Fromage à pâte tendre.

A l'aube de stridentes clameurs retentissent, et les voceri sont chantés sans interruption jusqu'à la levée du corps.

Au chevet de la *tola* s'immobilisent, les cheveux flottants, la mère, les sœurs, les parentes les plus rapprochées du défunt. Tout autour les autres pleureuses.

Il y a un demi-siècle, quand l'usage de la *faldetta* [1] n'était pas tombé en désuétude, que les chaises et les fauteuils étaient à peu près inconnus dans les campagnes, la vue de ces formes noires, aux manches bouffantes comme des ailes, dont on distinguait à peine un bout de visage, et assises sur des escabeaux ou accroupies par terre, rangées en cercle autour du mort, rigide et pâle, devait être d'un lugubre terrifiant.

Or, voici qu'après les premiers hurlements, grondements d'orage qui ont salué le jour, un silence relatif se fait. La plus proche parente du mort se lève, les yeux rougis par les larmes, le visage convulsé par la souffrance...

Elle tire violemment sur ses cheveux par à-coups saccadés, se courbe sur le mort, l'embrasse,

1. Espèce de jupe noire ou bleu sombre qu'on retroussait sur la tête et qu'on fixait sur le front à hauteur des sourcils. Elle drapait le buste.

l'appelle par son nom, jette des cris inarticulés en balançant son corps, fébrilement, de droite et de gauche. Arrivée à un certain degré d'extase, sa voix s'alanguit, devient traînante, et elle chante sur un récitatif solennel, avec un dandinement cadencé de son corps, l'éloge du défunt. Chaque stance est ponctuée de sanglots qui viennent grossir en *crescendo* les gémissements, les cris, les plaintes des autres pleureuses.

La mélopée se développe, grave, monotone, une strophe appelant l'autre, au milieu des soupirs et des larmes, traversée, par instants, d'interjections douloureuses, de cris de désespoir.

Mais des pleureuses, d'autres pleureuses, viennent à *u duolu*, au deuil, enveloppées de noir. Sur le seuil de la chambre mortuaire elles s'arrêtent, lèvent les bras au ciel, et hurlent par trois fois, à pleins poumons, le nom du mort. Elles s'avancent ensuite, solennelles, toutes en larmes, se frayent un passage au milieu des femmes jusqu'au chevet de la *tola*. Elles embrassent le mort, les parents, à qui elles prodiguent des mots de consolation, et prennent place dans le cercle des pleureuses. Leur arrivée a provoqué un redoublement de cris et de larmes qui ont empli la chambre mortuaire de clameurs...

Quand les douleurs se sont étouffées, la vocératrice poursuit, d'abondance, sa psalmodie lente. Les élans de tendresse jaillissent, spontanément, de son cœur; les mots doux, les images vives, affluent sur ses lèvres ; elle soupire, implore, murmure des caresses; elle adresse au mort des reproches émus, naïfs, de l'avoir quittée à l'improviste, sans prévenir, lui parle du Paradis comme d'un pays voisin où sont les ancêtres et le charge pour eux de commissions diverses ; elle interpelle la Mort elle-même comme une personne familière qu'elle coudoye tous les jours, l'appelle *la Voleuse*, *Celle-au-Pied-Léger*, etc. se montre naturelle et ingénue, dans la libre expansion d'un cœur aimant qui déborde de tendresse...

Cependant la vocératrice a épuisé la coupe de sa douleur : sa voix expire en un gémissement. Au moment de s'affaler, écrasée de fatigue, sur sa chaise, elle jette un cri prolongé, appelle une des pleureuses par son nom [1] évoque le souvenir d'un de ses parents, mort récemment.

Celle-ci se lève, frémissante. Après avoir loué la vie du défunt, elle réveille ses morts à elle, un à un, leur cause comme s'ils étaient présents, leur rappelle le passé, cite des mots, des anec-

1. C'est *la Chiamata*.

dotes de leur courte existence, les supplie de venir en aide à la famille, de prier le Seigneur pour qu'il la protège.

Son lamento terminé, cette vocératrice passe la parole à une troisième, celle-ci à une quatrième, etc.

L'intime communion qui se produit entre les vivants et les trépassés, entre les angoisses de la vie présente et les béatitudes du Paradis sature l'atmosphère de la chambre mortuaire de larmes, l'imprègne de douleurs, et amène les pleureuses à un degré extrême d'exaltation. Autour du mort rigide et pâle on les voit onduler, s'agiter et se tordre, en cadence, comme si elles formaient la chaîne.

Ce mouvement est peut-être un vestige du *caracollo* [1], danse funèbre qui existe encore sur certains points de la Sardaigne, qu'on voit figurer sur des bas-reliefs étrusques, et dont l'usage s'est perdu en Corse.

A Sari d'Orcino, pourtant, j'ai vu, un jour, une pauvre femme sortir de sa maison, hurlante, les cheveux en désordre et, arrivée sur le cadavre

1. On lit dans un *vocero* : Elargissez le cercle et faites très grand le *caracollo*.

Dans le caracollo les pleureuses se tenaient par la main et chantaient en dansant autour du cadavre. De là, sans doute, le nom de *ballati* donné aux chants funèbres.

de sa belle-sœur, exposé sur la place publique, esquisser des entrechats en psalmodiant sur une note monotone, lugubre :

O commari Mari !
O commari Mari !!
O commère Marie !!
O commère Marie !!

On trouva qu'elle pratiquait des coutumes d'un autre âge, qu'elle manquait de tenue.

Mais c'est le matin des funérailles, quand les confréries viennent enlever le défunt, qu'une énorme clameur retentit : les pleureuses s'entassent aux fenêtres, s'arrachent les cheveux, s'égratignent la figure, et jettent au vent des adieux déchirants.

Interdit en 1865 par un arrêté municipal de M. Nyer, cet usage païen persiste encore à Ajaccio. L'étranger de passage dans cette ville est tout étonné de voir, quand passe un enterrement, des gens se livrer à ces violentes démonstrations de la douleur. A la vérité, cette coutume est en voie de disparition rapide et il n'y a plus guère que les habitants de l'intérieur de la Corse, nouvellement établis à Ajaccio, qui s'y livrent.

L'inhumation accomplie, au retour du cimetière a lieu le banquet funèbre qui est aussi une très ancienne coutume païenne. Il occasionne dans

certains villages de la Corse de grosses dépenses, les nombreux parents et amis des communes voisines accourus pour rendre un dernier hommage au mort ayant l'impérieux devoir d'y assister [1]. On se pique d'amour-propre pour que ce repas soit somptueux, tout aussi magnifique qu'un repas de noces, et l'on voit assez souvent de pauvres gens tuer des bœufs, des moutons, mettre des tonneaux de vin en perce, afin de traiter dignement leurs convives. Les gros propriétaires font même suivre ce banquet de dons en nature distribués aux indigents.

L'usage du banquet funèbre a disparu d'Ajaccio mais le symbole s'y est maintenu.

On porte au cimetière des gourdes de vin, des *canestroni* [2], des cigares, et il n'y a que les pauvres gens qui y goûtent.

D'après notre exposé on a pu se faire une idée de l'intensité de douleur que cause une mort naturelle. Cette douleur s'exacerbe, atteint au paroxysme de la haine et de la violence quand la mort

1. On fait plusieurs lieues en Corse pour assister aux obsèques d'un ami. Quand il y a un mort dans une bergerie on allume des feux sur le sommet de la montagne, et à ce signal tous les gens de la région accourent.

2. Gâteau biscuité.

est tragique, résulte (cela arrive hélas! trop souvent en Corse) d'un meurtre !

Les pleureuses se ruent sur le mort, baisent ses blessures comme des louves affamées, se grisent de sang, et s'emportent en des fureurs inexprimables. Avec leurs cheveux dénoués, leurs visages labourés par les égratignures, leurs yeux égarés, elles ressemblent exactement à des Ménades. On les dirait en proie à l'hystérie ; des sanglots les oppressent, leur respiration est haletante, et leur voix rauque, siffle, éructe des mots brûlants de haine, de farouches appels au meurtre, au sang, au carnage, soufflant, comme dit Shakespeare, dans la hideuse trompette des malédictions [1] !

Ce n'est plus la femme qui pleure, c'est une furie secouée par la rage de la destruction qui veut se « débaptiser si on ne fait pas sa vendetta », qui veut « répandre le sang du mort à travers champs comme une semence de haine », qui demande « au Ciel d'envoyer un jubilé de Vendetta », etc., etc. !!

Aucune description ne saurait rendre la sombre horreur de ces scènes de sauvagerie. La démence de ces femmes en délire est contagieuse, et les

1. D'où le mot *vocero*, c'est-à-dire *vocifération*.

hommes les mieux trempés en ont les nerfs crispés, le sang allumé, le cerveau troublé !

Au mois d'octobre 1896 les gendarmes « *détruisirent* » le bandit Chicchettu, un criminel dangereux, dans les environs de Balogna. Dans la nuit sa femme, ses sœurs, ses cousines descendirent d'Orto ramasser son corps qui était exposé sur une place publique de Vico. Elles clamèrent dans le silence de la nuit des hurlements de tigresses si aigus, si douloureux, que tout le monde, à Vico, fut réveillé en sursaut et, dans les maisons, on frissonna d'épouvante...

IV

« L'ineffable candeur de certains voceri et leur touchante naïveté, dit Grégorovius [1], nous transportent dans un monde d'enfants, de bergers et de patriarches ».

« J'entends dans les chants des femmes corses, dit Tomaséo [2], la sombre haine du Dante. Elles ont des images qui évoquent par un raccourci le tableau complet ; elles unissent la simplicité à la force, ce qui est la marque des grands écrivains. Elles apprennent aux juges à parler, elles apprendraient aux académiciens à écrire.

« Jurez, dit à une pauvre femme un président de cour d'assises, *jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?* » et la Corse de répondre : « je jure de dire la *vérité*, cela suffit »

« J'ai vu une pauvre femme commencer sa déposition comme un orateur : « Messieurs de la Cour, s'écria-t-elle, je vous réclame justice ! » Une autre, dans sa déposition, mêla la douleur à la haine : « La Justice et Dieu feront la Vendetta

1. Grégorovius. — *Corsica.*
2. Nicolò Tommaséo. — Canti Corsi. *Passim.*

de mon frère ! » Cela ne rappelle-t-il pas des passages du Dante où *Vendetta* est pris dans le sens de peine, de tourment ? Elle me rappelle encore le Dante (qu'on me pardonne les citations, mais Dante et la Corse, Dante et la passion inspirée ont trop de similitudes), cette pauvre femme qui, etc...

Un certain Lusio, un téméraire compagnon du bandit Gallocchio, ayant à raconter le meurtre qu'il avait commis sur un de ses parents qui lui faisait la *spia*, s'exprima ainsi devant le jury : « Je le vis sous une treille ; je tirai ; les pampres frémirent, puis ne bougèrent plus : *Je reconnus que l'homme était mort.* »

« L'art, dit Paul de Saint-Victor [1], n'a rien à voir dans ces poésies toutes de clameur et de premier jet. L'amour et la haine, la plainte et l'imprécation, la prière et la menace, s'y heurtent et s'y entrecoupent avec des dissonnances de sanglots ; l'excuse de leur violence est dans leur explosion. — Un vocero littéraire aurait la recherche atroce d'un poignard incrusté de diamants. Il le faut tel qu'il est, fou de colère, ivre de larmes, chantant par la bouche d'une blessure comme dit un chant du Romancero ».

1. Hommes et Dieux. — Les Vocératrices de la Corse.

V

Tous les peuples de l'antiquité, les Etrusques, les Pélasges, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Celtes, les Irlandais, les Germains, etc... ont eu des cérémonies funèbres à peu près identiques à celles que nous venons de décrire.

Comme les Corses actuels ils chantaient des *voceri* sur la dépouille mortelle des êtres chers qu'ils avaient perdus [1].

A Rome les pleureuses s'appelaient *preficæ*, et les complaintes funèbres, *næniæ*. On chantait en s'accompagnant de la *tibia* sur un enfant mort et de la *tuba* sur un adulte [2].

Cette poésie, le *lessus*, après avoir été interdite en Grèce par les lois de Solon fut interdite à Rome par la loi des Douze-Tables [3].

1. Cf. La Bible : *Jérémie.* Ch. IX. 17. 18. *Ezéchiel.* XXVII, 32. Cf. Stace Thébaid. Liv. XII. — Sénèque : — *Mort de Claude.* — Tacite. — *Funérailles de Germanicus.* Homère, *Iliade,* Passim.

2. *Placid in stat.* — Servius Liv. V.

3. Mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento : mulier faciem ne carpito.

Le repos funèbre, dont-il est parlé dans l'*Iliade* aux funérailles d'Hector, existait également à Rome et s'appelait le *Salicernium*. Il est d'une origine très ancienne. Les Phéniciens, les Pélasges, les Etrusques, les Egyptiens, le composaient de fèves et d'œufs qui symbolisaient, d'après les idées pythagoriciennes, la force active et la force passive.

Comme on voit, ces coutumes funèbres se perdent dans le lointain passé. On présume que les Romains les ont empruntées aux Etrusco-Pélasges.

A quelle époque le vocero a-t-il été introduit en Corse ? Il est impossible de le préciser parce qu'il n'existe à ce sujet aucune trace écrite. Le premier écrivain qui fasse mention des cérémonies funèbres de la Corse est un chroniqueur du xv[e] siècle, Pietro Cirneo, qui les suppose d'origine romaine. Voici le curieux tableau de mœurs qu'il trace de la Corse [1] :

« Les Corses, dit-il, doivent leur origine à Rome, la plus illustre cité de l'Univers. Cette origine était la même à l'époque où florissait Strabon, puisque ce fut 75 ans avant cet impos-

1. Petri Cyrnœi, clerici Aleriensis. — *De rebus Corsicis*. Lib. I.

teur qu'eut lieu l'établissement des colonies d'Aleria et Mariana.

« Les Romains occupèrent la partie la plus fertile et la plus vaste de l'île, puisque l'on compte 22 villes dans le diocèse d'Aleria, et 16 dans le diocèse de Mariana. Ils s'attachèrent les naturels par des caresses, par une affectueuse bienveillance, par les relations amicales de chaque jour et par des mariages réciproques; ils introduisirent enfin dans les différentes contrées de la Corse leurs mœurs, leurs usages et leur langue.

« L'île est divisée en une foule de factions qui, toutes, aspirent à la victoire. Jamais cependant on ne voit un citoyen abandonner un parti pour un autre, à moins qu'il n'ait été mortellement offensé par ses chefs. Chacun aide, autant qu'il est en son pouvoir, au triomphe de sa cause, et se montre disposé à souffrir tout plutôt que la défaite.

« Les Corses sont avides de vengeance et considèrent comme le comble de l'indignité de laisser une injure impunie. Aussi reprocher à quelqu'un de ne pas s'être vengé est-ce lui jeter le plus sanglant outrage à la face.

« Il arrive rarement que deux ennemis fassent entre eux la paix avant d'avoir satisfait aux né-

cessités de la *vendetta* sinon ouvertement et par la force, du moins tortueusement et par la ruse, et d'avoir exigé suivant la loi du talion, meurtre pour meurtre, blessure pour blessure. Si l'on ne peut punir l'offenseur, on frappe celui qui est le plus rapproché par le sang. A peine un homicide a-t-il été commis que tous les parents du meurtrier prennent les armes pour leur propre défense, car il n'est, parmi eux, personne, à l'exception des femmes et des enfants impubères qui puisse, dès lors, se croire en sûreté.

« Désunis dans leur patrie, les Corses s'aiment, à l'étranger, comme des frères. Avides de révolutions, ils préfèrent la guerre au repos, et, si l'ennemi leur manque au dehors, ils le cherchent au dedans. Ils ont le corps agile et l'esprit remuant. Presque tous suivent la carrière militaire, et n'estiment rien tant que leurs coursiers et leurs armes.

« Les funérailles se célèbrent avec le plus grand appareil et personne n'est enseveli sans obsèques, éloges, lamentations, nénies et oraisons funèbres.

« Le deuil est semblable à celui des Romains. Un voisin du défunt remplit les fonctions de héraut et, après avoir nommé le bourg le plus pro-

che, il prononce ces mots d'une voix forte : « Holà ! criez de votre côté ; il est mort ! »

« On porte ensuite le cadavre à l'église, et tous, indistinctement, suivent le cortège, même les ennemis de la famille.

« A peine les prêtres ont-ils célébré les offices des funérailles que l'on voit paraître, groupés village par village, hameau par hameau, tous les gens des pays d'alentour. Les femmes ferment la marche. A leur arrivée, chacun, à l'exemple de l'épouse et des frères du défunt, éclate en sanglots, jette des cris de désespoir et déchire ses vêtements. Les femmes, les yeux baignés de larmes, se frappent le sein, se meurtrissent le visage, s'arrachent des poignées de cheveux. Cependant les serviteurs de la maison ont attaché, tout bridés, les chevaux du mort à de longs pieux.

« Le septième jour, les héritiers invitent les prêtres à offrir de nouvelles prières pour l'âme du défunt, et, généralement, après la *viscération* [1], offrent un repas au peuple ».

Prosper Mérimée rattache les Corses à la race gallique. Il dit dans son *Voyage en Corse :*

1. *Visceratio* distribution de chair crue (Tite-Live VIII, 22; Sénèque épist. 122).

« En résumé, les traits du montagnard corse ne diffèrent pas sensiblement de ceux de l'habitant de la France centrale : ils sont précisément ceux que le docteur Edwards attribue à la race gallique, que l'on croit la plus anciennement établie dans la Gaule ».

Le docteur Jaubert, au contraire, démontre que les Corses appartiennent à une race antérieure aux Galls, la race Berbère actuelle.

Il s'exprime ainsi [1] :

« Au dire de tous les historiens de l'antiquité la Corse se trouvait indépendante au moment où les Romains en entreprirent la conquête et aucune puissance ne semble l'avoir envahie avant eux. Ils étaient donc déjà d'anciens habitants de l'île, peut-être même furent-ils les premiers, les Autochtones, ces hommes à demi sauvages, qui y vivaient au commencement de notre ère, parlant une langue étrangère et incomprise de Diodore de Sicile et de Sénèque.

« Les Corses de cette époque proto-historique sont vraisemblablement les pères de nos insulaires; volontiers nous les considérerions comme les représentants de ce peuple blond aux yeux

1. L. Jaubert. *Etude médicale et anthropologique sur la Corse*. Ollagnier. Bastia, 1896.

bleus, très probablement dolichocéphale, qui longtemps avant l'ère actuelle (2000 av. J.-C., selon les annales égyptiennes) venant du Nord par poussées successives s'établit au Nord des Pyrénées, de l'Océan aux Alpes, envahit les îles de la Méditerranée, l'Hispanie, et après avoir franchi les colonnes d'Hercule, s'étendit jusqu'à la frontière occidentale d'Egypte.

« Les dolmens de l'Algérie et du Maroc (on sait que le druidisme est bien antérieur aux Celtes) contenant les uns du fer, d'autres en plus grand nombre des instruments en silex poli sont le témoignage de cette antique invasion; les dolmens et menhirs trouvés en Corse peuvent fort bien n'avoir pas d'autre origine.

« Comme les Ibères, et sans doute comme les Basques, moins altérés qu'eux dans leurs caractères primitifs, les Corses seraient donc un rameau du peuple envahisseur dolichocéphale qui occupant anciennement les Gaules en fut expulsé ensuite par les Celtes ou Galls et constitue aujourd'hui sur le sol Africain, une race nombreuse, la race Berbère.

« Quant à l'élément brun qui dut pénétrer en Corse peu de temps après, mais vers la même époque, ses caractères extérieurs, son teint et

nous pourrions dire ses mœurs, trahissent son origine Africaine ; par son indice céphalique et un léger prognathisme il se rattache assez nettement à la race Arabe.

« On ne discute même plus à cette heure la doctrine qui attribuait aux Corses le type Celtico-Ligure ; il est établi maintenant que Celtes et Ligures étaient brachycéphales et qu'ils différaient essentiellement des Corses au point de vue craniométrique. D'après les travaux du savant Ridolphi Livi sur l'indice céphalique des Italiens, ceux-ci seraient des mésaticéphales, ce qui les classe, on le voit, bien loin de la race Corse. C'était donc afficher un singulier dédain des récentes acquisitions de la science que de proclamer la parenté ethnique des Italiens et des Corses comme le fit, jadis à Florence, dans un discours retentissant, l'un des premiers hommes d'Etat de l'Italie.

« L'objection tirée de la communauté de la langue est sans valeur : les caractères de la linguistique, disait Broca, fournissent de simples renseignements, ils rappellent seulement l'une des phases de l'histoire d'une race et ne peuvent entrer en parallèle avec les caractères anatomiques et physiologiques qui se perpétuent à travers les croisements. »

Le docteur Jaubert conclut en ces termes : « La race corse actuelle est une race métisse uniformisée paraissant résulter du contact prolongé entre deux races dolichocéphaliques, l'une brune, l'autre au teint clair, de stature un peu différente ainsi qu'en témoigne le dualisme persistant de la taille. »

Cette explication nous semble très rationnelle, et il est à présumer que les Corses doivent à ces anciens peuples envahisseurs leurs coutumes funèbres.

Les Insulaires qui habitent l'Algérie ont retrouvé parmi les Arabes des provinces d'Alger, Bône, Constantine, Oran, chez les Kabyles surtout, des usages d'une analogie frappante avec ceux de la Corse et les mélopées arabes sont chantées sur le même air — la similitude est saisissante — que les *lamenti* corses.

VI

Nous avons dit que les peuples de l'antiquité avaient honoré leurs morts comme les Corses modernes. Nous allons en citer quelques exemples, choisis parmi les plus beaux.

Dans l'Inde antique [1] l'âme des morts était invitée à prendre part au repas funèbre, *Sraddha*. « Viens, lui disait le Rig-Veda, viens sur ce siège que dresse la piété. Entre dans cette demeure et revêts-toi d'un corps brillant !... »

Puis la femme se levait près du foyer et l'on chantait aux morts : « O toi, va trouver la Terre, cette mère large et bonne toujours jeune ; qu'elle soit pour toi douce comme un tapis moëlleux, etc., etc... »

Chez les Egyptiens [2] quand les embaumeurs rendaient à la famille la momie dans son cartonnage peint, on la plaçait debout dans une salle de

1. Henri du Cleuziou. — *La création de l'homme*. Marpon.
2. *Loco citato*.

la maison qu'elle avait habitée et devant elle on étendait des plantes bulbeuses liées ensemble en forme de vase. Les assistants les présentaient au mort sur des tables ornées, etc., etc., puis, dans une dernière réunion de famille, avant de charger le cercueil sur la *bari* symbolique que devaient traîner des bœufs blancs tachetés de noir, les assistants buvaient dans de larges coupes, accroupis sur une jambe, le genou relevé, servis par des femmes, les cheveux pendants, pendant qu'auprès se balançaient dans des poses gracieuses et tristes, des almées au corps souple et fin, le buste et les bras nus, les cheveux teints de couleur d'azur, ceints de bandeaux, revêtues de longues robes blanches, chantant les louanges du mort en s'accompagnant sur la harpe dorée, la flûte de roseau, le téorbe ou la mandore au long manche.

Chez les Celtes [1], à Halstatt [2], à Golasecca, comme plus tard aux Crons des Vertus [3], autour de l'estrade où reposait le corps se groupaient les vieillards. Tous, femmes, enfants, guerriers, prenaient part au repas des adieux. La

1. De Cleuziou. — *La Poterie gauloise.*
2. Basse-Autriche.
3. Champagne.

coupe circulait, passait de main en main. Puis la vocératrice se levait et s'écriait :

« A Guened, j'ai vu couler le sang, et les cadavres devant les armes, et les hommes, rouges de sang devant l'assaut de la mort.

A Guened, j'ai vu les éperons d'hommes qui ne reculent pas devant la peur des lances et qui avaient bu du vin dans des coupes brillantes.

Ils étaient légers, les coursiers, sous les cuisses de Morvan, hauts sur jambes, nourris d'orge, impétueux comme le feu des broussailles sur les montagnes désertes.

Ils étaient légers les coursiers sous les cuisses de Morvan ; rouges, impétueux, comme les aigles bleus.

Et son corps délicat et blanc sera couvert d'épais gazon de mottes de terre surmontées d'un signe.

Malheur à moi ! Le fils du Brenn est tué.

Et son corps délicat et blanc sera couvert de pierre choisie.

Malheur à moi; à quelle chute étais-je destinée !

Elle est triste, cette nuit, Eurzel : A Guened a été tué son frère.

Elle est triste, elle est dans la douleur, Eurzel, privée du chef de l'armée. A Guened a été tué Morvan.

Silence à toi, souffle du poète. Ils sont rares les chants d'éloges. Morvan n'est plus.

Que tu es sombre, salle du Lech' ! Quel silence règne autour de toi. Plus de compagnons, plus de corne circulant dans les banquets ! O mort ! prends-moi vite.

Que tu es sombre, salle du Lech', accoutumée jadis aux

acclamations des grands chefs, aux chants des bardes, aux cris des guerriers.

La ronce, l'ortie, l'épine et la mousse envahissent le foyer. Il n'entendra plus autour de la table le bruit de l'épée terrible de Morvan. O mort, prends-moi.

O foyer ! plus de cervoise dans les grands vases, plus de gardiens près de ta flamme, plus de chants sur ta pierre bénie.

Morvan est mort. O mort! prends-moi. »

Les Ecossais chantaient l'hymne funèbre après avoir étendu le corps sur une couche d'argile. Dans le poème gaëlique de Mac-Pherson, *Ossian*, il est souvent question de guerriers qui pleurent sur la mort de leurs compagnons d'armes. Nous citerons le *lamento* de Minvane, sœur de Gaul, sur le corps de son amant Ryno, fils de Fingal, tué en Irlande dans une guerre contre Svaran [1].

« Hélas, il est tombé le fils de Fingal ! Funestes plaines d'Ullin ! Il fut foudroyant le coup qui le terrassa ! Bras cruel ! Ah ! malheureuse, que deviendrai-je, qui me consolera ? Ryno, tu m'as quittée et je reste seule !

Mais je ne veux pas rester ici toute seule! O vents qui fouettez mes épaules avec ma chevelure, pour peu de temps encore mes soupirs cuisants se mêleront à vos sifflements !

1. Nous l'avons traduit sur le texte italien de l'abate Melchior Cesarotti. *Ossian*. Bàssano. 1819.

Laissez couler mes larmes un instant encore : Ryno, si tu es parti, que vais-je faire ici-bas ?

Hélas ! je ne te vois plus revenir de la chasse le port auguste ! Les ténèbres ont obscurci mon soleil, un silence lugubre enveloppe mon bien-aimé !

Où sont tes dogues fidèles ? Où est ton arc ? Où est le bouclier qui te rendait si fort ? Où est ton épée foudroyante et si glorieuse ?

Où est ta lance sanglante et mortelle ? Les armes gisent aux pieds du chef exsangue et baignent dans le sang du bien-aimé !

Quand le jour viendra te leveras-tu, disant : « Voici l'aube, mon arc est-il prêt ! Mes chiens sont-ils-là ? » Chasseur réveille-toi ! Lève-toi aurore à la chevelure ardente, monte, car le roi dort encore !

Les daims et les cerfs dansent sur la tombe du chasseur car le chasseur n'est plus !...

Mais je viendrai, ô mon bien-aimé, doucement, doucement, dans l'étroite demeure où tu reposes, je t'enlacerai de mes bras, et je m'endormirai à tes côtés, amoureusement.

Et lorsqu'elles trouveront la chambre vide, le lit vide, mes compagnes entonneront des chants de tristesse ! Femmes, adieu ! Je n'entends plus vos *lamenti*, je dors dans la tombe près de mon Ryno bien-aimé. »

Quand un Amalécite apporte à David la mort de Saül et de Jonathas, il prononce sur eux le chef-d'œuvre des *lamenti* [1] :

1. *Les Rois* liv. II. ch. I. Traduction Lemaistre de Saci.

17. — Alors David fit cette plainte sur la mort de Saül et de Jonathas son fils.

18. — (Après avoir exhorté ceux de Juda à apprendre à leurs enfants à tirer de l'arc comme il est écrit dans le livre des Justes, il dit :)

« Considère, ô Israël, quelle est la perte de ceux qui ont été blessés et qui sont morts sur tes collines !

19. — L'élite d'Israë a été tuée sur tes montages. Comment ces vaillants hommes sont-ils tombés morts?

20. — N'annoncez point cette nouvelle dans Geth, ne la publiez point sur les places publiques d'Ascalon de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en triomphent de joie.

21. — Montagne de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur toi; qu'il n'y ait point sur tes coteaux de champs dont on offre les prémices : parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts d'Israël, le bouclier de Saül, comme s'il n'eut point été sacré de l'huile sainte.

22. — Jamais la flèche de Jonathas n'était retournée en arrière, mais elle avait toujours été teinte du sang des morts, du carnage des plus vaillants ; et jamais l'épée de Saül n'avait été tirée en vain.

23. — Saül et Jonathas, si aimables durant leur vie et d'un air si majestueux, plus prompts et plus légers que les aigles, et plus courageux que les lions, sont demeurés inséparables dans leur mort même.

24. — Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate, parmi la pompe et les délices, et qui vous donnait des ornements d'or pour vous parer.

25. — Comment les forts sont-ils tombés dans le combat? Comment Jonathas a-t-il été tué sur vos montagnes?

26. — Votre mort me perce de douleur, Jonathas mon frère, le plus beau des Princes, plus aimable que la plus aimable des femmes. Je vous aimais comme une mère aime son fils unique.

27. — Comment les forts sont-ils tombés? Comment la gloire des armes est-elle périe? »

Les *lamenti* de Briséis, d'Achille [1] etc., etc., dans l'*Iliade* sont classiques. Achille s'exprime sur la mort de Patrocle absolument comme une vocératrice Corse en proie au démon de la vendetta.

Il pose ses mains homicides sur le sein de son compagnon et s'écrie [2] :

« Je te salue, Patrocle, jusqu'aux demeures de Platon; tout ce que je t'ai promis je vais l'accomplir ; après avoir traîné près de toi Hector, je le livrerai aux chiens pour qu'ils le dévorent cru ; ensuite, plein de colère à cause de ta mort, j'égorgerai douze beaux enfants des Troyens devant ton bûcher ».

Qu'on nous permette de reproduire les *lamenti* prononcés sur le corps d'Hector, car ils évoquent d'une manière frappante une scène de vocératrices corses autour de la *tola*.

Achille a attaché Hector à son char, et sa noble

1. Chant XIX.
2. Chant XXIII.

tête traîne dans la poussière. A cette vue, « Hécube [1] s'arrache les cheveux, rejette au loin son voile éclatant, et, sans perdre de vue son fils, fait entendre des gémissements affreux. Le déplorable Priam à ses côtés sanglote ; autour d'eux, et parmi toute la ville, l'armée pousse des cris de désespoir, plus amers encore que si le faîte de la sourcilleuse Ilion s'écroulait dans les flammes.

«... Hécube donne le signal des grandes lamentations :

« Mon enfant, pourquoi vivrai-je encore, misérable accablée de terribles douleurs, puisque tu as succombé, toi qui, nuit et jour, dans Ilion, étais mon orgueil ; toi, le salut des Troyens et des Troyennes qui t'honoraient comme une divinité ! Lorsque tu respirais tu faisais leur gloire et maintenant te voilà au pouvoir de la Mort et de la Parque. »

Ainsi parle Hécube en pleurant ».

Andromaque sortie précipitamment de son palais aux clameurs de la foule, est saisie d'un trouble mortel à la vue du cadavre de son époux. « Enfin elle respire, ses esprits se raniment, et,

1. Chant XXII. Traduction Giguet. Hachette.

au milieu des Troyens, elle prononce ces paroles entrecoupées de sanglots :

« Hector, ô malheur ! nous avons donc reçu le jour pour une seule destinée, toi au sein d'Ilion, dans les palais de Priam; moi dans Thèbes, en la demeure d'Eétion qui me nourrit dès mes tendres années : père infortuné d'une fille malheureuse. Ah ! pourquoi suis-je née! Maintenant tu descends chez Pluton sous les abîmes de la terre, et tu m'abandonnes livrée à un deuil affreux, veuve dans ton palais. Et notre enfant encore au berceau, né de toi et de moi dans nos afflictions! Tu ne seras pas son appui, puisque tu meurs, Hector, ni lui le tien, etc., etc.

« Ce discours entrecoupé de sanglots, arrache aux femmes de longs gémissements ».

Mais Hector est rendu aux Troyens. Cassandre [1] « du haut de Pergame, aperçoit son père chéri, debout sur le char, et le héraut à la voix sonore. Elle voit aussi son frère étendu sur sa couche dans le chariot traîné par les mules. Aussitôt elle pousse des sanglots, et s'écrie par toute la ville :

« Voyez, Troyens et Troyennes, accourez au-devant d'Hector, si jamais vous l'avez salué, lorsque, vivant, il revenait du combat, car il était la joie de la ville et de tout le peuple. »

1. Chant XXIV.

Elle dit : et tous sortent, ni homme ni femme ne demeure dans la ville ; une intolérable affliction leur vient à tous ; ils rencontrent près des portes le corps que l'on ramène, et les premières, son épouse chérie, sa vénérable mère, se jettent sur le char, s'arrachent les cheveux et touchent la tête du héros. La foule les entoure et fond en larmes. Durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils auraient, devant les portes, pleuré sur Hector, si du haut de son char, le vieillard ne se fut écrié : « Livrez-moi le passage, puis vous vous rassasierez de deuil, lorsque j'aurai conduit Hector dans mon palais ».

A ces mots la foule s'écarte, le chariot roule dans Ilion, et bientôt il arrive au superbe palais. Le corps est placé sur une couche ; auprès de lui se tiennent des chanteurs qui commencent les lamentations. Pendant qu'ils font entendre un chant mêlé de soupirs, les femmes à l'entour gémissent.

La blanche Andromaque donne le signal du deuil ; elle tient entre ses mains la tête du valeureux Hector et s'écrie :

« Cher époux, tu péris à la fleur de l'âge, tu me laisses veuve dans notre palais, et le fils encore au berceau, né de toi et de moi, dans notre infortune, je ne crois pas qu'il

parvienne jamais à l'adolescence. Longtemps avant, le faîte d'Ilion s'écroulera ; car tu n'es plus, toi, sa sauvegarde, toi qui défendais ses remparts, toi qui protégeais les chastes troyennes et leurs enfants ! Ah bientôt sur les vaisseaux profonds des Grecs, elles seront enlevées et moi parmi elles. O mon fils ! tu suivras ta mère. Tu feras d'indignes labeurs, sous les yeux d'un maître farouche ; ou bien l'un des Grecs, te vouant à une mort affreuse, te saisira de sa main et te précipitera du haut d'une tour, irrité de ce qu'Hector a fait périr son frère, ou son père, ou son fils ; car bien des Achéens, tués par Hector, ont mordu la poussière. Ton père était terrible dans les combats sanglants ; aussi le peuple le pleure par toute la ville. O Hector ! tu plonges dans une douleur, dans un deuil inexplicable ton père, ta vénérable mère, et moi surtout à qui il ne reste que d'affreuses afflictions. Hélas ! en expirant tu ne m'as pas tendu les mains, tu ne m'as point adressé quelque sage parole dont le souvenir nuit et jour eût fait couler mes larmes ».

Ainsi, parle Andromaque en pleurant ; à l'entour, les femmes gémissent, et après elles Hécube donne le signal du deuil.

« Hector, s'écrie-t-elle, ô de tous mes fils le plus cher à mon âme, lorsque tu respirais, tu étais aimé des immortels ; maintenant, après que la Parque et la Mort t'ont ravi, ils prennent encore soin de toi. Achille vendait ceux de mes autres fils qui tombaient entre ses mains, et les envoyait au-delà de la mer, à Samos, à Imbros ou dans l'âpre

Lemnos. Mais toi, après qu'avec l'airain aigu il t'a ôté la vie; après que, sans pouvoir te rappeler à la lumière, il t'a traîné autour de la tombe de Patrocle, que tu as immolé, tu es gisant dans nos demeures, semblable aux morts nouvellement tués, que Phébus atteint de ses traits les plus doux ».

Ainsi parle Hécube en pleurant, et elle excite un gémissement immense.

Hélène, la troisième, donne le signal du deuil :

« Hector, ô de tous mes frères, le plus cher à mon âme, car Alexandre, beau comme un dieu, est devenu mon époux, après m'avoir conduite aux champs troyens. Ah ! que ne suis-je plutôt descendue chez Pluton ! Déjà vingt ans sont écoulés depuis que j'ai abandonné ma patrie, et jamais un reproche, une parole amère ne s'est échappée de tes lèvres. Et si, dans nos palais, l'un de mes beaux-frères, l'une des sœurs, l'une des belles-sœurs de mon époux, ou Hécube elle-même m'outrageait (Priam a toujours été pour moi doux comme un père), tu l'arrêtais par tes paroles pleines de bonté, par tes discours affables. Hélas ! maintenant le cœur contristé, je pleure sur toi et sur moi, misérable ! car il n'est plus dans la vaste Ilion personne qui m'aime, qui me pardonne ; et je suis odieuse à tout un peuple ».

Ainsi parle Hélène en sanglotant, et ce discours fait gémir l'immense foule. »

Après qu'Hector a été brûlé sur le bûcher, que

sa cendre est recueillie, mise dans une fosse profonde, que sa tombe est élevée, « les Troyens vont s'asseoir au splendide festin des funérailles, dans le palais du roi Priam. »

Nous arrêterons là nos citations. En comparant ces *lamenti* composés par des écrivains de génie aux *voceri* d'humbles paysannes Corses, il sera aisé de constater que les cris de douleur des mères, des sœurs, des épouses, atteignent en passion, en sublime éloquence, l'art des plus grands poètes dont s'honore l'humanité.

Le génie poétique des Corses ne se borne pas aux chants funèbres [1]. On peut même prétendre que les Corses sont un peuple de poètes, si on entend par ce mot le don naturel d'exprimer sa pensée sous une forme rythmique.

Dans les villages on voit souvent des paysans illettrés se jeter des défis, faire le *chiama e rispondi*, c'est-à-dire improviser des vers, deux et trois heures durant, dans un dialogue imagé, par demandes et réponses.

La mort d'un bandit célèbre, un évènement public, la plus mince élection communale fait éclore

1. Nous donnons en appendice des spécimens de *berceuses* et de *sérénades*.

une foule de chansons lyriques, satiriques, humoristiques, qui se propagent, dans les campagnes, oralement.

Il circule en Corse des torrents de poésie qui coule des lèvres de ses habitants comme les sources jaillissent des flancs de ses montagnes. Et de même que la sève guerrière des Corses s'est épanouie en Napoléon [1], j'ai le pressentiment que dans l'avenir des siècles, quand les Corses, peuple éminemment intellectuel, se seront intimement assimilé la langue française, un jeune homme viendra en qui on verra fleurir toute la passion et toute la fougue poétique de ses compatriotes, et qui sera un grand poète lyrique, manifestation suprême des vocératrices Corses.

1. Voir *Une Genèse* par l'auteur.

VII

Un dernier mot en terminant :

Le dialecte Corse, a dit un philologue italien, Tomaséo, est un idiome puissant et l'un des plus purs de l'Italie.

D'après Grégorovius il a une grande analogie avec le Transtevère de Rome.

Il contient beaucoup d'expressions toscanes et siciliennes, des mots grecs, arabes, espagnols. Les désinences en *o* des mots italiens sont en *u* dans le dialecte ; le *v* se change souvent en *b*, la consonne *l* en *r* et réciproquement. Beaucoup de mots sont contractés. Les lettres K et X n'existant pas dans l'alphabet italien, le K est remplacé par *ch* (X des Grecs), l'X par deux Z.

Quand les mots Corses avaient une analogie trop lointaine avec les mots italiens, nous avons mis en note, au bas de la page, leurs équivalents en italien.

LES CHANTS

DE

LA MORT ET DE LA VENDETTA

DE LA CORSE

PREMIÈRE PARTIE

LAMENTI SUR LES PERSONNES DÉCÉDÉES DE MORT NATURELLE

I

VOCERO D'UNA GIOVINETTA PER UNA SUA AMICA COETANEA MORTE NELL'ETA DE QUATTORDICI ANNI

(*Dialetto di Vico*).

Questa mane a me' cumpagna
È fora tutta impumpata :
Forse lu bapu e la mamma
N'hanu fattu una spusata [1];
Bole [2] andà da lu maritu,
Ed è pronta e preparata?

Un si sentinu che gridi;
È adunitu lu cantone;
Sona mesta la campana ;
Ghiunge croce e cunfalone.
Ahimé! quantu è diversa
Da quell'altra sta funzione.

La me' cumpagnola parte,
Per andassine luntanu
A truvà le nostri antichi,
U mè babu e lu Piuvanu,
Dove ognuno ha da sta sempre,
E si va di manu in manu.

1. Sposa.
2. Vole.

I

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE POUR UNE AMIE DU MÊME AGE MORTE DANS SA QUATORZIÈME ANNÉE

(*Dialecte de Vico*).

Ce matin ma compagne est dehors toute pomponnée [1]; son père et sa mère, peut-être, en ont fait une épousée ; elle veut aller rejoindre son mari et elle est prête et attifée.

On n'entend que des cris... ; le canton s'est rassemblé... ; la cloche sonne lugubrement... ; la croix et le gonfalon [2] arrivent..... Oh ! qu'elle diffère de l'autre, cette cérémonie !

Ma petite compagne part pour s'en aller loin, retrouver nos aïeux, mon père et M. le curé, là où chacun doit éternellement rester, là où nous allons tous l'un après l'autre.

1. Dans beaucoup de villages de Corse, à Casaglione par exemple, s'est conservée cette coutume, dont il est souvent parlé dans les tragédies grecques, d'exposer un mort une demi-heure avant l'enterrement, sur la place, devant la porte de sa maison.

2. Le gonfalon de la confrérie.

Giacche bo' bulete parte,
E mutà paese e clima,
Benchè ava sia troppu prestu,
Chè non érate a la cima,
Ascultaie un tantinellu
La vostra amica di prima.

Bogliu fa una littarella
Prestu, e la vi bogliu dà;
Nè ci mettu micca lacca [1];
Chè mi ne possu fidà;
La darete a lu me' bapu
Appena ghiunta culà.

E po' a bocca li darete
Le nove di la famglia,
Ch'ella lasciò picculella
Pianghiendu intorno a la ziglia [2];
Li dirite che sta bene,
Ch'è ingrandata e si ripiglia;

Che la so prima figliola
Ha ghià presu lu maritu,
E n'ha autu ghià un zitellu,
Che pare un gigliu fiuritu :
Che cunosce lu sò bapu,
E lu mostra cu lu ditu ;

1. Cera lacca.
2. Focolajo.

Puisque vous voulez partir, changer de pays, de climat, bien que ce soit encore trop tôt, bien que vous ne soyez pas à l'apogée de la vie, écoutez un tantinet votre amie d'autrefois.

Je veux écrire une courte lettre, à la hâte, et je veux vous la donner ; je n'y mets point de cachet car à vous je puis me fier et vous la remettrez à mon père dès que là-bas vous serez arrivée.

Et de vive voix vous lui donnerez les nouvelles de la famille qu'il laissa toute petite en pleurant autour de l'âtre ; vous lui direz qu'elle va bien, qu'elle a grandi, qu'elle se relève.

Vous lui direz que sa fille aînée est déjà mariée, qu'elle a eu un enfant qui ressemble à un lys fleuri, qu'il reconnaît son père et le désigne du doigt.

Ch'ellu porta lu su nome,
Nomè per me cusi bellu,
E ch'a tutte le so forme,
Benché sia cusi zitellu :
Quelli ch'hanu vistu à bapu
Ricunoscenu anche ad ellu.

Dicerete a ziu Piuvanu
Che u so populu sta bene,
Dopu l'acqua ch'ellu junse,
Cun tante fatiche e pene,
Chi la pieve lu suspira,
Ed ognun si ne suviene.

Quandu no'ghiunghiemu in chiesa,
Ci bultemu a quellu cantu
Duve noi avemu messu
L'omu ch'ha ghiuvatu tantu:
Ci crepa lu core in pettu,
Abbonda all'occhi lu piantu.

Eccu junghie lu curatu,
Bi dà l'acqua binadetta ;
E'lu mundu tutt'in cesta [1]...
Altri vi piglianu in fretta...
Cara, andatevine in celu :
U Signore vi ci aspetta.

1. In capelli.

Vous lui direz qu'il porte son nom, nom pour moi si beau ! et qu'il a tous ses traits bien qu'il soit si jeunet : ceux qui ont vu mon père reconnaissent aussi l'enfant.

Vous direz à M. le Curé que ses ouailles sont aisées depuis l'eau qu'il nous amena avant tant de fatigue et de peine [1], que la piève le regrette, que chacun s'en souvient.

Quand nous arrivons à l'église nous nous tournons toujours du côté où nous avons enterré l'homme qui nous fut si précieux : Le cœur, alors, nous crève dans la poitrine, et les larmes affluent à nos yeux.

Voici venir Monsieur le Curé, il vous donne l'eau bénite..., tout le monde se découvre..., quelques-uns vous saisissent en hâte... Chère, allez-vous en au Ciel, le Seigneur vous y attend !

1. M. Simon Defranchi, curé de Soccia, amena l'eau dans le village au moyen d'un canal d'irrigation construit à ses frais. Il fertilisa la contrée.

II

IN MORTE DI ROMANA FIGLIA DI DARIOLA DANESI DE ZUANI.

Vocero della madre :

Or eccu la mia figliola,
Zitella di sedeci anni ;
Eccula sopra la tola
Dopu cosi lhi ungaffanni,
Or eccula qui bestita
Cu li so più belli panni.

Cu li sò panni piu belli
Si ne vole perte avà [1] ;
Perchè lu Signori qui
Nun la vole piu lascià.
Che nascì pe u paradisu
A stu mondu un po'imbeechià

O figliola, lu to visu
Cusi biancu e rusulatu [2],
Fattu pe lu Paradisu,
Morte cumme l'ha cambiatu !
Quand'eo lu vecu c,osì
Mi pari un solu oscuratu.

1. Adesso.
2. Color di rosa.

II

SUR LA MORT DE ROMANA, FILLE DE DARIOLA DANESI, DE ZUANI.

Vocero de la mère:

Oh ! voici mon enfant, jeune fille de seize ans, la voici sur la *tola,* après de si longs tourments ; oh ! la voici revêtue de ses plus beaux atours !

Avec ses atours les plus beaux, elle veut maintenant partir, car le Seigneur parmi nous ne veut plus qu'elle reste : Qui naquit pour le Paradis, en ce bas-monde ne peut vieillir !

O mon enfant, ton visage si blanc et si rose, et fait pour le Paradis, comme la Mort l'a altéré ! Quand je le vois ainsi, il me semble un soleil obscurci.

Era tu fra le migliori
E le più belle zitelle,
Cumme rosa fra li fiori,
Cumme luna tra le stelle :
Tant'eri più bella tu
Ancu in mezu a le più belle.

I giovanni d'u paese,
Quandu t'eranu in presenza,
Parianu fiaccule accese ;
Ma pieni di riverenza :
Tu cun tutti eri cortese
Ma cun nimmu in cunfidenza.

Nu la jesa tutti quanti
Dall'ultimu fino a u primmu
Guerdavanu solo a te,
Ma tu nun guerdava a nimmu
E appena dettu la messa
Mi dicii : mamma, pertimmu.

Eri tu cusi stimmata;
E cusì piena d'onore,
E puoi cusì adduttrinata
Nelle cose di u signore :
Altru che divuzione
Nun ti si truvava in core.

Tu étais parmi les plus charmantes et les plus belles jeunes filles comme une rose parmi les fleurs, comme la lune parmi les étoiles, tellement tu étais la plus belle même au milieu des plus belles !

Les jeunes gens du village lorsqu'ils étaient en ta présence semblaient des flambeaux ardents, mais ils te témoignaient beaucoup de déférence ; toi tu étais aimable avec tous mais intime avec aucun.

A l'église, *tutti quanti*, du premier jusqu'au dernier, n'admiraient que toi seule. Toi tu ne posais tes regards sur personne et aussitôt la messe finie tu disais : « Maman, partons ! »

On te tenait en si haute estime, tu étais si remplie d'honneur, et tu étais si endoctrinée dans les choses du Seigneur qu'on ne trouvait que dévotion dans le fond de ton cœur.

Chi mi cunsulerà mai,
O speranza di a to' mamma,
Ava chitu ti ne vai
Duve u signore ti chiamma ?
Oh ! perche u Signore anch'ellu
Ebbe di te tenta bramma ?

Ma tu ti riposi in Celu.
Tutta festa e tutta risu,
Perchè un n'era degnu u mondu
D'avè cusi bellu visu.
Oh quantu sarà più bellu
Avale lu Paradisu !

Ma quantu pienu d'affanni
Sarà lu mondu per me !
Un ghiornu solu mill'anni
Mi sarà pensandu a te,
Dimandendu sempre a tutti :
La mio figliole duv'è ?

Ah ! perchè mi strappi, o morte,
Da lu senu a miò figliola,
E perchè di più mi lasci
Quici a pienghie sempre sola?
Cosa voï ch'eo [1] faccia quì,
S'ella più nun mi cunsola ?

1. Vuoi.

Qui donc me consolera, ô mon espérance, maintenant que tu t'en vas, là où le Seigneur t'appelle? Oh! pourquoi le Seigneur lui-même de toi a-t-il eu si grand désir ?

Mais tu reposes au Ciel, au milieu des ris et des fêtes, car le monde n'était pas digne de posséder un si beau visage ! Oh ! combien il sera plus beau, maintenant, le Paradis !

Mais combien rempli d'angoisses sera le monde pour moi ! Un seul jour me semblera mille ans, en pensant à toi, en demandant sans cesse, à tout venant : « Ma fille, où est-elle ? »

Ah ! pourquoi, ô Mort, m'arraches-tu ma fille de mon sein, et pourquoi, au surplus, me laisses-tu seule ici, pour pleurer ? Que veux-tu que je fasse ici-bas si *elle* n'y est plus pour me consoler ?

Tra parenti sens'affettu,
Tra biccini senz'amore
S'eo cascu malata in'lettu,
Chi m'asciuverà u sudore ?
Chi mi dera un gottu d'acqua?
Chi nun mi lascerà more [1] ?

O cara la miò figliola,
Pensu, chi sarà di me ?
Becchia, disperata e sola,
Quandu più pudrachiu ave
Un ora di cuntentezza
Un mumentu di piacè.

S'eo pudissi almenu more,
Cume tu sì morta tu,
O speranza di u miò core.
E po anch'eo piglià all'insù,
E truvatti, e stà cun tecu,
Senza perdeti ma' più !

Prega dunque lu Signore
Chi mi cacci via di qui,
O speranza d'u miò core ;
Ch'eo nun possu sta cusi :
Altrimente u mio dulore
Un pudrà mai più finì.

1. Morire.

Au milieu de parents sans affection, de voisins égoïstes, si la maladie me cloue au lit qui m'essuiera le front, qui me donnera à boire, qui ne me laissera point mourir ?

O ma fille chérie, je songe à mon sort et je me dis: Que deviendrai-je ? Vieille, seule, désespérée, quand pourrai-je avoir une heure de joie, un moment de félicité ?

Si au moins je pouvais mourrir comme tu es morte toi-même, ô espérance de mon cœur, et m'en aller aussi là-haut et te retrouver, et demeurer avec toi, sans te perdre jamais plus ?

Prie donc le Seigneur, ô espérance de mon cœur, qu'il m'enlève vite d'ici, où je ne peux plus demeurer, sinon ma douleur ne prendrait jamais fin !..

III

VOCERO DI NUNZIOLA PER LA MORTE DEL MARITO

(*Dialetto del di là da'Monte*).

O lu me' Petru-Francescu
Capu di li me' ruini!
Voi erati u me' fiori,
La me' rosa sensa spini;
Erati lu me gagliardu
Da li monti a li marini.

E'[1] v'avvingu in cu[2] li pedi
E v'allisciu in cu li mani.
Erati lu me' maritu,
Erati la me' spirani[3]
O lu me' Petru Francescu,
Principiu di li me' mali!

1. Eo.
2. *in cu*, con.
3. Il mio sperare, la mia speranza.

III

VOCERO DE NUNZIOLA SUR LA MORT DE SON MARI.

(*Dialecte du deçà des monts*).

O mon Petru-Francescu, la cause suprême de mes malheurs ! Vous étiez ma fleur, ma rose sans épines, vous étiez le plus vaillant de la montagne à la plage !

Je vous effleure avec les pieds, je vous caresse avec les mains, — en vain ! Vous étiez mon mari, vous étiez mon espérance, ô mon Petru-Francescu, la source de tous mes maux !

Lu me' navi in altu mari,
Quilla chi sta per sbarcani ;
Ma ni veni la burasca,
E nun pò portu pigliani ;
Cu li so belli tisori
Si ni va a naufragani.

Lu me cipressu frundutu,
Lu me' uva muscatella,
Lu me' pasta inzuccherata,
Lu me' manna dolce e bella.
Oh li me' colpi fatali.
E d Grisciò la mie' stella !

O Grisciò, la me' figliola,
Veni qui duv'è babani
Dilli tu ch'in Paradisu
Per te Dio voglia pricani
Chi tu abbi migliò sorti
Chi nun ha la tò mammani.

Erati la me' colonna,
Erati lu me' puntellu ;
Erati la me' grandezza ;
Erati lu me' fratellu !
La mè perla orientali
Lu me' tisoru piu bellu !

Vous étiez mon navire en haute mer et tout prêt à accoster ! Mais la bourrasque est venue et il n'a pu gagner le port, et il est allé faire naufrage avec ses précieux trésors.

Vous étiez mon cyprès touffu, mon raisin muscat, ma pàte sucrée, ma manne douce et belle, oh ! quel coup cruel pour moi et pour Grisciò [1], mon étoile.

Grisciò, ô ma fille, viens près de ton père : Dis-lui de prier Dieu au Paradis afin qu'il te donne une destinée plus heureuse qu'à ta mère !

Vous étiez ma colonne, vous étiez mon soutien, vous étiez ma grandesse ! Vous étiez mon frère, ma perle orientale, mon trésor le plus beau !

a fille unique.

Lu me' aranciu culoritu,
Oh lu me' raru decoru,
Lu me' bicchieri d'arghientu
Ripiumatu [1] tuttu in oru,
Lu me' piattu signurilli,
Ma colmu di lu me' dolu !

Lu me' ogliu distillatu,
Lu me' spiritu di vinu,
Lu me' facci dilicatu,
Mischiatu di latti e vinu,
Lu me' vetru rilucenti,
Lu me' specchiu di cuntinu [2]

Prima chi lu vostri nomi
Mi voglia dimenticani,
Vogliu che li me' du' occhj
Torninu [3] dui funtani :
Eo lu me' Petru Francescu
Sempre lu vogliu chiamani.

Fors'allora lu me' cori
Di dolu si criparia,
E la me' alma mischina
Incun voi si n'anderia,
Ed a quistu mondu e a quillu
Cuntenta si ne staria !

1. Fregiato.
2. Di continuo, sempre.
3. Diventano.

Vous étiez mon orange sanguine, ma parure la plus rare, ma coupe d'argent incrustée d'or, mon vase précieux [1], mais tout rempli de ma douleur !

Vous étiez mon huile surfine, mon esprit de vin, mon visage délicat, pétri de lait et de vin, ma glace brillante où je me mirais quotidiennement.

Avant que je puisse vous oublier, je veux que mes deux yeux se changent en deux fontaines, car, toujours, ô mon Petru-Francescu, toujours je veux vous soupirer !

Peut-être qu'à la fin mon cœur se brisera de douleur et mon âme malheureuse s'en ira vers vous, et, alors, j'aurai la félicité en ce monde et dans l'autre !

1. Littéralement : mon plat seigneurial.

O la me' scatula d'oru
Piena a tavaccu muscatu,
O lu me' vestitu finu
Tuttu in oru riccamatu :
Erati la me' grandezza,
Quillu che mi stava a latu

La me' armi viulenti,
La me' spada soprafina,
Oh li me' tristi talenti,
La me' ultima ruina !
Vo' pariati a li mé occhj
Una vela a la marina.

M'era attaccata a li voti
Par francabi da la morti
Ma, lu me' Petru Francescu,
Eo nun ci aghiu avutu sorti.
Lu me' grandi di curaggiu,
Rispettu di li me' torti !

La me' medicina rara,
Lu me' incensu tuttu odori !
Oh li me' danni fatali,
Ma fatti da lu Signori !
Oh li me' piaghi murtali
Che mi strappanu u me' cori !

Vous étiez ma boîte d'or, pleine de tabac musqué, mon vêtement fini, tout brodé d'or ! Vous étiez ma grandesse, celui qui dormait à mes côtés !

Vous étiez mes armes violentes, mon épée finement trempée, oh ! mon triste sort et mon ultime ruine : vous sembliez à mes yeux comme une voile en pleine mer.

J'avais fait des vœux pour vous affranchir de la mort, mais, ô mon Petru-Francescu, qui étiez si grand par le courage et redresseur de mes torts, je n'ai pas eu ce bonheur !

Vous étiez ma médecine rare, mon encens tout parfumé, oh ! quel cruel dommage, le Seigneur m'a causé ? Je suis criblée de blessures mortelles qui me font éclater le cœur !

Oh lu me jallu pumposu,
Lu me' fascianu più bellu,
O lu me' presu a li voti
O lu me' distintu ucellu,
Nun m'ascunderachiu più
Sottu lu vostru bavellu [1].

O lu me' Petru Francescu,
Prigà bogliu lu Signori
Che vo'siati, ricevutu
In Paradisu, u me' fiori.
Quista è l'unica speranza
Chi cunsola lu me' cori.

1. Bavella, mento, da bava.

Vous étiez mon coq majestueux, mon faisan le plus beau, mon chéri d'élection, mon oiseau [1] rarissime ! Oh ! je ne m'abriterai plus sous votre menton !

O mon Petru-Francescu, je veux prier le Seigneur pour qu'il vous reçoive, ô ma fleur, au sein du Paradis. C'est là l'unique espérance qui console mon cœur !

1. Littéralement : Oiseau distingué.

IV

VOCERO D'UNA TALAVERSE PER LA MORTE DEL MARITO VACCAJO.

Fu la piagghia [1] la so morti,
Due [2] stanu li curnacchi,
Oh crudeli, oh iniqua sorti
Par Franescu di li vacchi !
La corcia [3] cume faraghiu
A stà sola in questi macchi ?

Isfurcà vogliu lu palu,
Quillu d'i sette furconi,
Ch'un ci s'appenda piu zanu
Nè cuppucciu nè piloni ;
E taglià vogliu la coda
A Cimoscu ed a Falconi.

1. Piaggia.
2. Dove.
3. Meschina ; *corcia*, diminutif du latin *corculum*.

IV

VOCERO D'UNE HABITANTE DE TALAVO SUR LA MORT DE SON MARI, VACHER.

La plage [1] fut sa mort, la plage où sont les corneilles. Oh ! le sort a été cruel et inique pour François-le-Vacher ! Pauvre de moi comment ferai-je à demeurer seule dans ces maquis !

Je veux édenter le poteau [2] qui a sept branches afin qu'on n'y suspende plus ni sac [3], ni pelone, ni capuchon, et je veux couper la queue à Cimoscu et à Falconi [4].

1. Plaines au bord de la mer, généralement marécageuses.

2. Espèce de porte-manteau, planté devant la cabane des bergers, auxquels ils suspendent la marmite, le pelone, différents objets qui ne tiennent pas dans leur misérable hutte.

3. *Zanu*, sac formé de peau de mouton ou de renard.

4. Noms des deux chiens du vacher.

Di di dih ! par me so lutti :
Fati un gridu universali,
Fratelli e surelli tutti :
Un n'è statu pocu mali.
Mortu è u capu di a famiglia :
Oh ! la me' sorti fatali !

Seppelito il defunto, la donna ritorna alla sua capana e descrive alla famiglia ed a vicini l'interro :

Quandu lu posinu in bara
E u culloni [1] a li Prunelli
Piansinu per doglia amara
Le pecure cu l'agnelli ;
E l'egghj [2] da lu sarconu [3]
Bé bé bé facianu anch' elli.

Ripostu in santa Maria
In n'a jescia parocchiali,
Lu Piuvanu, anima mia !
Cumu capi principali,
Cantaja cu l'altri preta
Li cosi di li missali.

1. Salirono.
2. Capretti ; du grec αιξ, chèvre, ou du latin *hœdus*, chevreau.
3. Sarconu ; du grec σαρξ.

Di, di, dih [1] ! ce sont pour moi tristesses : poussez un cri unanime, vous tous, frères et sœurs, car la perte n'est pas petite. Il est mort, le chef de la famille ! Oh ! ma triste destinée !

Le défunt enseveli, la femme retourne à sa cabane et décrit l'enterrement en ces termes à sa famille et aux voisins :

Quand ils le mirent en bière et le montèrent à Prunelli ils pleurèrent d'amère douleur, les brebis et les agneaux, et les chevreaux dans le bercail faisaient eux aussi bé, bé, béh !

On le déposa à Sainte-Marie, en l'église paroissiale, et le curé, ô mon âme, chanta avec les autres prêtres, comme chef principal, les choses du Missel !

1. Cris de douleur poussés par les femmes qui entourent un mort, à la fin de chaque strophe du *lamento ;* probablement contraction de *oh ! Dio*, peut-être aussi cri imitatif d'une personne qui sanglote, ou mieux racine de *titiare*, mot sarde qui signifie *vocérer*.

Finite le finzioni [1],
Tutti pronti ad ubbidini
Una folla de parsoni
Incommencioni a scrupini [2]
Alzandu supra una teghia,
Par vulellu seppellini.

La corcia, da me pinsaja :
Chi ne faranu avà [3] d'ellu ?
Dentru l'arca mi pinsaja
Ci fusse qualchi purtellu [4] :
Ma vidi che lu lamponi [5]
Ind'u tufunacciu niellu [6].

1. Funzione.
2. Scoprire la sepoltura.
3. Ora.
4. Finestrino.
5. Gettarono.
6. Nella bucaccia nera.

La cérémonie terminée, une foule de personnes, toutes dociles à ses ordres, soulevèrent une dalle et découvrirent la sépulture, afin de pouvoir l'ensevelir [1].

Pauvre de moi, me disais-je, que va-t-on faire de lui ? Et je pensai que, dans le caveau, il devait y avoir quelque lucarne, mais je vis qu'on le jeta dans un horrible trou noir !

1. Autrefois on enterrait les morts dans les églises. Cet usage a disparu depuis 1840.

V

IN MORTE D'UNA GIOVINETTA DELLA PIETRA DI VERDE

Vocero della Madre :

Via lasciatemi passà
Vicinu alla mià figliola,
Chi mi pare ch'ella sia
Qui distesa su la tola,
E chi l'abbiano ligata
Di friscettu [1] la so gola.

O Maria, cara di mamma,
Eri tu la miò sustanza ;
Eri tu di lu to vabu
L'odorosa e la speranza
Questa mane sì decisa
Di far l'ultima partanza.

1. Nastro.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE DE PIETRA DI VERDE

Vocero de la mère :

Allons ! Laissez-moi passer auprès de ma fille qui me semble là, étendue sur la *tola*, avec un ruban qui lui serre le menton.

O Marie, mon enfant chérie, tu étais ma vie [1], tu étais le parfum et l'espérance de ton père, et ce matin tu t'es décidée à faire l'ultime voyage.

1. Littéralement : ma *substance*.

O Morte cusì crudele
Di speranza m'hai privatu :
T'hai pigliatu lu miò fiore,
Lu miò pegnu tontu amatu :
Questa mane lu miò core
Mi l'hai cusì addisperatu.

E qual'è chi ruggerà
O figliola, a tanta pena ?
Chi mi manca lu respiru,
Toglier mi sentu la lena....

. . . .

. . . .

Or non vedi tutti quante
Le te cumpagne fidate,
Chi sò qui d'intornu a te
Cusì meste e disperate ?
Vià rispondili una volta,
E rendile cunsulate.

Oh mansa [1] cume lu pane,
Oh dolce cume la mele !...
Nun la videte stamane
Cum'è turnata crudele ?
Amandula inzuccherata,
Ochie amara cume fele !...

1. Mansueta.

O Mort, que tu es cruelle ! Tu m'as enlevé tout espoir ! Tu m'as ravi ma fleur, mon bijou bien aimé, et mon cœur, ce matin, comme tu l'as angoissé !

Qui peut résister, ô ma fille, à si forte douleur ? Je me sens manquer la respiration, je me sens couper le souffle....

Ne vois-tu pas tes amies fidèles qui s'empressent autour de toi, si tristes, si affligées ? Voyons, dis-leur un mot, pour les consoler.

Tu étais bonne comme le pain et douce comme le miel ! Ne la voyez-vous pas, ce matin, comme elle est devenue méchante ? C'était une amande sucrée et aujourd'hui elle est amère comme le fiel !....

Mettiti lu to vestitu,
Cara de mamma, o Maria;
Vedi chi sò tutte qui,
Te volenu in cumpagnia,
Chi tu vadi a sente messa
Nella chiesa a Sant'Elia.

Una compagna della defunta risponde :

Bulemu falà alla messa,
Or che l'altare è paratu
Di cironi e di candele,
E di neru è circundatu.
Perch'u vabu la so dota.
Questa mane l'a stimatu.

Questa mane alla parocchia
A ha da esse un bellu vede:
C'è la dota di Maria
Di cironi e di candele.
. . . .
. . . .

Un' altra compagna :

O Signora u vostru male
Eo cunoscelu vuria:
Eo non so s'è stata febre
O veramente etisia.
Oh chi male incunusciutu,
Ch'una volta un si vidia!

Mets ton costume, ò Marie, ma fille chérie. Tes amies sont toutes ici, et elles veulent t'accompagner pour entendre la messe à l'église Saint-Elie.

Une amie de la défunte répond :

Nous voulons aller à la messe, maintenant que l'autel est paré de cierges, de bougies, et de noir drapé, car son père l'a évalué le prix de sa dot.

Ce matin, à la paroisse, on aura un beau spectacle. On verra la dot de Marie convertie en cierges, en bougies...

Une autre amie :

Mademoiselle, votre maladie je désirerais bien la connaître. J'ignore si vous avez eu les fièvres ou bien la phtisie. Oh! quel mal mystérieux qu'autrefois on ne voyait jamais !

Duve mai l'ete [1] pigliata
Voi la morte, o mia signora ?
Sempre stavate in carrega [2],
O usciate a spassu fora;
Ed a voi la vostra mamma
Nun vi facia mette tola.

Ripiglia la madre :

Questa mane a Sant'Elia
Un bel fiore io gli presentu;
Un bel mazzulu gli [3] donu
Caricu d'ogni ornamentu :
Con un donu cusì bellu
Credo resterà contentu.

Pregà bogliu la Maria,
Pregà bogliu lu Signore,
Chi stamane eo me ne vada
Abbracciata a lu miò fiore.
O Mari, cara di mamma,
Chi mi crepa lu miò core !

1. Avete.
2. Seggiola.
3. Mazzolino di fiori.

Où avez-vous pris la mort, ma chère demoiselle ? Vous restiez toujours assise ou vous alliez à la promenade et votre mère ne vous faisait même pas dresser la table !

La mère reprend :

Ce matin je veux présenter une belle fleur à Saint-Elie. Je lui offre un beau bouquet, chargé d'ornements variés : Avec un don si riche, il sera, j'espère, satisfait.

Je veux prier la Vierge, je veux prier le Seigneur, pour que ce matin je m'en aille enlacée à ma fleur, car, ô Marie, ma chère enfant, je me sens crever le cœur !

Le tò dodeci strapunte
Cun le vintiquattru anelle,
Qual è chi le guderà,
Fiore di le giuvanelle?
Nun ci resta più nisunu
Nè fratelli, nè sorelle.

Duve si ne sono andate
Le to guance culurite,
Ch'erano culor di rosa,
Ed'or sonu impallidite ?
Oh la ladra di la morte,
Chi ti l'ha si stramurtite !

Morte, fammiti venire,
Et fa ch'ella sia finita :
Ch'eo ti pregu per pietà
Chi tu mi tolga la vita,
Chi stamane io mi ne vadu
Cu la mio figliola unita.

Lu paese di la Petra
Stamane è in confusione :
Pienghienu dirottamente
Tutte quante le persone :
E tu, cara dila mamma,
Ne sì tutta la cagione.

Qui va hériter de tes douze matelas, de tes vingt-quatre bagues, ô la fleur des jeunes filles ? Tu ne laisses personne après toi, ni frère, ni sœur !

Que sont devenues tes joues vermeilles qui avaient l'éclat de la rose et qui, maintenant, sont toutes blêmes ? Oh ! la voleuse de la Mort, elle te les a flétries !

O Mort, enlève-moi et que mon tourment finisse. Je t'en prie, par pitié, ôte-moi la vie et que ce matin je m'en aille unie à mon enfant !

Le village de Petra est ce matin dans la désolation. Tous les habitants pleurent amèrement et toi, ma fille chérie, tu en es l'unique cause !

Nun vedi le to cumpagne ?
Per te sò cusì amurosi,
Chi ti lavanu lu visu
Di lagrime dulurose ;
E tu le voli lascià
Cusì meste ed affannose !

Chi e'ndata a coglie li fiori ;
Chi e'ndata à piglià la rosa :
Ti tesseno la ghirlanda
Per curunatti da sposa :
E tu ti ne boli andà
Dentru di la cascia chiosa !

Quandu tu sortie [1] di casa
Tu spargevi moltu odore
Cu li tò voni costumi,
Chi lampavanu [2] splendore.
La morte ti s'ha pigliatu
In lu to più bellu fiore.

Quantu ci serà suspiri,
Oh quantu ci serà pienti,
Quand'elli la senteranu
Tutti le nostri parenti !
. . . .
. . . .

1. Uscie.
2. Gettavono.

Ne vois-tu pas tes compagnes ? Elles sont pour toi si caressantes qu'elles te baignent le visage de larmes de douleur !.... Veux-tu donc les laisser si tristes, si dolentes ?

Les unes sont allées cueillir des fleurs, les autres ramasser des roses ; elles te tressent une guirlande pour orner ton front de fiancée, et tu voudrais t'en aller dans le cercueil clos !

Quand tu sortais de la maison, tes vertus resplendissaient d'éclat et tu répandais un parfum intense. Hélas ! la Mort t'a fauchée à la fleur de ta vie !

Oh ! combien il y aura de plaintes, combien il y aura de larmes, quand cette nouvelle parviendra à tous nos parents !...

Ma nun la pienghimmu più ;
Surtimmu di stu dulore ;
Chì la nostra Mariuccia
Or è sposa d'u Signore :
Serà ricevuta in celu
Stamane cun tant'onore.

Sentu di *ora pro ea*
Intornu a santa Maria ;
Perchè avale arriva in piazza,
Figliola, la cumpagnia,
E ti volenu purtà
In chiesa di Sant'Elia.

Or eo vurria falà
Con tutte a lu campu santu :
Ma nun ci possu arrivà,
Chi nun possu reghie [1] a tantu:
Solu ti vogliu mandà
Dall'occhj un fiume di piantu.

. . . .
. . . .

1. Reggere.

Mais ne la pleurons plus, surmontons notre douleur, car, maintenant, notre Mariette est l'épouse du Seigneur et ce matin, dans le ciel, elle sera reçue en grande pompe !

J'entends dire le *Ora pro ea*, autour de Sainte-Marie ; c'est qu'en ce moment, ô ma fille, la confrérie arrive sur la place et l'on veut te porter à l'église Saint-Elie.

Je voudrais me rendre avec la foule au Campo Santo, mais je ne pourrais y arriver, car la douleur m'accable. Je veux seulement t'envoyer, de mes yeux, un fleuve de larmes !...

VI

IN MORTE DI GIO. ANDREA ACQUAVIVA, ABATE DI LOZZI : VOCERO DELLA SORELLA DEL DEFUNTO

(*Dialetto di Niolo*).

Stammatina, e miò surelle,
Site qui tutte invitate :
S'ha da fa la cantamessa
Di Ghiuvann' Andria l'abbate:
Or purtate le salviette :
E li piatti e le pusate.

La Parrocchia dill' Acquale
Resterà tutta invitata.
Ha da fà la cantamessa
Ghiuvann' Andria aspettata :
C'è li preti, e la madrina ;
Ce serà messa parata.

VI

SUR LA MORT DE JEAN ANDRÉ ACQUAVIVA, ABBÉ DE LOZZI : VOCERO DE LA SŒUR DU DÉFUNT.

(*Dialecte du Niolo*).

Ce matin, ô mes sœurs, vous êtes toutes invitées car on doit chanter la première messe de l'abbé Jean-André [1]. Allons, apportez les serviettes, les plats et les couverts !

La paroisse de l'Acquale sera toute conviée ! Jean-André va célébrer sa première messe, si impatiemment attendue ! Voici les prêtres, voici la marraine, il y aura une messe parée.

1. Autrefois quand un jeune abbé célébrait sa première messe on fêtait cet heureux évènement en grande pompe. De nombreuses invitations étaient lancées comme pour une noce. Il était même d'usage que la marraine fasse cadeau d'un matelas et autres objets au jeune abbé.

Ma vo' avete chiusa a bocca;
A nimmo date udienza....
Avà si po chi ci vecu
Chi di voi ne simmu senza.

. . . .

. . . .

Or punimmu a mente a segnu
E parlemmu in pusitura ;
Chi stamane Jann Andria
Ha da scende in sepultura ;
E li cusciamu la pianeta
E la veste di tunsura !

O morte iniqua e crudele,
Tu nun hai cumpassione :
Veramente tu sì ceca ;
Nun hai gherbu nè ragione :
Hai lasciatu qui li fusti
E t'hai pigliatu lu fiore.

Fu di Marzu la so morte
A principiu di veranu [1]
S'è firmata la riezza [2]
E si n'è andatu lu granu.
Sarà que' [3] l'ultima mane
Ch'eo vi vecu u calge in manu

1. Primavera.
2. Righezzo, mondiglia di grano.
3. Questa.

Mais vous avez la bouche close, vous ne donnez signe de vie à personne !... Maintenant oui je m'aperçois que vous nous manquez !...

Reprenons donc nos esprits et parlons avec précision : C'est ce matin que Jean-André va descendre dans la tombe, et nous devons lui coudre sa chasuble, ses vêtements de prêtre.

O mort cruelle et inique, tu n'as pas eu de commisération : tu es vraiment aveugle, sans grâce ni discernement. Tu n'as laissé que des branchages après avoir enlevé les fleurs !

C'est en Mars qu'il est mort, au début du printemps. La criblure est resté et le bon grain a disparu. Ce matin c'est bien la dernière fois où je vois le calice à la main [1].

1. Les ecclésiastiques étaient enterrés autrefois avec un calice à la main.

Più non bogliu andà a rusarj
Nè sentì la campanella.
Eo cridia di sente messa,
Caru, a la vostra cappella.
Di duluro nun pò more
Fiore, la vostra surella

Chi purterà lu cappellu
A tre pinzi a la rumana,
O caru di la surella,
Fior d'una Corsica sana [1] ?
Piu non m'ogliu [2] ralligrà
Quandu sentu la campana.

Eo l'altreri vidi a mamma
Ch'aduprava un'ingegnola [3] ;
Scuzzulava li so panni,
Chi li rode la tignola.
Un v'è nimmu da purtalli
Più personna para soja.

Per me non c'è che dulore ;
Nun c'è più ghiornu de festa
Or piattate su [4] cullare
E stracciate la so [5] vesta.
Di tant'omini di vaglia
In sta casa chi ci resta ?

1. Intiera.
2. Non mi voglio.
3. Strumento, spazzola.
4. Quessu.
5. Cotesta.

Je n'irai plus au rosaire, je n'écouterai plus le son de la clochette qui appelle à la messe, car, ô mon chéri, je croyais aller à la messe à votre autel ! Hélas ! de douleur, ô ma fleur, votre sœur ne peut mourir !

Qui portera votre tricorne à la romaine, ô mon frère chéri, vous, la fleur de la Corse entière ? Je ne veux plus me réjouir quand j'entendrai le son des cloches !

Avant-hier j'ai vu ma mère qui brossait et battait vos habits pour les préserver de la teigne. Il n'y a plus personne hélas ! qui soit digne de les porter, plus personne qui soit votre égal !

Il n'est plus pour moi que douleur, je ne connaîtrai plus de jour de fête ! Ah ! cachez son rabat et déchirez sa soutane ! De tant d'homme de valeur, dans cette maison que reste-t-il ?

A chi mai l'ete [1] lasciati
Tanti libri, e calamari,
O la pompa di Niolu
O lu fior di li sculari,
Voi, o riccu di custumi,
Di talenti e di danari ?

Voi, o lu mio cartabianca,
Culurito cume u vinu :
Un parïate muntagnolu,
Ma parïate citatinu.
Lasciatemi dì, o surelle,
Perch'eo pienghiu u miò destinu

A una donna chi li si accostava :

Or non site voi Lillina,
La surelle di Don Santu,
Omu di tanta duttrina,
Omu che balia tantu ?
Mi bulete cunsulà,
E po' mi pieughite accantu !..

. . . .
. . . .

1. L'avete.

A qui avez-vous donc laissé tous vos livres et vos encriers, ô vous, l'orgueil du Niolo, la fleur des étudiants, vous si riche par les vertus, la science et la fortune ?

Vous étiez blanc comme le papier, rose comme le vin, et vous ne sembliez pas un montagnard mais plutôt un citadin !... Laissez-moi parler, ô mes sœurs, car je pleure sur mon infortune...

A une femme qui s'approche d'elle :

N'êtes-vous pas Lilina, la sœur de don Santu, cet homme vertueux de si grande valeur ? Vous voulez me consoler et je vous vois toute en larmes, à mes côtés.....

VII

IN MORTE DI CHILINA DI CARCHETO D'OREZZA.

Vocero della madre :

Este dettu lu rusariu,
E mi sono riposata ;
Sonu junte le signore
Qui per bede a miò spusata.
O Chilì, cara di mamma,
La miò vella e spimpillata [1].

O più bianca de la neve !
O più scelta di lu risu !
U sò corpu è nantu a tola,
E u so fiatu è in paradisu,
O Chilì, cara di mamma,
M'hai lecatu [2] all'impuvisu.

Oh lu mio jallu [3] di notte !
Oh culomba di mattina !
Nun si desta più stamane
A mio vona e paladina.
So finite tulle ochie [4]
Le vunezze di Chilina.

1. *Spimpillare*, brillare.
2. Lasciato.
3. Gallo.
4. Oggi.

VII

SUR LA MORT DE CHILINA, DE CARCHETO D'OREZZA :

Vocero de la mère :

On a dit le rosaire et je me suis reposée ; les dames sont ici venues pour voir mon épousée, ma Chili, ma fille chérie, ma belle et radieuse enfant !

Elle était plus blanche que la neige et plus rare que le riz ! Son corps est sur la *tola* et son âme au paradis ! O Chili, mon amour, tu m'as quittée à l'improviste !

O mon coq vigilant, ma colombe matinale ! Elle ne se réveille plus, ce matin, ma bonne et vaillante fille ! Aujourd'hui sont taries, toutes les vertus de Chilina !

Ella un mimandava a legne,
A mulinu, nè a funtana;
Perchè a me la miò figliola
Mi tenia da piuvana [1].
L'ha levata da stu mondu
Or la morte subitana.

Indeh! la mio mani-vella [2]
Oh diti--dicchiucculata [3]
Quand'ella-facea l'ancrocca [4]
E l'incrocca e la curata [5]
Ah! la latra Pedanella
Cusi in furia a s'ha pigliata.

Ch'io avessi dà restà sola
Cusi prestu un la cridia.
Oh quantu chi ferà festa,
Quantu chi ferà allegria,
Annadea, pegnu di mamma,
Chi ti mandu cumpagnia!

Duv'ell'ha d'andà Chilina
Or este un pessimu locu:
Culà un a nasce mai sole,
Un ci s'acccende mai focu.
O Chilì, cara di mamma,
Un ti vidérachiu in locu [6].

1. Come un pievano.
2. Bella di mani.
3. Colle dite svelte a snodate.
4. Il no do al fuso.
5. Gugliata.
6. In nessun luogo.

Elle ne m'envoyait ni au bois, ni au moulin, ni à la fontaine, car elle me soignait, ma fille, comme une chanoinesse. Maintenant un mal imprévu l'a ravie de ce monde !

Que l'on admirait ses mains blanches, ses doigts agiles et effilés, quand elle nouait le fil au fuseau, ou allongeait l'étoupe à la quenouille ! Ah ! comme la voleuse au Pied-Léger [1] me l'a enlevée avec fureur.

Je ne croyais pas, sitôt, devoir rester seule ! Oh ! combien elle fera fête, combien elle sera joyeuse, Annadea [2], mon bijou, à qui j'envoie une compagne !

Là où doit aller Chilina est un lieu affreux : Le soleil n'y luit jamais, jamais on n'y allume le feu. O Chili, ma fille chérie, je ne te verrai jamais plus nulle part !

1. La Mort.
2. Une autre fille précédemment morte.

Tu nun anderai più a messa,
A rusariu, nè a duttrina [1],
O Chilì, cara di mamma,
A mio vella et paladina.
Oh quantu chi mi dispiace.
Chi mi lechi dummatina !

Una donna entrando nella sala o'vè la defunta :

O via arrizzati, o Chilì,
Ch'a jumenta este insellata :
Cullemmucine a Carcheto,
Duve tu sarai spusata :
Chi le pubbliche sò fatte,
E pronta è la cavalcata.

Un ti movi, un dici nunda [2]
Ed a nimmu più nun bedi ?
T'hanu liatu [3] le mani :
T'hanu liatu le pedi ;
Desciuglimmuli, o surelle ;
Ch'ella marchia [4] vulinteri.

Un' altra donna

Zitta, Zitta, o Maddalè,
C'heo li vogliu fa una chiamma
Ella rispunder' a me
Forse più ch'a la so mamma:
Chi pienghiendu a lu so capu
Cusì dulente si lagna, etc.

1. Catéchismo.
2. Nulla.
3. Legato.
4. Cammina.

Tu n'iras plus à la messe, au rosaire, au catéchisme, ô Chili, ma bien-aimée, ma bonne et vaillante fille ! Oh ! que je souffre que tu me quittes demain matin !

Une femme entrant dans la salle où est la défunte:

Allons, sus ! lève-toi, ô Chili, car la jument est sellée et nous montons à Carcheto où tu dois te marier : Les bans sont publiés et la cavalcade [1] est prête.

Tu ne bouges pas, tu ne dis mot, et tu ne vois plus personne? On t'a attaché les mains, on t'a attaché les pieds ! Délions-la, ô mes sœurs, car elle marche volontiers !

Une autre femme

Chut ! Chut ! ô Madeleine, car je veux lui adresser un dernier appel et peut-être qu'elle me répondra plus volontiers qu'à sa mère qui pleure à son chevet et si tristement se lamente !...

etc. etc.

1. Le cortège nuptial composé d'hommes à cheval appelés *mugliaccheri*.

VIII

PER MARCELLO GIANSILJ DE LOZZI, DELLA PIÈVE DE NIOLO MORTO IN BALAGNA.

Vocero d'una cugina del defunto :

Di grazia, férmati un pocu,
Ed acchêtati, o Francè :
Lu caru de la cugina
Lasciatelu pienghie a me;
Perch'eo li le vogliu dì
Cum'elle li stanu vè [1].

Lasciatelumi chiamà
Pianu pianu a la suale [2].
La morte di stu cuginu
E stata tamantu male !
Eri forse lu piu becchiu
Tu di Lozzi o de l'Acquale ?

1. Bene.
2. Alla soave, soavemente.

VIII

SUR MARCEL GIANSILJ DE LOZZI, PIÈVE DE NIOLO, MORT EN BALAGNE.

Vocero d'une cousine du défunt :

De grâce, cessez un instant, et taisez-vous, ô Francesca; mon cousin chéri, laissez-le moi pleurer, car je veux lui dire combien il nous était cher.

Laissez-le moi appeler, doucement, suavement... La mort de ce cousin a été un si grand malheur !... Etais-tu peut-être le plus vieux de Lozzi ou de l'Acquale [1] ?

1. Villages du Niolo.

Lasciatelumi chiamà,
Perch'apposta sò falata.
La mortu di stu cuginu
Este tamante intrunata!
Haici fattu ancu que' [1],
O morte cruda ed'ingrata!

Di grazia, fate silenziu;
Ch'achiu da dì qualchi cosa.
Eo nun credu chi la morte
Achia fattu all'arritrosa [2];
Marcellu da qui ad agostu
Ha da ricà la so sposa:
E allora i so parenti
Cuntentera di' gni [3] cosa

A l'ommi darà mandili,
E a noi trenne e curdelle [4];
Cuntenterà le cugine,
Le nipoti e le surelle...
Or alzatemi le stride,
Ch'elle junganu a le stelle:
Era mortu e seppellitu,
E un n'aviamu nuvelle!

1. Questa.
2. Aritroso.
3. Diogni.
4. Trine e nastri.

Laissez-le moi appeler, c'est pour cela que je suis descendue. La mort de ce cousin a été un si grand coup de foudre ! Tu nous a fait encore celle-là, ô Mort cruelle et affreuse !

De grâce, faites silence, j'ai à dire quelque chose : Je ne crois pas que la mort ait agi au rebours. Marcel, d'ici au mois d'août, va nous amener son épouse et alors il comblera ses parents de cadeaux variés.

Aux hommes il donnera des foulards, à vous des rubans et des dentelles, et tous seront contents, ses cousins, ses neveux et ses sœurs... Poussez donc des cris, qu'ils montent jusqu'aux étoiles !... Il était déjà mort et enseveli et nous ignorions la nouvelle !

Grande fatemi lu cieciu [1],
E majò lu caracolu;
Che queste e un bellu peccatu [2]
E nun è mortu in Niolu :
Un ci lascia a lu fucone
Ne figliola, ne figliolu :
D'una razza cusi grande
Oghiè ci n'è unu solu.

Quand'ellu cullava in piazza,
O venìa sott'u purtellu,
S'ellu un mi chiamava a nome,
Mi tirava un cutalellu [3];
Poi trapuchiava [4] lu guadru
Speditu cum'un acellu.

E la morte pedanella
Nun ha fattu mancu pocu :
Ha seratu la sò porta,
Ed ha spentu lu sò focu;
E passatu qualchi tempu
Nun s'amminterà [5] più in locu.

1. Cerchio.
2. Disgrazia.
3. Cote, sassolino.
4. Trapassova.
5. Ammentare, rammentare.

Faites le cercle très grand et dansez le *caracolu*[1] car c'est là un très grand malheur ! Et il n'est pas mort dans le Niolo, et il ne laisse à son foyer ni fille, ni fils; d'une famille si nombreuse, il ne reste aujourd'hui plus personne !

Lorsqu'il montait sur la place ou qu'il arrivait sous ma fenêtre, s'il ne m'appelait pas par mon nom il jetait un caillou pour me prévenir, puis il dépassait l'angle de la maison, vif comme un oiseau.

Et la Mort au Pied-léger n'a pas fait les choses à demi. Elle a fermé sa porte, elle a éteint sa lignée[2] et d'ici quelque temps on ne se souviendra plus de lui nulle part.

1. Espèce de pantomime de danse funèbre exécutée par les pleureuses, autour du cadavre, en exprimant des gestes de douleur. De là est venu le mot *ballata*, pour désigner les lamenti. On ne danse plus le *caracolu*.

2. Littéralement : son *feu*.

Or dicendu ste parole,
A me mi cresce lu lagnu.
È perdutu u capitale;
Nun ha lacatu guadagnu;
E d'intornu a lu fucone
Que per ellu un pienghie orfagnu [1].

Bogliu pienghie lu talentu
Di Marcellu, e la so sorte;
Bogliu pienghie la so sposa,
Bogliu pienghie la so morte.
Dicendu queste parole,
Lu core mi batte forte.

1. Orfano.

Hélas ! en disant ces mots ma souffrance redouble. Nous avons tout perdu, intérêts et capital, et aucun orphelin, autour du foyer, ne gémit.

Je veux pleurer les mérites de Marcellu, je veux pleurer sur son destin, je veux pleurer sur sa femme, je veux déplorer sa mort ! Hélas ! en disant ces mots le cœur me bat avec violence.

IX

IN MORTE DI GIOVANNI F. DEL VESCONATO : VOCERO DI SANTIA SUA MOGLIE.

Eo sò un acellu di voscu ;
Portu una gattiva nova.
Prestu falate disottu ;
Apparicchiate la tola, —
Apparicchiata è la tola
Cun cinquecentu purtate :
Ghiuvanni vi prega tutte
Disottu se voi falate.

Tavula di tantu gustu,
E di tanta cuntentezza !...
O Juvà, perchè la faci
De dammi tant' ammarezza ?
M'hai tiratu a mezu core,
E passatu c'una [1] frezza.

1. Con una.

IX

SUR LA MORT DE JEAN F... DE VESCOVATO : VOCERO DE SANTIA, SA FEMME.

Je suis un oiseau des bois, j'apporte une mauvaise nouvelle : Vite, descendez en bas [1] et dressez la table [2] ! — La table est dressée avec cinq cents couverts ; Jean vous prie, tous, de descendre en bas.

O que cette table est ornée avec goût et nous promet un vif plaisir !... O Jean, pourquoi me donnes-tu tant de chagrin ? Tu m'as tiré en plein cœur, et tu l'as traversé d'une flèche !

1. Au rez-de-chaussée se trouvait, autrefois, la grande salle de réception. On n'y entrait que dans les circonstances solennelles; noces, baptêmes, funérailles. C'est là qu'on donnait les banquets, et qu'on exposait les morts.

2. Jeu de mots : *tola*, table, veut dire table où l'on mettait les morts revêtus de leurs plus beaux habits ; ici *tola* est employé comme table de festin.

Cullemucine disopra ;
Questa è sala di fresteri :
O Juvà, tu la sai puru [1]
Chi nun ci stavamu gueri [2].
Stamane a la to famiglia
Quantu l'accresci penseri !

Qual'è chi t'ha cunsigliatu
Ghiuvà, chi nulli nun dici ?
Mi vogliu strappà lu core
Eo cun tutte le radici.
Perchè m'hai da fà passà
Li jorni cusì infelici ?

Eccuti lu diamante,
Quellu chi m'hai postu in ditu :
Nun la sai ch'eo sò a to moglie
E tu sì lu miò maritu ?...
Si statu cume la nebbia,
Chi per aria sì smaritu !

Si tu un boli stà a paesi,
Ti mandarachiu in Bastia ;
E culà ti ne starai
Cu la to Nunzia Maria :
Forse nun ti piace più,
Ghiuvà, la miò cumpagnia ?

1. Pure.
2. Guari.

Remontons-nous en haut, ô Jean, car celle-ci est la salle des étrangers. Tu le sais pourtant bien que nous ne la fréquentions guère ! Ce matin que de peines, tu apportes à ta famille !

Tu ne réponds rien ?... Qui donc t'a suggestionné, ô mon Jean ? Je veux m'arracher le cœur avec toutes ses racines ! Pourquoi veux-tu me faire passer des jours si malheureux ?

Voici la bague que tu m'as passée au doigt. Ne sais-tu pas que je suis ta femme et n'es-tu pas mon mari ?... Tu as passé comme un brouillard qui dans l'air s'évanouit !

Si tu ne veux plus rester au village, je t'enverrai à Bastia, chez ta chère Nunzia-Maria [1]. Peut-être qu'elle ne te plaît plus, ô Jean, ma société !

1. Sa fille.

Duve sì la miò Lillina,
E lu miò Carlu Filice ?
Mi vogliu strappà lu core
Eo cun tutte le radice...
Ch'ella sia la verità
Quellu chi la jente dice ?

Una donna della Venzolasca interloquisce :

Cuntentatevi, signora,
Dı lasciacci u sciò Ghiuvanni,
Quelli di lu Viscuvatu
L'hanu gosu [1] per tant'anni :
Stamane alla Venzulasca
Lu vulemmu traspurtà.

Santia risponde :

Eo credu ch'a comune [2]
Nun gli lu permetterà...

Ripiglia Santia :

Or nun vede e cumpagnie
Ghiunte qui da tre paesi ?
O Juvà, sai chi per te
Or ci sò li lacci tesi ?...

1. Goduto.
2. La comunità.

Où sont mes enfants, Lillina, Charles-Félix [1] ? Je veux m'arracher le cœur avec toutes ses racines ! Est-ce bien la vérité, ce que chacun dit ici ?

Une femme de Venzolasca [2] prend la parole :

Qu'il vous plaise, chère dame, de nous laisser Monsieur Jean. Les habitants de Vescovato ont eu le bonheur de le posséder pas mal d'années, et ce matin nous voulons l'amener à Venzolasca.

Santia répond :

Je crois que la commune ne le permettra pas...

Elle reprend :

Ne vois-tu pas que, de trois villages, les confréries sont arrivées ? O Jean, sais-tu que, maintenant, la Mort t'a tendu les filets ?...

1. Enfants du défunt.
2. Venzolasca, village situé en face de Vescovato. On enterrait les morts, à cette époque, dans un couvent placé entre les deux villages.

Signori Venzulaschesi,
Voi l'avete superata
Di pigliabi u mio Jovanni,
E lasciammi abbandunata.

U mesaro u'm'ogliu [1] caccià
M'ogliu pone le fallette ;
E pò mi ne vogliu andà
Cume tutte le puarette.

. . . .
. . . .

1. Me lo vagliu.

Habitants de Venzolasca, vous l'avez emportée : Vous m'enlevez mon Jean et me laissez dans l'abandon !

Je veux quitter le *mezzaro* [1], je veux prendre les *faldette*, et désormais je ne m'habillerai plus que comme une pauvresse !...

. . . .

1. Espèce de mantille que les patriciennes portaient sur la tête.

X

IN MORTE DEL PIEVANO SANTUCCI DEL PIETRICAGGIO D'ALESANI.

Vocero cantatu da una donna nella piazza della Canonica fra molto concorso di donne e di sacerdoti, dottori, magistrati, venuti dai paesi vicini, a quel funerale.

Quandu n'intesi la nova
A la Ferera d'Orezza,
Mi sentii punghie lu core
Da un'acuta e cruda frezza [1] :
Quasi ch'eo nun venni menu
Di dolore e tenerezza.

O surelle, or nun senti te
La nutizia ochie chi core ?
Dicenu : e mortu Santucci,
Omu de tanto valore.

. . . .
. . . .

1. Freccia.

X

SUR LA MORT DU CURÉ SANTUCCI, DE PETRICAGGIO D'ALESANI.

Vocero chanté par une femme sur la place Canonica, au milieu d'un nombreux concours de femmes, de prêtres, de médecins et magistrats, venus des villages voisins.

Quand j'appris cette nouvelle à la Ferera d'Orezza, je me sentis percer le cœur d'un dard aigu et froid et je faillis m'évanouir de douleur et de saisissement.

O mes sœurs, vous n'entendez pas cette nouvelle qui aujourd'hui se répand ? On dit : Santucci, cet homme de si grand mérite, est mort !...

No, Santucci nun è mortu :
Eo m'ingannu e facciu errore ;
Nun s'è piatatta la luna,
Nun s'è scuratu lu sole ;
Le stelle in lu so viaghiu
Hanu tutte u so culore.

Oh lu mio duttor di legge,
Duttore di medicina,
Duttor per poveromi
Senza mai piglià quattrina !
Qual' è chi nun pienghierà
Ochie tamanta ruina ?

Or pienghimmu la so morte,
E pienghimmu u nostru male :
Istamane in Alesani
Vecu [1] più d'un funerale ;
Ch'un dottore cume questu
Nun ci arriva per avale.

Ce daranu un preterellu,
Chi sara scortù [2] e villanu,
O la casa di Messè [3],
Guardaremmu da luntanu.
Ciò che noi davamu ad' ellu
Ci turnava a cascà in manu.

1. Prevedu.
2. Brusco.
3. Messere, curato.

Non, Santucci n'est pas mort, je me trompe, je fais erreur ; la lune ne s'est pas voilée, le soleil ne s'est pas obscurci, les étoiles dans leur course ont conservé tout leur éclat.

O vous, mon docteur en droit, mon docteur en médecine, et le médecin [1] des pauvres, sans jamais leur réclamer un liard, qui ne déplora pas, aujourd'hui, un si grand malheur ?

Pleurons donc sa mort, et pleurons sur notre infortune. Ce matin, à Alesani, je m'aperçois qu'il y aura plus d'un deuil, car un médecin comme lui nous ne l'aurons pas de sitôt !

On nous enverra un prêtraillon, un rustre et un brutal, et nous ne regarderons plus que de loin la maison de M. le curé. Tout l'argent que nous donnions à celui-ci nous revenait dans les mains !

1. L'abbé Santucci faisait de la médecine gratuite.

Oh quantu chi ci s'indava [1],
Quantu chi ci cumparia
La domenica all'altare
Ch'u Vangelu ci spunia [2] !
Lu supea tuttu all'ammente [3]
Cum' eo so l'avemmaria.

Quantu mai ci n'è arrivatu
Da vicinu e da luntanu
Tutti a dimandane informi [4]
Qui da voi, signor Piuvanu !
Ma risposta nun li date,
E scuntenti si ne vanu.

Oh quantu pò pienghie Orezza
Cu la pieve d'Alesani ;
Perchè mortu este Santucci,
Fatatu cu le so mani !
Qual' è chi le sanerà
L'osse di li cristiani ?

Quanti mai ci ne venia
Tutti con l'osse scasate [5]
U Piuvanu le accunciava
Cu le so mani fatate.
Or pudimmu pienghie a beru
Chi stamane sò ligate.

1. Gli s'addiceva.
2. Esponeva.
3. A mente.
4. Informazione.
5. Slogare.

Oh ! ce qu'il nous plaisait, ce qu'il avait belle mine, quand, le dimanche, il nous expliquait l'Evangile. Il le savait entièrement par cœur comme je sais l'*Ave Maria*.

Ils sont nombreux ceux qui sont venus du voisinage et des environs, s'informer de votre état, auprès de vous, Monsieur le curé ! Mais vous ne leur faites aucune réponse, et ils partent mécontents !

Ah ! Orezza peut bien pleurer, ainsi que toute la piève d'Alesani, car Santucci, dont les mains étaient fées, est mort ! Qui soudera plus les os des chrétiens ?

Tous ceux qu'on lui amenait avec les os disloqués, M. le curé les remettait en place, avec ses mains de fée. Oh ! nous pouvons le pleurer pour de bon, car, ce matin, ses mains sont liées !

Un sentite le campane
Cume sonanu a pietà ?
Par che l'aghianu capita
La nostra necessità ;
Par che boglianu fa prova
Di fallu risuscità.

Stamane in la nostra chiésa
E scavatu u pavimentu....
Qual'è chi m' assisterà
Nel mio utimo mumentu ?
Chi nell' ora d'a miò morte
Eo cridìa d'avebi accantu.

N'entendez-vous pas les cloches ? Comme leur son est plaintif... On dirait qu'elles ont compris notre détresse, on dirait qu'elles essayent de le ressusciter.

Ce matin dans l'église on a enlevé une dalle[1] !... Oh ! qui donc m'assistera à mes derniers moments ? Je croyais, à l'heure de ma mort, vous avoir, M. le curé, à mon chevet !...

1. L'abbé Santucci devait être enterré dans l'église.

XI

VOCERO D'UNA GIOVINETTA DELLA COMMUNE DI TASSO, DELLA PIÈVE DI ZICAVO, PER UN SUO FRATELLU, MAESTRO DE SCUOLA, CHE MORI' LONTANO DAL SUO PAESE DURANTE UN INVERNATA RIGIDISSIMA

Quando junse la nuvella
Chi per nostra mala sorti,
O caru di la surella,
Ti dicia speditu a morti,
Ghià la neve alla montagna
Chiusu avia tutti le porti.

La surella appassiunata
Nun può mori de [1] dulori :
Nun ti ha poduto abbraccià,
E si senti andà lu cori ;
Scatinoni ancu stamani
Quest'invernu traditori.

1. Morire.

XI

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE DE LA COMMUNE DE TASSO, DE LA PIÉVE DE ZICAVO, SUR SON FRÈRE, MAITRE D'ÉCOLE, QUI MOURUT LOIN DE SON VILLAGE, DURANT UN HIVER TRÉS RIGOUREUX.

Quand arriva la nouvelle qui, pour notre malheur, te disait, mon frère chéri, frappé de mort, déjà la neige à la montagne avait clos toutes les portes.

Ta sœur passionnée ne peut mourir de douleur !... Elle n'a pu t'embrasser vivant et elle sent son cœur qui fond !.... Ce matin encore il s'est déchaîné, cet hiver plein de traîtrises !..

E nun pudia almenu
Esse mortu a u tò paesi
In braccio a la tò surella ?
Oh morti cusì scurtesi !..

. . . .
. . . .

Tu l'onore di la pieve,
Rispettu di li parenti,
Sempre arrubavi lu cori
Dell'amici e cunnuscenti.
Questa mane, u me'fratellu,
Ci lasci lutti scuntenti,

Perchè stai cusi mutu
Da ricacci dispiaceri ?
Lèvati, lu me'fratellu,
Ad empì a lu to deveri :
Nun ti mancanu sprissioni,
Lu me' degnu cavalieri.

Lu me' fior di primavera,
Chi spuntava a la campagna,
Lu fior di li zittelloni
Ch'adurnavi la montagna.
Di la tò morti, o fratellu,
La paesi è tuttu in lagna.

Ne pouvais-tu, au moins, mourir dans ton village, dans les bras de ta sœur ? O Mort, que tu es inique !........

Tu étais l'orgueil de la piève et le soutien de tes parents, tu ravissais tous les cœurs, des amis et des connaissances, et ce matin, ô mon frère, tu nous plonges tous dans l'affliction!

Pourquoi, par ton silence, nous causes-tu de la peine? Lève-toi, ô mon frère, et remplis ton devoir : Ce ne sont pas les mots qui te manquent, ô mon digne cavalier !

O ma fleur printanière qui commençait à poindre à la campagne, ô la fleur des jeunes gens et l'ornement de nos montagnes, de ta mort, ô mon frère, tout le village en gémit !

Quellu jornu chi spirasti
Adunisti i tò scolari !
Ancu allora l'ammunisti
Cu li tò cunsigli rari :
Per la via d'u Paradisu
Le sapisti indirizzari.

Qual sarà stata la frebba
Ch'ha truncatu la tò vita ?
O caru di la surella,
La me' amandola fiorita,
Lu me' impastatu di mele
Faltu cu la calamita.

T'avia fattu la natura
A lu tornu, a la pinnellu ;
E la ladra di la morti
Ti pigliò cusi zitellu.
Nun c'era coppiu sì cara
Cum'eju e lu me' fratellu.

Gente di questu paese
Or prigheti [1] qui di cori
Pe'lu me' caru fratellu,
Perch'a tutti stava a cori,
Ch'ellu godi in l'altra vita
Cu li Santi e lu Signori.

1. Pregate.

Le jour où tu expiras tu réunis tes élèves, et, même alors, tu leur prodiguas tes précieux conseils : Pour la voie du Paradis, tu sus bien les diriger.

Quelle a pu être la fièvre qui t'a brisé la vie, ô mon frère bien-aimé, mon amandier fleuri, toi qui semblais pétri de miel et fait de pierre d'aimant ?

La nature t'avait fait au tour, au pinceau, et la voleuse de la mort t'a enlevé si jeune ! Il n'y avait pas de couple si tendrement uni, comme mon frère et moi !

O gens de ce village, priez du fond du cœur pour que mon cher frère, que vous chérissiez tant ! soit heureux dans l'autre monde avec les saints et le Seigneur.

XII

IN MORTE

DE FRANCESCA DEL COMMUNE DI PENTA DE CASINCA LA QUALE, DACCH' ERASI MALGRADO DEI SUOI GENITORI, SPOSATI COL SUO RAPITORE NEL VILLAGIO DI PRUNO D'AMPUGNANI NON AVEA PIÙ RIVEDUTO NESSUNO DELLA SUA FAMIGLIA.

Vocero della sorella Maddalèna, cantato in Pruno innanzi al cadavere :

Nun ti ne ricordi, o Cecca [1],
Quandu in tempu di missione
Te mandaïmu a chiamà
A u cunventu a Sant'Antone,
Per bede la to famiglia,
E sfugatti lu tò core?

1. Francesca.

XII

SUR LA MORT DE FRANCESCA DE PENTA DI CASINCA QUI AYANT, MALGRÉ SES PARENTS, ÉPOUSÉ SON RAVISSEUR, DU VILLAGE DE PRUNO D'AMPUGNANI, N'AVAIT PLUS REVU SA FAMILLE DEPUIS SON MARIAGE.

Vocero de sa sœur Madeleine, chanté à Pruno, devant le cadavre :

Tu souviens-tu, ô Cecca, quand, à l'époque de la mission [1], nous te fîmes appeler au couvent de Saint-Antoine pour revoir ta famille et soulager ton cœur?

1. Des moines franciscains, devant prêcher une mission au couvent de Saint-Antoine de Casabianca d'Ampugnani, le père, la mère et la sœur de Cecca qui n'avaient jamais voulu monter à Pruno, l'envoyèrent appeler. Cecca, à ce qu'il semble, n'alla pas à ce rendez-vous parce qu'elle n'était pas habillée convenablement.

Vidi una tò paisana,
E mi missi a dumandà:
Avereste vistu a Cecca
S'ella colla per avà?

Allor ella mi rispose :
Un vurrà lu so maritu
Ch'ella colli à Sant'Antone,
Perchè un'ha bellu vestitu.

Or quand eo'ntesï cusì,
Mi sentii crepà lu core,
E falai sempre pienghiendu
A Penta da Sant'Antone ;
Dissi : e figliole di vapu
Braman ancu lu colore !

O cugnatu Ian-Fili,
Avete trattatu male:
Ci avete mandatu a dì
A lu son di le campane:
Un n'avia chesta surella:
Que' [1], un l'aviate da fane.

1. Questo.

Je rencontrai une femme de ton village et lui demandai : Auriez-vous vu Cecca, savez-vous si elle doit bientôt monter ?

Alors elle me répondit : Son mari ne voudra pas qu'elle vienne à Saint-Antoine parce qu'elle n'a pas une robe convenable.

Quand j'entendis cela je me sentis crever le cœur, et je descendis, toujours pleurant, à Penta de Saint-Antoine et je dis : Les filles de mon père en sont à désirer un peu d'indienne [1] !

O Jean-Félix [2], mon beau-frère, vous avez mal agi : Nous n'avons été prévenus de la mort de ma sœur que par le glas funèbre. Je n'avais que cette sœur, et ceci vous ne deviez pas le faire.

1. Littéralement, *drap de couleur*, drap fabriqué sur le continent, par opposition à l'étoffe corse, brune et grossière.
2. Le mari de la défunte.

Interloquisce una cugnata a defunta, sorella di Giovan Felice :

Or scusate ; lu maritu
V'averia mandatu a dì ;
Ma, Signora, ellu cridia
Ch'un vuleste cullà quì.

Maddalena ripiglia :

Era forse qualchi Turca
Benuta li Berberia,
Che pe' a miò surella Cecca
Eo cullata un ci seria ?
L'averia vuluta vede
Eo cu lu so malatia.

La famiglia di Trinchettu
T'ha trattatu cun ingannu ;
E perfinu m'hannu dettu
Che tu purtava lu pannu ;

Une belle-sœur de la défunte, sœur de Jean-Félix, prend la parole :

Excusez-donc ! Pardon ! Son mari vous aurait volontiers prévenus, mais, signora, il croyait que vous répugniez à monter ici !

Madeleine reprend :

J'étais peut-être quelque Turque, venue de Barbarie, pour refuser de voir ma sœur Cecca ? J'aurais bien voulu la voir dans sa maladie [1] !...

La famille de Trinchettu [2] t'a dupée, ô ma sœur !... Et enfin, ne m'a-t-on pas dit que tu allais habillée de drap corse ?

1. C'est-à-dire qu'elle l'aurait soignée et peut-être guérie.
2. Surnom du beau père.

La Cugnata della defunta :

Eo la sò, la miò signora,
Vi lagnate d'u maritu ;
Ma indèh ! pannu indossu a Cecca
Nun ci n'e andatu mai ditu.

Maddalena :

E ancu m'è statu dettu
Da una tò paisana
Chi purtavi lu capagnu [1],
E ch'andavi a la funtana.

Eo nun achiu mai criduto
Di truvatti le falette :
Mi vogliu cavà una rota [2],
E indossu a t'ogliu mette ;
Perchè qui a lu miò cummandu
Criderai d'avenne sette.

Or duv'è lu to damascu,
E duv'è lu to villutu ?
Chi n'ha fattu u tò maritu ?
L'ha impignatu, o l'ha vindutu ?
Mancu in quest'occasione
Addossu ti s'è vidutu.

1. Cercine.
2. Gonnell

La belle-sœur de la défunte :

Oui, je le sais, chère signora, que vous avez des préventions contre son mari, mais enfin, que voulez-vous, jamais Cecca n'a porté sur elle un bout de drap corse !

Madeleine :

Il m'a même été dit, par une femme de ton village, que tu portais des fardeaux [1], et que tu allais puiser de l'eau à la fontaine !

Oh ! oui je n'aurais jamais cru trouver ici des *faldette :* je veux quitter une de mes jupes et je veux la mettre sur toi, car il me semble en avoir ici au moins sept à ma disposition !

Où donc est-il ton damas ? Ton velours où est-il ? Ton mari qu'en a-t-il fait ? L'a-t-il mis en gage, l'a-t-il vendu ? Même en cette solennité, on a oublié de t'en habiller [2] !

1. Littéralement, que tu portais le *bourrelet* : rond de paille ou autre pour porter les fardeaux sur la tête.

2. Allusion à la coutume d'habiller les morts de leurs plus riches habits.

La Cugnata :

Lu damascu un n'è vindutu,
E nun è mancu impignatu ;
Perché pe' le so figliole
Nu la cascia [1] estè allucatu.

Maddalena :

Insignatemi la cascia
Quella de la viancheria :
A me pare ch'in sta casa
Ci ne sia la carestia.

Duve sò le to scufiotti,
Duve sò li cappellini ?
Questu è l'onore che faci
Alla casa Alibertini ?

Or la caviglia Brandinchi
La vindianu a bon mercatu ;
Perchè trenta palmi addossu,
O Cecca, ti ni ha buccatu.

1. Cassa.

La belle-sœur :

Le damas n'est pas vendu, le damas n'est pas en gage, mais il est dans le bahut, et destiné à ses enfants.

Madeleine :

Indiquez-moi le bahut où l'on serre le linge... Il me semble que dans cette maison on ne respire que famine !

Où sont tes bonnets, où sont tes chapeaux ? C'est çà l'honneur que l'on fait à la famille Alibertini ?...

Certes le colporteur de Brando a dû vendre la dentelle très bon marché, puisque sur toi, ô Cecca, ton mari en a prodigué trente pans !

Fidichiatu [1] achiu la strada,
Cumtemplatu achiu la via:
Un ci vecu affaccà in locu
Cummar Anghiula-Maria :
Chì se c'era ella stamane
Questu descu [2] l'affiuria.

A lu paese di Prunu
Eo nun c'era stata mai.
Eranu que' li paesi
Chi parianu citai?
Ma che case de pastori
Qui non ci s'allogia [3] mai.

Or sò questi li salotti?
Or sò que'li curidori?
O Cecca, la miò surella,
Sonu case di pastori.

A lu paese di Prunu
Tu nun ci hai avutu sorte :
Ma chi t'ha purtatu qui
Possa fà la mala morte.

1. Fidighiatu.
2. Desco per *tola*.
3. Allogiare vale ricevere amici.

J'ai regardé sur la route. j'ai exploré le chemin. et nulle part je ne vois arriver ma commère Angèle-Marie [1] : Si elle était là, ce matin, elle aurait fleuri ce cercueil !

Dans le pays de Pruno, je n'étais jamais venue. C'était çà un de ces villages qui ressemblent à des villes ? Je ne vois que cabanes de bergers où l'on ne reçoit jamais personne !

C'est donc çà les salons ? C'est çà, les corridors ? O Cecca, ma sœur, ce ne sont que huttes de bergers !...

Dans ce pays de Pruno, tu n'as pas connu le bonheur : Que celui qui t'a amenée ici puisse faire la male-mort !

1. Vocératrice célèbre, cousine-germaine de la morte.

La cugnata della defunta, interrogando una donna chi le stava vicino :

Ora ditemi, signora,
Ch'eo nun achia a trasgredì,
Un si chiamma Maddalè
La surella ch'este qui?

Risponde Maddalena :

Nun avete fattu errore
Nun pudete trasgredì :
Eo sò di li nomi antichi
E mi chammanu cusì.

Ripiglia la cugnata :

Or anch'eo l'achiu saputa,
E ne sò ben infurmata
Che vò site dill'antichi,
Site moltu accasalata [1];
Ma parlate un pocu megliu,
Giacchì voi site bennata.

1. *Casale*, vale patrimonio.

La belle-sœur de la défunte, interrogeant une personne qui est près d'elle :

Dites-moi, madame, car je pourrais bien me tromper, ne s'appelle-t-elle pas Madeleine la sœur de celle qui gît ici ?

Madeleine répond :

Vous ne faites pas erreur, vous ne pouvez pas vous tromper : Je suis de vieille roche et l'on me nomme ainsi !

La belle-sœur répond :

Je le savais ; je savais aussi, de bonne source, que vous êtes de vieille souche et très richement dotée, mais montrez-vous bien élevée puisque vous êtes de bonne naissance !

Maddalena :

O via, rizzatevi in pedi.
Alzate l'occhi, a miò vella :
Nun bullete falli mottu
A a [1] vostr' unica surella ?
Cun qualunque v'incuntraste
Nun parlavate che d'ella.

Or via, rizzatevi in pedi;
Alzate lu vostru capu ;
Simmu junte per falabi
A truvà lu vostru vapu;
. . . .
. . . .

1. Alla.

Madeleine :

Or, sus ! Dressez-vous sur pieds et levez les yeux, ô ma belle ! Vous ne voulez pas dire un mot à votre sœur unique ? Avec tous ceux que vous rencontriez, vous ne parliez que d'elle seule !

Sus donc ! Mettez-vous debout ! levez la tête !... Nous sommes venus pour vous ramener chez votre père !. . . . .
. . . .

DEUXIÈME PARTIE

VOCERI SUR DES PERSONNES QUI ONT SUCCOMBÉ A UNE MORT VIOLENTE

I

IN MORTE DI CANINO BANDITO : VOCERO DELLA SORELLA.

(*Dialletto della pieve de Ghisoni*).

Eo buria che la me' voci
Fusse tamant'e lu tonu.
Chi passasse per la foci
Di San Petru e Vizzavona;
Per chi soni in ogni locu
La gran prova de Gallonu

Tutti a lu Lucu di Nazza
Tutti s'erano aduniti,
Cun quella barbara razza
Li sullati e li banditi :
Cu a tempesta d'eri mani
Tutt' insemme so partiti.

I

SUR LA MORT DU BANDIT CANINO : VOCERO DE LA SŒUR.

(*Dialecte de la piève de Ghisoni*).

Je voudrais que ma voix eut la puissance du tonnerre, qu'elle pût franchir le col de Saint-Pierre à Vizzavona [1], afin de révéler à tous la grande prouesse de Galloni [2] !

Tous à Luco di Nazza [3], tous s'étaient rassemblés, les voltigeurs unis à cette sauvage engeance [4] et les bandits, et hier matin, avec la tempête, tous simultanément sont partis.

1. Le col de Vizzavona fait communiquer le deçà des monts (Ajaccio) avec le delà (Bastia) ; Ghisoni se trouve entre Saint-Pierre et Vizzavona.

2. Commandant de voltigeurs qui, à la tête de trente-cinq hommes parmi lesquels se trouvaient les ennemis de Canino, tua ce dernier et six autres bandits qui formaient la même bande.

3. Village au-dessus de Ghisoni. Luco, du latin *lucus*, bois.

4. Les ennemis de Canino.

In fondu di lu rionu [1]
Si sentìa rugghià lu ventu,
Chi purtava da Ghisonu
Lu malori e lu [2] spaventu :
Si vidìa chi per aria
B'era accidiu [3] e tradimentu

Sonu subitu partiti
Tutti i lupi cull'agneddi,
E merchiavanu aduniti [4]
A lu son di cialambeddi.
Quando junsenu a la serra
Te taglionu i garganeddi [5].

Quandu intesi li brioni [6]
M'affaccai a lu purteddu [7];
Dimandai : chi nova c'eni?
Hanu tombu [8] u to frateddu
L'hanu presu in du la serra;
N'hanu fattu lu maceddu [9].

1. Vallone.
2. Malora.
3. Eccidiu.
4. Radunati.
5. Gargarozzo.
6. Grida.
7. Finestra.
8. Tombato.
9. Macello.

Au fond du val on entendait rugir le vent, le vent qui apportait de Ghisoni le malheur et l'épouvante, et dans l'air on distinguait le carnage et les trahisons [1].

Ils sont subitement partis, les loups avec les agneaux, ils marchaient tous compacts, au son de la cornemuse, et quand ils sont arrivés sur la montagne ah ! ils t'ont coupé la gorge.

Quand j'entendis les hurlements, je me mis à la fenêtre et demandai : — « Quoi de nouveau ? » — « Ils ont tué ton frère, ils l'ont cerné dans un défilé, ils en ont fait un massacre ! »

1. D'après les superstitions populaires, certaines variations atmosphériques indiquent des malheurs.

Nun ti valse lu curraggiu,
Nun ti valsi la schiuppetta,
Nun ti valse lu pugnali,
Nun ti valse la tarzetta ;
Nunti valse ingermatura [1],
Nè razione binadetta.

A guardà le to ferite
Mi s'accresci lu dulori.
Perchè più nun mi respondi
Forse ti manca lu cori ?
O Canì, cor di suredda,
Hai cambiatu di culori.

A lu paese dì Nazza
Eo ci vogliu pianta un prunu,
Perchè di la nostra razza
Un ci passa più nisunu :
Perchè un funu duji né treni,
Ma cinque omini contr' unu.

1. Incanto. en latin, *carmen.*

Inutile fut ton courage, inutile ton escopette, inutile ton poignard, inutile ton pistolet, inutile fut ton talisman, inutile ton *oraison* bénite [1] !

Quand je vois tes blessures ma douleur s'exacerbe. Pourquoi tu ne me réponds plus ? Est-ce que le cœur te défaille ? O Cani, mon amour, tu as changé de couleur !

Au pays de Nazza, je veux planter une épine noire [2] afin que jamais plus personne de notre race n'y aille, car ils ne furent ni deux, ni trois, mais cinq hommes contre un seul !

1. Les bandits, comme les Corses des campagnes, en général, sont très superstitieux. Il n'est pas rare de les trouver porteurs d'amulettes, de scapulaires, de reliques. Beaucoup croient qu'une relique ou certaines prières préservent l'homme des balles.

2. D'après un usage qui tend à disparaître on marquait autrefois, comme chez les Hébreux, l'endroit où un homme avait péri assassiné. Cela s'appelait le *mucchio ;* tout passant était tenu de jeter à cette place, une pierre, un morceau de bois, un objet quelconque, et à la fin çà formait un tas de pierres et de branches d'arbres.

Lu me' largu di spallera [1] !
Lu me' minutu [2] di vita!
Cume teni, nun ci n'era;
Parii una mazza fiurita.
Sol u pinzeru di teni
Or sustene la me' vita.

A lu pe' di stu pullonu [3]
Ci ogliu piantà lu m'è lettu;
Parchì qui, u me' fratteddonu,
Ti tironu a mezzu pettu.
Bogliu leche lu bunneddu,
Bogliu armà schioppu e stilettu

Bogliu cinghie la carchera,
Boglin cinghie la tarzetta :
O Canì, cor di suredda,
Bogliu fà la to bindetta.
. . . .
. . . .

1. Spalla.
2. Snello.
3. Pollone di castagno.

Tu étais large d'épaules, tu étais mince de taille, tu n'avais pas ton pareil, tu semblais un rameau fleuri, et maintenant il n'y a plus que ton souvenir qui me rattache à la vie.

Au pied de ce jeune châtaignier, je veux dresser mon lit, car c'est ici, ô mon vaillant frère, qu'ils te tirèrent en pleine poitrine; je veux quitter la jupe, je veux m'armer de l'escopette et du stylet,

Je veux ceindre la cartouchière, je veux ceindre le pistolet; ô Canì, mon amour, je veux faire ta vendetta.[1]! . . . .
. . . .

1. Les annales du banditisme comptent beaucoup de femmes qui prirent le maquis pour venger un frère ou un parent assassiné.

II

VOCERO D'UNA GIOVINETTA PER L'OMICIDIO DEL PADRE

(*Dialetto del di qua da' Monti*)

Eo partu dalle Calanche
Circa quatt'ore di notte:
Mi ne ſalgu cu la deda
A circà per tutte l'orte,
Per truvallu lu miò vabu,
Ma li axianu datu morte.

Rincontra una persona allu ricerca d'un cadavere e gli dice:

Cullatevine più in su;
Truverete a Ghiammatteju;
Perchè questu è lu miò vabu,
E l'aghiu da pienghie eju.

II

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE SUR LA MORT DE SON PÈRE.

(*Dialecte du deçà des monts*).

Je pars des *Calanche* [1] vers la quatrième heure de la nuit, je me dirige avec un flambeau de pin résineux [2] et fouille tous les jardins pour retrouver mon père... Hélas ! ils lui avaient donné la mort !

Elle se heurte à une autre personne [3] *en quête d'un cadavre et lui dit* :

Allez-vous en plus haut, et vous trouverez Giovan Matteo, car celui-ci est mon père et je dois le pleurer moi-même...

1. Les Calanches, amas grandiose de granit, affectant des formes fantastiques, situé près de Piana.

2. *Déda*, ou *téda*, pin résineux, bois gras. Dans les campagnes les pauvres gens en font usage pour s'éclairer. Virgile dit, dans le deuxième livre des *Georgiques :*

.... Tœdas silva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.

3. Il y avait eu plusieurs meurtres.

Prosegue :

Via, pigliatemi u scuzzale [1]
La cazzola e lu martellu.
Un bulite andacci, o vabu,
A fà a casa a san Marcellu ?
Tombu mi hanu lu miò vabu,
E feritu u miò fratellu.

Or circatemi e trisore [2]
E qui prestu ne venite :
Vogliu tondemi i capelli
Per tupalli [3] le ferite ;
Chi di lu sangue di vabu
N'achiu carcu le miò dite.

Di lu vostru sangue, o vabu,
Bogliu tinghiemi un mandile ;
Lu mi vogliu mette a collu
Quandu avrachiu oziu di ride.

Eo collu per le Calanche
Falgu per la Santa Croce,
Sempre chiamanduvi, vabu :
Rispunditemi una voce.
Mi l'hannu crucifissatu
Cume Ghiesù Cristo in croce.

1. Grembiale.
2. Cesoje.
3. Stoppargli.

Elle poursuit :

Allons, prenez-moi son tablier, sa truelle [1] et son marteau [1] ; ne voulez-vous pas aller, ô mon père, bâtir une maison à Saint-Marcel ?... Ils ont tué mon père, ils ont blessé mon frère !..

Lors, cherchez-moi les ciseaux et retournez vite ici. Je veux me tondre les cheveux pour boucher ses blessures car du sang de mon père j'en ai les doigts poisseux.

De votre sang, ô mon père, je veux en imbiber un mouchoir [2] et je le mettrai à mon cou quand j'aurai envie de rire.

Je monte par les Calanche, je descends par Santa-Croce [3] toujours vous appelant, ô mon père ! Répondez-moi donc un mot !... On me l'a crucifié comme Jésus-Christ sur la croix !

1. Le père de la vocératrice était maçon.
2. Nous retrouvons ici l'usage qui consiste à se couper les cheveux et à tremper un mouchoir dans le sang d'un homme tué de malemort, afin de bien marquer la vendetta.
3. L'église du village.

III

VOCERO DI MARIA FELICE DI CALACUCCIA IN MORTE DEL FRATELLO.

(*Dialetto di Niolu*).

Eju filava la miò rocca,
Quandu intesu [1] un gran rumore :
Era un colpu di fucile
Chè m'intrunò nu lu core
Parse ch'unu mi dicissi
Corri, u to fratellu more.

Corsi in camera suprana,
E spalancaju la porta.
Ho livatu indu lu core
Disse, e eju cascaju morta.
S'allora nun morsu [2] anch'eju
Una cosa mi cunforta.

1. Intesi.
2. Non morii.

III

VOCERO DE MARIA FELICE DE CALACUCCIA SUR LA MORT DE SON FRÈRE.

(*Dialecte du Niolo*).

Je filais ma quenouille quand j'entendis un bruit énorme : C'était un coup de fusil qui me résonna dans le cœur! Il me sembla que quelqu'un me disait : « Cours, ton frère se meurt. »

Je courus dans la chambre supérieure et j'ouvris la porte à grand battant. « Je suis blessé au cœur, me dit-il, et je tombai évanouie ». Si moi-même, alors, je ne suis pas morte, une seule chose me console.

Bogliu veste li calzoni,
Bogliu cumprà la terzetta.
Per mustrà la tò camiscia
Tantu nimmu nun aspetta
A tagliassi la sò varba
Dopu fatta la bindetta.

A fane la to bindetta
Quale voli che ci sia ?...
Màmmata vicinu a more ?
O a to surella Maria ?
Oh ! si Lariu unn'era mortu,
Senza strage nun finia.

D'una razza cusì grande
Lasci solu una surella,
Senza cugini carnali
Povera, ofana e zitella.
Ma per fà la to bindetta,
Sta siguru, basta anch'ella.

Je veux revêtir la culotte, je veux acheter un pistolet, puisque je n'ai personne à qui montrer ta chemise ensanglantée, puisque personne n'attend, pour se couper la barbe [1], que ta vendetta soit consommée !

A accomplir ta vendetta, qui veux-tu employer ? Est-ce ta mère mourante ? Est-ce ta sœur Marie ? Ah ! si Lario [2] n'était pas mort, certes, çà ne se terminerait pas sans carnage !

D'une famille si nombreuse, tu ne laisses qu'une sœur, sans cousins-germains, pauvre, jeune, orpheline, mais [3] pour faire ta vendetta, sois-en sûr, elle seule suffit !

1. Les hommes en vendetta laissent croître leur barbe jusqu'à ce qu'un meurtre soit vengé.

2. Un frère de Maria Felice.

3. Les deux derniers vers de ce vocero servent d'épigraphe au beau livre de Prosper Mérimée, *Colomba*.

IV

VOCERO D'UNA GIOVINE PER DUE SUOI FRATELLI UCCISI NELLO STESSO GIORNO.

(*Dialettu mistu del di qua e del di là du Monti*).

Oh le truncate [1] di Pieru !
Oh le sbaccate [2] di Oraziu !
N'hannu fattu un gran flagellu
Ind'a piazza a san Brancaziu.
Di lu sangue di li nostri
Or Michele sarà saziu.

Morte, o morte, tu scià [3] tinta,
Chi ci hai fattu tantu mali !
Una casa cusì piena
L'hai ridotta a nidicali.
Or este tuccatu a me
A fa lu rechi-casali [4] ?

1. Bravate.
2. Spaccate.
3. Sia.
4. Casale, casato.

IV

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE SUR LA MORT DE SES DEUX FRÈRES ASSASSINÉS LE MÊME JOUR.

(*Dialecte mite du deçà et du delà des monts*).

Oh ! les bravades de Pierre ! Oh ! les forfanteries d'Horace [1] ! On en a fait un grand carnage sur la place Saint-Pancrace, et maintenant Michel [2] du sang des nôtres sera repu !

Mort, ô Mort que tu sois maudite, pour tout le mal que tu nous as causé ! D'une famille si nombreuse tu n'as laissé qu'un rejeton [3] ! Or voici que j'ai seule la charge de perpétuer notre maison !

1. Les deux frères étaient braves et parlaient avec jactance.

2. Le chef des ennemis.

3. Littéralement : le nichet, l'indice pour indiquer le nid.

Eju di li femminelli
Era sola a lu fuconi [1].
Eu li me' cinque fratelli.
Le pudia tutti disponi.
Avà si chi l'achiu persu
Lu diritto di ragioni.

Bogliu tinghiemi di neru
M'ogliu poni li falleti :
Nissun segnu d'alegria
Maì più mi vogliu metti
Pe li me'cinque fratelli,
Babbu e mamma chi so setti ;

E pò vogliu mandà in Ascu
A cumprà lu negru fumi :
Bogliu tinghiemi di neru,
Cume d'un corvu li piumi.
La me'vita scendi e cori
Cume l'acqua di lu fiumi.

1. Focolajo.

J'étais la seule femme, unique j'étais au foyer familial et j'avais tous mes cinq frères à mon entière disposition. Ah ! maintenant oui, je l'ai perdu le droit de parler [1] !...

Je veux me couvrir de noir, je veux revêtir les *faldette* [2], aucun ornement de joie jamais plus ne paraîtra sur moi, à cause du deuil de mes cinq frères, de mon père, de ma mère, en tout sept personnes !

Et puis je veux envoyer quelqu'un à Asco [3] m'acheter du noir de fumée et je veux me teindre de noir comme les ailes d'un corbeau... Ma vie s'écoule et court comme l'eau des torrents !

1. Elle n'aurait plus de soutiens pour faire valoir ses droits.

2. Habillement des veuves, dont l'usage s'est presque entièrement perdu. C'était le costume des pauvres. Les femmes aisées recouvraient leur tête du *mezzaro* voile en mousseline noire ou blanche. Il a été remplacé par le *chapeau.*

3. Village du Niolo.

Nun videte li me' occhi ?
So turnati dui funtani
Pe li me' duji fratelli
Appachiati in una mani.
Or hanu lu sò da fà
A murtoriu li campani.

Lu me' bottulu [1] dill'oru,
La me' jemma dill'anellu !
O Pieru lu me' cuntentu !
Od Orà lu me' fratellu !
Nu la chiesa di Tallanu
Nun ci n'entrìa cumed'ellu.

E lu più ch'eo mi lamentu
E di voi signor curatu ;
Perche contru a me' famiglià,
Vi mustrate cusi ingratu :
In tre anni furnu setti,
Che boi n'aite levatu.

Or li vogliu accumpagnà
Finù a u pedi di li chiassi ;
Mi ne vogliu riturnà
Lagrimandu a occhi vassi.
Pe li me'cinque fratelli
Queste so l'ultimi passi

1. Bottolo.

Ne voyez-vous pas mes yeux ? Ils sont devenus deux fontaines à pleurer mes deux frères abattus en une seule matinée ! Oh ! les cloches ont de la besogne à sonner le glas funèbre !...

O mon bouton d'or, ô la gemme de ma bague, ô Pierre, ma joie ! Horace, ô mon frère ! En l'église de Tallano on ne voyait point entrer son pareil !

Et je me plains surtout de vous, de vous Monsieur le curé ! Pourquoi envers ma famille vous êtes-vous montré si cruel ? En trois ans, ce sont bien sept membres que vous nous avez ravis !

Maintenant je veux les accompagner jusqu'au bas de la sente, puis je m'en retournerai, en pleurant, les yeux baissés. Pour mes cinq frères, ce sont là mes derniers pas !...

V

PER LARIONE ABATE MORTU IN BALAGNA : VOCERO D'UNA DONNA DI NIOLU.

E falatu lu fiadone,
Ed è ghiunta la cultrina [1] ;
Perchèd ellu m'avia dettu
Ch' eo saria la sò madrina...
Or chi mai l'avria criduta
Ochie tamanta ruina ?

Maladì bogliu la canna,
Maladì bogliu l'arcone !
Maladì bogliu la mana,
Quella ch' ha tiratu a vone.

E un vultaste per pietà
O voi palle scellerate !
Nanzuchè di sfracellà
Quelle carni delicate ?

1. Coltricina.

V

SUR L'ABBÉ LARIONE MORT EN BALAGNE : VOCERO D'UNE FEMME DE NIOLO.

On a descendu le *fiadone* [1] et on a apporté le matelas, parce qu'il m'avait dit que je serais sa marraine [2]... Oh! qui jamais se serait attendu, aujourd'hui, à un si grand malheur !

Je veux maudire le canon de fusil, je veux maudire la détente, je veux maudire la main qui vous a tiré dessus !

Oh ! pourquoi, par pitié, n'avez-vous pas rebroussé chemin, ô balles homicides, plutôt que de fracasser ces chairs si délicates?

1. Le *fiadone* est un gâteau exquis composé avec des œufs, de la farine et du sucre.

2. Autrefois dans le Niolo et dans beaucoup de villages de Corse, lorsqu'un jeune prêtre célébrait sa première messe, il faisait choix d'une marraine qui offrait conformément à l'usage un riche matelas et des friandises. La messe était suivie d'un grand banquet comme pour les noces, les baptêmes, les enterrements.

La donna volgendosi verso uno dei nemici che guardava alla sua finestra ridendu :

Ridi puru a lu purtellu,
E po' nun purtà più fretu ;
Passa puru per la Costa,
E per Muru e Felicitu ;
Ma lu sangue di Larione
T'ha da esse tantu acetu.

Prosegue :

Eju un gottu d'u so sangue
Mi lu vogliu mette in senu :
Ind'u paese di Muru
Ci ogliu sparghie lu velenu.
Un sangue cusì ghientile
Si l'ha betu [1] lu terenu.

Oh lu mio grande di spirdu
Lu miò bellu di persone !
Oh lu miò attu alle poste !
Oh lu miò forte leone !
L'ete tombu a tradimentu
Lu miò caru Larione.

1. Bevuto.

La vocératrice apercevant un des ennemis qui rit de sa fenêtre, l'apostrophe en ces termes :

Tu peux rire à ta fenêtre et ne plus avoir froid dans le dos ; tu peux maintenaut passer par Costa, par Muro et par Feliceto [1] mais le sang de Larione sera pour toi autant d'acide [2].

Elle poursuit :

Je veux mettre dans mon sein un plein verre de son sang, et dans le pays de Muro je veux répandre le poison : son sang si noble c'est la terre, c'est la terre qui l'a bu !

Tu étais grand par l'intelligence, tu étais beau de ta personne, tu étais adroit aux embuscades, tu étais fort comme un lion. Oh ! vous l'avez tué en traître, mon cher Larione !

1. Villages de la Balagne.
2. Littéralement : *vinaigre*, c'est-à-dire liquide mordant, corrosif.

O jallu [1], chi t'ha riduttu
Tout' inghiuria a suppurtalla?
Quasi un credu a lu mio pientu
Chi tu sia mortu di valla.
Ma qui fermu u mo lamentu :
Oghi schioppu ha la sò scaglia.

1. Gallo.

O mon coq, qui t'a réduit à supporter si grave offense ? Je n'en crois pas mes larmes, je me refuse à admettre qu'une balle t'ait tué !... Mais ici je termine mon lamento : chaque fusil a sa pierre à feu !

VI

IN MORTE DE CESARIO E DI CAPPATO

Ghiesù, Ghiuseppe, Maria,
Santissimu Sacramentu,
Ora tutti in cumpagnia
Ajutate stu lamentu,
Chi da per tuttu risoni
La morte di dui campioni.

Or girate u cantone
E girate u circundariu,
Chi sia simile a Cesariu
Nun trovate una persone,
Unu ch'abbia a sò presenza,
La sò lingua, e la sò scienza.

Lu latrone di Martini,
Lu figliolu di Passione
S'impustò n'u pruniccione
Cunsigliatu dai Mastini;
Quandu poi li venne a pare,
Li tirò e lu fè cascare.

VI

SUR LA MORT DE CESARIO ET DE CAPPATO [1].

Jésus, Joseph, Marie et Très-Saint-Sacrement, or, vous tous, en chœur, répétez ce *lamento*, afin que partout retentisse la mort des deux champions.

Parcourez donc le canton, parcourez aussi l'arrondissement, et vous ne trouverez personne qui soit semblable à Cesario, personne qui ait sa prestance, son éloquence, son savoir !

Le brigand de Martini, le fils de Passione ,[2] s'embusqua dans un buisson, conseillé par les Mastini [3], et quand il l'eût à sa portée il fit feu et l'abattit.

1. Ce vocero est attribué à un moine, ami de Cesario. Ce fut un chant de mauvais augure, car un parent des morts, Paolo-Le-Tors, après les avoir vengés prit le maquis et commit de nombreux meurtres. Il tomba finalement entre les mains de la Justice.

2. Surnom.

3. Surnom des ennemis. Mastini, veut dire féroces, cruels comme des mâtins.

Tirò a fermu lu so colpu
La famosu latrunchinu
Chi lu chiamanu Malchinu
Di pistola, o fusse schioppu ;
Li passò lu core in pettu
Cume pinzu di stilettu

Cappatu, cume un leone,
Bench'avesse una ferita,
Si lampò sopra Tangone,
Chi gli dimandò la vita,
E mustrava pentimentu
Per tumballu a tradimentu

Avà la cuppiolu [1] è mortu ;
Ma lasciò Paulu in vita,
Chi sarà Primu Eremita
E si chiama Paulu-tortu ;
S'ellu piglia la campagna,
Qualchi pochi si ne lagna.

Or lasciate ch'a campagna
Sià scuperte e senza neve :
Sarà male per la pieve
Dalla piaghia alla muntagna ;
Perch'u male è cumu u focu,
Chi si sperghie in ogni locu.

1. La coppia.

Il tira son coup sur but fixe, avec un pistolet ou avec un fusil, ce fameux petit brigand qu'on appelle Malchinu, et il lui perça cœur et poitrine comme avec pointe de stylet.

Cappato, bien que blessé, comme un lion se rua sur Tangone qui lui demanda la vie sauve et témoigna du repentir de le tuer par trahison.

Maintenant le couple est mort, mais il laisse Paul en vie ; il s'appelle Paul-Le-Tors et deviendra le Premier-Ermite [1]. Si celui-ci prend le maquis, quelques-uns en gémiront !

Attendez que la campagne soit sans neige et découverte ; ce sera triste pour la piève, de la plage à la montagne, car le mal est comme le feu qui s'étend en tous lieux.

1. Jeu de mots intraduisible. Un bandit est un errant, un ermite. Cela veut donc dire que Paolo sera le premier bandit de son temps.

Si ne more una duzena
D'i più ricchi e principali,
Di Cesariu li stifali
Sonu vendicati appena;
E lu poveru Cappatu
Mancu resta vindicatu.

Qui finiscu u miò lamentu,
E nun dicu più niente.
Guai, guai a quella jente
Chi ci fussinu a cunsentu !
State in guardia, se pudete;
Altrimente canta u prete.

S'il en meurt une douzaine, des plus riches, des plus huppés, on aura à peine vengé les bottes de Cesario, et la vendetta du pauvre Cappato restera tout à fait intacte.

Ici je termine mon *lamento*. Malheur, malheur aux gens qui furent de complicité ! Tenez-vous en garde, si vous pouvez, autrement le prêtre va chanter [1].

1. Métaphore énergique pour dire qu'il y aura des cadavres.

VII

VOCERO D'UNA DONNA SOPR'A U CADAVARU DI U MARITU, ASSASSINATU DA I BANDITI

E per me una doglia amara
Chi so donna e puvaretta
D'un putemmi fa la barba
Dopu fattu la vindetta.
Ed in pace mi cunvene
Di soffre la me disdetta.

Vegu qui li me parenti,
Chi ne stanu tristi e muti,
Perchè un sgrignanu li denti
Da nesunu in so temuti
Sinche a fa la me vindetta
Nimu speru chi m'ajuti.

Vogliu cigne la carchera,
Vogliu carmà schioppu e pistola,
Vogliu essa cruda e fiera
Benchè abandunata e sola,
Vogliu vindicà lu sangue
Di quellu ch'è stesu in tola !

VII

VOCERO D'UNE FEMME SUR LE CADAVRE DE SON MARI ASSASSINÉ PAR DES BANDITS

C'est pour moi douleur amère, parce que je ne suis qu'une humble femme, de ne pas pouvoir me couper la barbe, une fois la vendetta accomplie[1] ! Aussi me convient-il de supporter mon malheur avec résignation...

Je vois ici mes parents qui sont muets, abattus ; comme ils ne montrent pas les dents, il n'y a personne qui les redoute, et je n'ai à compter sur aucun d'eux pour m'aider dans ma vendetta.

Je veux ceindre la cartouchière, je veux m'armer de l'escopette et du pistolet, je veux être cruelle et féroce, et, bien que seule, délaissée, je veux venger le sang de celui qui est ici, étendu sur la *tola !*

1. Allusion à une vieille coutume corse qui obligeait les hommes à se laisser pousser la barbe et les cheveux en signe de deuil jusqu'à ce qu'un meurtre fût vengé. La vocératrice regrette de ne pas être un homme.

Purtà bogliu li me crini
Sciolti e spersi su le spalle.
Sempre appressu all' assassini
Girà bogliu monti e valle,
Fin ch'elli nun cascaranu
Morti sotta le me palle !

Oh ! s'e avissi mai la sorte
Di strappalli lu so core,
Mi saria cara la morte !
Mi saria dolce u dolore !
S'e mi mostru tantu cruda
Mi pardonga lu Signore !

Nun credu chi sia piccattu
Di stirpà li malfatori,
Quelli chi m'hanu privatu
Di tutti li me tisori !
E m' hanu tintu lu core
Cu li piu neri culori !

S'e un mi possu vindicà,
Di tanti sufferti danni,
Prestu prestu ingrandarà
Lu me figliolu Juvanni ;
Per vinidicà lu so sangue
Quand' ell' avarà vint'anni.

Je veux porter ma tignasse échevelée sur mes épaules, et je veux courir par monts et par vaux à la pourchasse des assassins, jusqu'à ce qu'ils tombent morts, sous mes balles !

Ah ! si jamais j'avais l'occasion de leur arracher le cœur, comme la mort me semblerait bonne, comme ma douleur me semblerait douce ! Dieu, pardonne-moi si je me montre trop cruelle !

Je ne crois pas qu'on commette un péché en exterminant des criminels, ces criminels qui m'ont dépouillée de tous mes trésors, et m'ont noirci le cœur des plus sombres couleurs !

Si je ne pouvais point obtenir réparation des graves dommages qu'ils m'ont causés, rapidement grandira mon enfant, Jean, afin de venger son sang, dès qu'il aura vingt ans.

La camiscia insanguinata
Pende appesa a la terzetta.
E mai nun sara lavata...
Fin tantu chi la vindetta
Nun sia fatta, e sia distrutta
Quella razza maladetta !

Un' amica li risponde :

Calmate u vostru dulore,
Un criscite i vosti affanni
Lasciate fa lu Signore
Chi vindicarà li danni,
Cunsirvativi in salute
E allivatevi a Ghiuvanni.

Un saria mancu male
Ch' una casa cusi conta
Si spignissi lu so focu
E un restassi mancu impronta!
La vindetta di u Signore
Sarà ghiusta, e sarà pronta.

La chemise [1] ensanglantée est suspendue au pistolet et jamais elle ne sera lavée tant que la vendetta ne sera consommée, tant que cette race [2] maudite ne sera exterminée !

Une amie répond :

Calmez votre douleur, n'augmentez pas inutilement vos maux et ayez confiance dans le Seigneur qui saura vous venger. Songez à vous conserver en bonne santé et consacrez-vous à l'éducation de Jean.

Ce ne serait pas un petit malheur si une famille d'un si grand renom allait s'éteindre [3] sans postérité ! La vendetta du Seigneur sera prompte et elle sera inflexible.

1. Aujourd'hui même existe, dans beaucoup de villages, l'usage de conserver précieusement la chemise ensanglantée d'un homme assassiné. Si la victime ne laisse que des enfants en bas-âge, cette terrible relique leur est montré dès qu'ils parviennent à l'âge d'homme afin de les exciter au meurtre, à laver ce sang dans du sang.

2. La famille des meurtriers.

3. Mot à mot : si le foyer de cette famille allait s'éteindre sans même laisser de trace. — Jean est le dernier rejeton de la famille de la vocératrice. En l'exposant à la vendetta il pourrait mourir sans postérité.

VIII

VOCERO DI UNA GIOVINE VEDOVA SUL CADAVERE DEL MARITO GIOVANNI,..

(*Dialetto del di là da Monte*).

O caru de la surella
Cosa vecu [1] qui stamane ?
Lu miò cervu pelibrunu,
Lu miò falcu senza l'ale !
Vi vecu cu li me'occhi,
Vi toccu cu li me'mane ;
O caru di la surella,
Basciu le vostre funtane
Pussibile ch'ella sia ?
Un la credu mancu avane.

Lu me'marmaru piantatu,
Lu vapore a mezzu mare,
Lu me'fattu a lu pinnellu,
Ghiuntu qui da le cittane !
Tantu vidi che a Maria
Ella nun pudìa durane.

1. Vedo.

VIII

VOCERO D'UNE JEUNE VEUVE SUR LE CADAVRE DE SON MARI, JEAN [1].

(*Dialecte du deçà des Monts*).

O mon frère chéri [2], que vois-je ce matin? O mon cerf au poil brun, mon faucon sans ailes, je vous vois de mes yeux, je vous touche de mes mains ! Je baise vos blessures [3], ô mon frère chéri ! Cela est-il possible ? Je ne le crois pas même maintenant !....

Vous étiez ma statue de marbre, mon vaisseau en pleine mer, vous étiez fait au pinceau, arrivé ici des villes ! Je vis tant de belles chose que pour Marie [4] elles ne pouvaient durer !

1. Une jeune femme, mariée à peine depuis vingt-cinq jours, a eu son mari assassiné. Elle exhale sa douleur.

2. Terme d'affection mis pour mari. Frère est, en Corse, le terme d'affection suprême.

3. Littéralement : vos *fontaines*, c'est-à-dire les trous d'où le sang coule comme une source.

4. La veuve elle-même.

O piu dolce di lu mele !
O piu mansu di lu pane !
Paria Dio l'avesse fattu
O Maria, cu le tò mane.

E per me lu me'babà
Quantu avia bulutu fare !
Dalla cima di la pieve
Tesu avia lu cannucchiale ;
E po'avia sceltu a boi
Lu me'pegnu senza pare !

O altu quantu lu sole !
O largu quantu lu mare !
Bastava chi fuste statu
Men di voi lu meditane [1].

Quantu vi fecenu onore
Quandu cullaste a Levie !
Surtinu tutti i signori,
Fecenu tante allegrie :
La mattina di lu Vescu
Nun ci funu [2] tant'ebbive [3]

1. Du latin *medietas*, moité.
2. Furono.
3. Evviva.

Vous étiez plus doux que le miel, meilleur que le pain ! On aurait dit, ô Marie, que Dieu l'avait fait de tes propres mains !

Mon père, pour moi, avait eu tant d'ambition ! Du plus haut de la piève il avait braqué sa longue-vue, et vous avait choisi, ô mon trésor non pareil !

Vous étiez majestueux [1] comme le soleil, et vaste comme la mer ! Il eut suffi que vous eussiez la moitié de vos qualités !

Combien on vous rendit d'honneurs quand vous montâtes à Levie ! Les messieurs sortirent à votre rencontre et se livrèrent à des manifestations : Le matin de l'arrivée de l'Evêque, il y eut moins d'acclamations !

1. Littéralement : Grand, haut, élevé.

Ghiunta su la vostra porta
Voi cun me trattaste male :
Nun usciste mancu fora
A bullemmi scavalcane.
Ci sò entrata a trecce stese
O fratellu in quiste sale ;
E poi ci achiu trovu a boi
Spanzatu cum'un majale.

Lu me'scortu per fugghì,
Lu me'bravu per parani !
Oh ! si boi vi fuste trovu
Sol un pezzu d'erme in mani,
Un v'avrianu fattu tortu,
Un v'avrianu fattu mali.

S'ella l'avessi saputa
Vostra surella Maria !...
Parchì tuttu lu me sangue
Par voi datu l'averìa,
E persone quant'e mosche
Mandà quì eo bulia,
E poi mettemi a la testa
Vostra surella Maria.

Arrivée à votre porte, envers moi vous ne fûtes pas galant : Vous n'êtes pas sorti dehors pour m'aider à descendre de cheval. J'y suis entrée, ô mon frère [1], dans votre salon, les tresses pendantes [2], et je vous y ai trouvé, éventré comme un pourceau.

Vous étiez agile pour la retraite, et brave pour l'assaut ! Ah ! si vous aviez eu un tronçon d'arme à la main, certes on ne vous aurait pas causé de tort, on ne vous aurait fait aucun mal !

Si elle avait été prévenue, votre sœur Marie !.... Vous savez que tout mon sang pour vous je l'aurais versé ! J'aurais envoyé ici des gens nombreux comme les mouches, et je me serais mise à leur tête, moi, votre sœur Marie !

1. Mari.
2. Elle s'était mariée, portant le deuil ; tresses dénouées, c'est comme le port de la barbe pour les hommes.

Le ricchezze in quistu locu
Fussin elle state rare,
E cun voi vostra surella
Ne fusse andata a zappare,
Parchì nun avesse pientu,
O fratellu, un tantu male !

S'ella fussi pe la robba,
Per impegni, o per dinari,
O caru di la surella,
Nun vi lasciavamu andari ;
Perch'in sù c'era lu fiumi,
Ed inghiò ć'era lu mari.

Alla suocera :

O mammà, site la meja :
M'era infurmata di tuttu
Era l'erburu frundutu,
Era carcu d'ogni fruttu :
Ma per me la sventurata
Nun c'è statu altru che luttu.

J'aurais préféré que les richesses fussent en ce lieu plus modestes, et que votre sœur fut obligée d'aller avec vous piocher la terre, plutôt que d'avoir à déplorer, ô mon frère, un si grand malheur !

S'il avait fallu des propriétés, des protections ou de l'argent, ô mon frère chéri, nous ne vous aurions pas laissé partir ! Car chez les miens il y avait un fleuve [1], et chez vous une mer de richesses !

S'adressant à la belle-mère :

O mère, vous êtes la mienne. Je m'étais informée de tout [2] !... C'était un arbre touffu, chargé de fruits variés, mais pour moi, la malheureuse, il n'a porté qu'affliction !

1. Littéralement : En haut un fleuve, en bas une mer.

2. C'est-à-dire qu'elle s'était informée pour que son vocero ne fût pas considéré comme un reproche adressé à la belle-mère.

Eo nun achiu fattu lettu,
Ne impastatu mancu pane :
Eri sera ci sò entrata ;
Devu andammine stamane.
Cume me la sventurata.
Mai si ne possa truvane !

Stamattina mi so messa
Tutta bigiù, gioje e fiora [1];
Ma mi l'achiu da levà,
O Juvà, s'appressa l'ora :
Or'e' m'achiu a poni indosso
Lu culor de vitriola,
Sinacchì la vita dura,
Vestita du capu a coda.

Fin da mercuri [2] mattina
Eo v'aspettava quini,
Fichiulandu per la strada
S'eju vi bidia venini,
Nè pensandu che voi fuste
In balìa dill'assassini.

1. Fiore.
2. Mercordi.

Je n'avais pas encore fait dresser le lit, je n'avais pas encore pétri le pain, je suis entrée hier dans cette maison, et ce matin je dois m'en aller ! Peut-on trouver une malheureuse comme moi !...

Ce matin je m'étais parée de bijoux, de joyaux et de fleurs, mais je dois les enlever car, ô Jean, l'heure du départ s'approche; je ne mettrai plus sur moi que le noir [1] du deuil et ainsi je serai vêtue, tant que je vivrai, de la tête aux pieds.

Depuis mercredi je vous attendais à la maison, et je regardais sur la route si je vous voyais arriver, ne pensant pas que vous fussiez à la merci des assassins !

1. Littéralement : Des vêtements couleur de vitriol.

Ah chi mi l'avesse detta
La mattina di Natale,
Quandu in chiesa di Levie
Voi muntaste cun babane ;
E poi d'un occhiata sola
Boi ci vuleste cascane !
So nun vi fussi piaciuta,
Quantu ne daria stamane !

Bestemmià bogliu lu Re,
Maledì lu Tribunale !
Perchè lu disarmamentu
Nun l'avianu da fane ;
Carnevale d'assassini
Appunt'è quistu d'avale !

Più temutu di lu focu
Più stimatu di lu mare !
S'ellu avìa le sò erme
U me'caru un'avìa male....
Ahi ! ch'avà nun mi n'importa ;
Fate pur cume vi pare.

Ciò chi s'è fattu in Tallanu
Nun l'ha fattu mai nissunu.
Ah ! perche l'ete ammazzatu
Senz'er [1] fattu male alcunu ?
L'avete tombu innucente,
Cume Cristu onniputente.

1. Aver.

Hélas ! Qui m'aurait dit cela le matin de Noël quand, à l'église de Lévie, vous êtes entré avec mon frère ! Au premier regard, vous vous êtes épris ! Si alors je vous avais déplu, que ne donnerais-je pas aujourd'hui !

Je veux lancer les imprécations contre le Roi, je veux maudire le tribunal, car ils ne devaient pas ordonner le désarmement [1]. Ce carnaval est bien plutôt un carnaval d'assassins [2] !

Vous étiez plus craint que le feu, mieux apprécié que la mer. Ah ! s'il avait été porteur de ses armes, mon chéri n'aurait eu, certes, aucun mal ! A présent, que m'importe, faites comme il vous plaira.

Ce qu'on a fait à Tallano, personne ne l'a jamais fait. Oh ! pourquoi l'avez-vous assassiné sans avoir fait du mal à personne ? Vous avez frappé un innocent, tel le Christ omnipotent !

1. La suppression du port d'armes.
2. Le meurtre avait été commis en pleines fêtes de Carnaval.

IX

IN MORTE DI UN BANDITO.

Accusate del ratto d'una giovine, il quale, dopo aver ucciso alcuni soldati della compagnia chi lo assediava in casa della donna rapita, uccise se stesso.

Vocero della Madre :

O Lucia la capi-vana
E di pocu sentimentu
Ancu contru a lu to sangue
Ordi [1] tantu tradimentu ?
Lu mandasti alla campagna
Cun assediu e patimentu.

Quand' eo ti vidia pigliane
La to zucca, e lu pilone,
La terzetta, e lu fucile,
Mi sentia ghiaccià lu core.
O Savè, caru di mamma,
E nun crepu di dulore !

1. Ordisci,

IX

SUR LA MORT D'UN BANDIT

Accusé du rapt d'une jeune fille; après avoir tué quelques-uns des voltigeurs qui l'assiégeaient dans la maison de la jeune fille, il se tua lui-même.

Vocero de la mère :

O Lucie la tête folle, dénuée de bons sentiments ! Même contre ton sang [1] tu ourdis si noire trahison ! Tu l'envoyas dans le maquis, pour l'exposer aux embuscades et lui faire endurer les privations !

Quand je te voyais prendre ta gourde, ton pelone, ton pistolet, ton fusil, je me sentais glacer le cœur, O Savé [2], mon fils chéri, mais je ne meurs pas de douleur !

1. Le bandit était parent de la jeune fille.
2. Xavier.

E lu nome di Lucia
Lu pudïamu chiammà;
O Savè, caru di mamma,
Lu pudiamu inguadrà.
Ella a te levò lu fiatu
E a me m'ajuta a imbecchià.

. . . .
. . . .
. . . .

O lu caru d'a to mamma,
Lu to vabu è a collu tortu;
Or arrizzati o figliolu,
Dalli un pocu di cunfortu...
Ah! ch'io pienghiu li to panni
E nun vedu lu to voltu.

Ti tenïamo lu freuu,
Perchè tu nun fessi male;
Perch' avïamu la speranza
Di pudetti liberane;
Ma e to paci, u miò figliolu,
Cuminciorunu eri mane.

O Savè, lu mio figliolu,
Eo ti vogliu dà un cunsigliu:
Pensu a te, caru di mamma,
Dunde passu, e dunde eo pigliu:
Diventatu è lu miò core,
Cume un grombulo [1] di migliu.

1. Granello.

Ce nom de Lucia [1], ah ! nous pouvions le prononcer ! O Savé, mon bien-aimé, nous pouvions l'encadrer ! Elle t'a arraché la vie et elle m'aide à vieillir !

. . . .
. . . .
. . . .

O mon chéri, vois : ton père a le cou tordu par la douleur. Lève-toi donc, ô mon fils, et donne-lui un peu de courage ! Hélas ! je pleure sur tes habits et je ne puis voir ton visage [2] !

Nous te tenions le frein serré pour que tu ne fasses aucun mal, car nous avions l'espoir de te sauver, mais la paix pour toi, ô mon fils, a commencé dès hier matin !

O Savé, mon enfant, je veux te donner un conseil [3]. Je pense à toi, mon chéri, partout où je passe, partout où je vais. Hélas ! mon cœur s'est réduit à un grain de millet.

1. Lucie.

2. Le corps du bandit se trouvait dans un autre village, gardé par des gendarmes.

3. La pauvre mère parle à son fils comme s'il était vivant et répète les conseils qu'elle avait coutume de lui donner.

O Savè, caru di mamma,
Tu di nimmu un ti fidà
Finghierebenu d'amatti ;
Ti putrebenu ingannà :
Ancu l'altri ti faranu
Cume lu to ziu Don Ghià [1].

Entra una vicina e la madre la salutando gli dice :

Benbenuta insignoria,
Boi, o Signora Iacinta :
La causa di u miò figliolu
Istamane l'emmu [2] vinta
Della casa di...
Oghiu la candela è stinta.

Parlando all' assistenti :

Cumpatitemi, o Signore,
Si da voi facciu partanza ;
Bogliu scende a san Ghiuvanni:
Ci lasciai la miò speranza.
O Savè, caru di mamma,
T'aghiu da brammà abbastanza

1. Contraction de Giacomo.
2. Avemo, o abbiamo.

O Savé, mon trésor, ne te fie à personne. On pourrait feindre de l'amitié, on pourrait te tromper. On pourrait agir à ton égard, comme ton oncle don Jacques !

Une voisine entre et la mère la salue en ces termes :

Soyez la bienvenue, ô signora Jacinta [1]. La cause de mon fils, ce matin, nous l'avons gagnée. De la maison de . . . . . aujourd'hui la flamme est éteinte !

S'adressant à l'assistance :

Pardonnez-moi, Mesdames, si je vous quitte. Je veux descendre à Saint-Jean [2] où j'ai laissé tout mon espoir. O Savé, mon bien-aimé, je ne dois que trop soupirer après toi !

1. Hyacinthe.
2. L'endroit où se trouvait le mort

La to mamma scunsulatu
T'ha nudritu, t'ha ingrandatu :
Eri [1] dalle tò ferite
Lu sò sangue s'ha succhiatu :
Quest'è il ben che duvia avè
Da u sò figliu tantu amatu.

Prosegue la madre :

Eo dicìa : cumpar Taddeo
Fate voi quel chi pudete ;
Si ben ch'ellu abbia mancatu,
Voi lo compatiscerete :
Quantu meritu da Dio,
O cumpà, chi n'averete !

Rispundià lu miò cumpare :
Eo ferachiu quantu possu :
Sò di li Paganellacci ;
Persuade eo nun lì possu,
Hannu a volpe nell' ascella
Cu lu so mantello addossu.

1. Jeri.
2. Sopra.

Ta mère inconsolable t'a nourri, t'a élevé, et hier elle a sucé le sang de tes blessures : c'est là tout le bonheur qu'elle devait avoir de son fils bien aimé.

La mère poursuit :

Je disais : Compère Taddeo [1], faites ce que vous pouvez. Bien que mon fils ait des torts, vous en aurez pitié. Dieu, vous en tiendra compte !

Mon compère me répondait : Je ferai ce que je pourrai, mais ce sont des Paganellacci [2] et je ne réussirai pas à les persuader. Ils portent le renard sous l'aisselle [3] avec le manteau par-dessus.

1. Ce Taddeo était un *pacere*, un homme de paix, chargé, comme cela arrive souvent en Corse, de négocier la réconciliation entre deux familles ennemies.

2. Augmentatif de Paganelli, parents et partisans de la famille ennemie.

3. Périphrase pour dire : fourbes

Lu supïanu li Bunelli
Lu sapîanu li Marcucci.
Si l'avïamu capita,
Ci vuliamu falà tutti,
Charchi di munizione
E di polvera e cartucci.

Oh ! lu miò cane di posta !
Oh ! lu miò fieru leone !
Nun seria firmatu a quattru,
S'ellu avia munizione :
L'averia lampatu in terra
A Matteo, lu gran latrone.

Duv'è lu miò curaggiosu ?
Lu miò campione duv'è ?
Benchè tu fussi zitellu,
Si bagliutu [1] quant'e tre.
Quandu nun pudesti piune,
Ti tumbasti [2] da per te.

Per avè traditu a te
Ci serà croce d'onore...
O Savè lu miò figliolu,
Mi sentu crepà lu core !
Mi so tumbata di piantu ;
Ma tantu non possu more.

1. Valuto.
2. T'uccidesti.

Les Bonelli et les Marcucci [1] s'en doutaient. Si nous l'avions su nous serions descendus chargés de munitions, de poudre et de cartouches !

O mon chien-courant [2], tu étais fier comme un lion ! Tu ne te serais pas arrêté à quatre cadavres, si tu avais eu des munitions. Tu l'aurais abattu aussi, Matteo [3], le grand voleur !

Où est-il mon vaillant ? Mon champion où est-il ? Bien que tu ne fusses qu'un enfant, tu as lutté comme trois, et quand tu n'eus plus de munitions tu t'es donné la mort toi-même.

Pour t'avoir trahi, on distribuera des croix d'honneur.... O Savé, mon fils, je me sens crever le cœur. Je me suis tuée à pleurer, mais pourtant je ne puis mourir !

1. Partisans des ennemis.
2. Allusion aux chiens courants employés dans la chasse au sanglier ; ils sont pleins d'intrépidité.
3. Un des ennemis.

Interloquisce una cugina del defunto :

Mi tengu miravigliata
Ch'eo nun bolti di cervellu ;
Perchè vecu li nimici
Qui da nantu lu purtellu :
Nun t'ogliu pienghie cuginu ;
Bogliu pienghieti fratellu !

Pregà bogliu lu Signore
Ch'ellu venga in giubileo ;
Ch'ella ne morga Lucia,
Inton-Giacomo e Matteo.
Facciano la stessa morte
A Natale, che lo meo.

O Lucìa la puttana !
La mi hai fatta fiurita !
Ch'io ti vegga andà a li forni
Scalza, spogliata e famita;
Perche tu, lu miò Saverio,
Mi l'hai privatu di vita !

Une cousine du défunt prend la parole :

Je suis étonnée que je ne perde pas la raison, car je vois nos ennemis, d'ici, de ma fenêtre ! Je ne veux pas, Savé, te pleurer comme un cousin, je veux te pleurer comme un frère !

Je veux prier le Seigneur qu'il envoie un jubilé et qu'il les tue tous trois, Lucie, Antoine-Jacques et Matteo ! Qu'à la Noël ils fassent la même mort que mon cousin !

O Lucie la catin, tu as fait œuvre pie [1] ! Que je te voie aller de four en four, nu-pieds, sans vêtements, crevant la faim, car, mon Savé, c'est toi qui l'as tué !

1. Littéralement : tu as fleuri ma maison.

Aghiu lu mio core neru
Neru più che lu capellu !
Un miràcolo mi pare
Ch'io non volti di cervellu !
Veggu rida li nemici
Qui di nantu lu purtellu.

Mon cœur est noir, plus noir que mon chapeau. Vraiment c'est un miracle que je ne devienne pas folle ! Je vois rire nos ennemis, d'ici, de la fenêtre [1] !

1. Tommaseo donne ce vocero avec de légères variantes. Il le met dans la bouche de la cousine du bandit Finaltiero. Il débute ainsi :

La causa di Finaltiero
Stamane l'abbiamo vinta
Della casata Leandri
Oggi la candela e spinta.

X

IN MORTE DI MATTEO.... MEDICO.

ANTICO VOCERO D'UNA COMPAESANA E CUGINA DEL DEFUNTO LA QUALE ANDANDO ALLA TESTA DELLA *scirata* AD ASSISTERE AL DUOLO, ARRIVATA VICINO AD UN PONTE, INCONTRÒ QUELLI CHE PORTAVANO IL DÉFUNTO NEL SUO VILLAGIO NATIVO, E COMINCIÒ A BALLATARE.

La to jente t'aspettava
Tutt'allegra a lu balcone,
Quandu vide lu cavallu
Senza te supra l'arcione,
Cu la sella sanguinosa
E la brilla [1] strascinone.

1. Briglia,

X

SUR LA MORT DE MATTEO... MÉDECIN.

VIEUX VOCERO (1745) D'UNE COMPATRIOTE ET COUSINE DU DÉFUNT LAQUELLE MARCHANT A LA TÊTE D'UNE *scirata* [1] POUR ASSISTER AUX FUNÉRAILLES, RENCONTRA, ARRIVÉE PRÈS D'UN PONT, LES PERSONNES QUI PORTAIENT LE MORT A SON VILLAGE NATAL, ET SE MIT A PSALMODIER [2] :

Ta famille t'attendait toute joyeuse à la fenêtre lorsqu'elle vit ton cheval revenir sans cavalier et la selle ensanglantée et la bride traînante.

1. Scirata, de l'italien *schierata*, *schiera*, troupe. C'est une troupe de femmes, ou mieux une *théorie* de femmes qui vont pleurer un mort. La vocératrice marche toujours à la tête des pleureuses. Cette locution *andà a la scirata* est encore très usitée dans le canton de Soocia.

2. Le *vocero* s'appelle aussi *ballata*, de *ballo*, danse funèbre : vocerare ou ballatare veut donc dire improviser un vocéro, une ballata, un lamento.

Poi binendu pe lu ponte
Apparì una fumacciòla :
E dinanzi un c'era croce,
Mancu prete cu lu stola :
Sulamente avìa ligata
De mandile la so gala

Ricusando de salutare il convoglio funebre, nè volendo porger la mano a nessuno in segno d'amicizia, soggiunge :

Ispuniteci a Matteju,
Chi li tócchimu la manu :
Di quest'altri un ne bulemu ;
Chi nun sonu a lu so paru
O Mattè lu me' culombu,
T'hanu tombu a franca manu

Irritu [1], u nostru Matteju,
Dicci almenu lu tò male :
Nun è stata micca frebe,
Nè puntura catarrale ;
Sonu stati li Nigretti,
E l'infamu di Natale.

1. Rittu tu.

Or comme je venais sur le pont, un léger nuage blanc [1] m'apparut : Devant il n'y avait ni croix, ni prêtre avec l'étole, mais on t'avait serré le menton avec un mouchoir [2] !

Elle refuse de saluer le convoi funèbre, ne veut tendre la main à personne en signe d'amitié et continue :

Déposez Matteo ici, pour que nous lui touchions la main ! Nous ne voulons pas celle des autres, car ils ne sont pas ses égaux ! O Matté, mon pigeon, ils t'on tué d'une main sûre !

Debout, notre cher Matteo, dis-nous au moins ta maladie ! Ce ne furent ni les fièvres, ni la bronchite, mais tu tombas victime des Négretti et de l'infâme Natale [3].

1. Le linceul du mort qui, aperçu de loin, lui donne une sensation de chose blanche indistincte.

2. On a la coutume, en Corse, de passer, sous le menton des morts, un mouchoir ou un ruban qu'on noue sur leur tête afin de clore leur bouche et donner ainsi à leur physionomie plus de douceur.

3. Noël.

Avà si ch'era lu tempu
D'armà penna e timparinu,
È se un basta talianu
Scrive francese e latinu.
Tu pudìi cullacci a Sorru
A fà u medicu a Cainu !

Un'altra cugina del defunto venendo all'incontra interloquisce :

Quandu pensu a u me' cuginu
Sentu cripà lu tarrenu;
Quand'e' pensu a la sò morte,
Mi sentu junghie lu tremu,
Animu, i me' paesani,
Chi vo'un bi venghite menu.

Era questu lu culombu
In mezzu a quattru fratelli;
Era cercu da'frusteri,
Caru di li puvarelli.
Quandu falava in paese
Carcavanu li purtelli.

Oh l'infamu di Natale !
Più ch'un cane ell'era tristu,
Chi tradì lu sò duttore,
Cume Iuda tradì a Cristu :
Sopra u sò sangue, lu latru,
Si cridìa di facci acquistu :

Il n'est que temps de préparer les plumes d'oie, le canif, et si l'italien ne suffisait pas nous écririons même en français et en latin [1] ! Ah ! tu pouvais monter à Sorro servir de médecin à Caïn !

Une cousine du défunt qui vient à la rencontre de convoi prend la parole :

Quand je songe à mon cousin, je sens la terre qui s'entr'ouvre sous mes pieds : quand je pense à sa mort un tremblement me gagne ; courage, mes concitoyens, ne vous laissez point abattre !

Celui-ci était mon pigeon au milieu de ses quatre frères. Il était recherché des étrangers et chéri des pauvres gens. Quand il descendait dans le village, pour le voir on s'entassait aux fenêtres !

Oh ! l'infâme de Natale ! Plus exécrable qu'un chien, il a trahi son médecin, comme Judas a trahi le Christ ! Il croyait, le brigand, de son sang tirer profit !

1. Le mort, semble-t-il, était un lettré.

Ma lu sangue di Matteju
Imbindècu [1] un pò passà.
L'avete tombu innucente;
Lu duviate lascià stà [2].
Se un bidissi la bindetta,
Mi burria sbattizzà.

Ripiglia la prima giovine :

Or lu sangue di Matteju
Sarà prestu bindicatu.
Qui ci so li sò fratelli,
I cugini o lu cugnatu;
E se questi un bastaranu,
Ce serà l'imparentatu.

Mentre il convoglio funebre attraversa un villagio di quei de Soro-in-su un abitante del luogo offre a tutti una piccola refezione; ma la donna ripiglia :

Or da voi da Sorru in su
Un bulemu lu cunfortu;
Noi v'avemu rigalatu;
Boi ci avete fattu tortu.
Vi l'aviamu datu vivu,
E lu ci rendite mortu.

1. Invendicato.
2. Stare.

Mais le sang de Matteo ne peut rester impuni. Vous avez tué un innocent, il fallait le respecter ! Si je ne voyais pas ma vendetta, je voudrais me débaptiser !

La première jeune fille reprend :

Oh ! le sang de Matteo sera promptement vengé ! Nous avons ici ses frères, ses cousins, son beau-frère, et si ceux-là ne suffisaient pas, nous appellerions toute la parenté.

Pendant que le convoi funèbre traverse un des villages de Sorro-in-su, un habitant du lieu offre une réfection, mais la vocératrice reprend :

Nous ne voulons accepter aucun *cunfortu* [1] de vous, habitants de Sorro-in-Su. Nous vous avions fait un présent, et vous nous avez causé du dommage. Nous vous avions donné Matteo vivant, vous nous le rendez mort !

1. Confortu, réconfort : repas funèbre qu'on offre aux parents des morts ; on l'appelle aussi le *rimedio*.

Or magnate u vostru pane,
E biite u vostru vinu ;
Noi de questu un ne bulemu,
Ma di lu bostru sanguinu
In bindetta di lu nostru,
Chi l'avemu a lu strascinu.

Unn'è què lu paesacciu,
Chi tinia lu me' cuginu ?
Ch'ellu ci scappi lu focu
E nun ci abiti più nimu !

Una vecchia :

Acchitatevi, o surelle,
O finite stu rumore :
Matteju un bole bindetta
Chì sta in celu c'u Signore.

Or guardatela sta bara ;
Mirate, surelle care,
Ci sta sopra Jesu Cristu,
Chi c'insegna a pardunane :
Un spignite li vostri omi ;
Abastanza è torbu u mare,
Perch'avale emu d'avè,
E po'avriamu da dane.

Mangez donc votre pain et buvez votre vin, nous ne voulons rien de cela ! Nous voulons votre sang en vengeance du nôtre, répandu par les sentiers.

N'est-ce pas ici l'indigne pays qu'habitait mon cousin ? Que le feu s'y déclare et n'y laisse pas un seul habitant !

Une vieille :

Taisez-vous, ô mes sœurs, et cessez ce tumulte. Matteo ne veut pas de vendetta, car il est au ciel avec le Seigneur.

Regardez ce cercueil. Voyez, mes chères sœurs : Au dessus il y a Jésus-Christ qui nous enseigne à pardonner. Ne poussez pas vos hommes à se détruire. La vie [1] est assez troublée. Si maintenant on nous doit des comptes, plus tard nous aurions à en rendre.

1. Littéralement : la *mer*, c'est-à-dire l'océan de la vie.

XI

IN MORTE DI GIAMMATTEO E DI PASQUALI, CUGINI : VOCERO DELLA SORELLA DI G. MATTEO

O Matteu di la surella,
D'u tò sangue preziosu
N'hanu lavatu la piazza,
N'hanu bagnatu lu chiosu.
Nun è più tempu di sonnu ;
Nun è più tempu di riposu.

Or che tardi, o Cecc' Antò ?
Ordili trippa e budelli
Di Ricciottu e Mascarone ;
Tendila tutta a l'acelli.
Oh ! che un nuvulu di corbi
Gli spolpi carne e nudelli [1].

1. Giunture.

XI

SUR LA MORT DE JEAN MATHIEU ET DE PASCAL, DEUX COUSINS : VOCERO DE LA SŒUR DE JEAN MATHIEU

O Mattéo, mon frère chéri ! De ton sang précieux ils en ont lavé la place, ils en ont baigné l'enclos. Il n'est plus temps de dormir, il n'est plus temps de se reposer !

Que tardes-tu, ô Cecco Antò [1] ? Extirpe tripes et boyaux de Ricciottu et Mascarone [2] ! Jette-les en pâture aux oiseaux ! Oh ! qu'une nuée de corbeaux leur dévore les chairs et mette les os à nu !

1. François-Antoine ; c'était le père de Pascal, un des hommes assassinés.
2. Surnoms des meurtriers.

O Dummè, lu me' cuginu,
Armati, e fanne un spavecchiu [1] ;
Chè si so spacchiati in piazza ;
Hanu dettu chi si becchiu :
E a minacce di le donne
Nun li dannu mancu orecchiu.

Via su rizzati, o Pasquale ;
E tu rizzati, o Matteu...
Ahi ! so secche le funtane :
E finitu lu papéu :
Chè stamane li nemici
Ci hanu messu a u sò diséu [2].

O Matteju u me' fratellu,
O Matteju u me' fascianu [3],
Questu pudia vedellu
L'an passatu di veranu [4]
Che spiantonu quellu muru
E taglionu a Campu pianu.

1. Esempio.
2. Desiderio
3. Fagiano.
4. Primavera.

O Doumé [1], mon cousin, arme-toi et fais un exemple terrifiant. Ils se sont vantés sur la place [2], ils ont dit que tu étais vieux et qu'aux menaces des femmes ils ne prêtaient même pas l'oreille !

Allons, sus, lève-toi, ô Pascal !... Et toi, debout, ô Matteo !... Hélas, les blessures [3] sont taries, les cibles [4] ont disparu, car ce matin nos ennemis ont fait de nous ce qu'ils voulaient.

O Matteo, mon frère, Matteo, mon faisan, tu aurais pu prévoir cela quand, l'année dernière, au printemps, ils abattirent notre mur et nous coupèrent des arbres à Campu-piano !

1. Dominique.
2. C'est ce qu'on appelle en Corse le *Rimbecco*, reproche sanglant adressé à quelqu'un qui ne venge pas ses parents morts.
3. Littéralement : les *fontaines*, d'où le sang coulait.
4. Littéralement : le *papier*, le *rond* qui sert de but sur une cible. La vocératrice veut dire que ses parents ont servi de cible aux ennemis, qu'il n'en reste plus.

Nun pienghite più, surelle,
Fate un cor de Faraone :
Ingrandatemi a Carlucciu,
Ch'ellu sgotti [1] a Mascarone,
Chu tumbò prima a Matteju ;
Poi ferì Francescantone.

So mute ancu le campane,
O Mattè, lu me' fascianu.
Vider possa in un spurtellu
La civa di lu Piuvanu
Ch'eo la stracci cu li denti
E la palpi di mia manu.

Nella casa di lu prete
Lu diavole ci sentu,
Pretacciu scummunicatu,
Cane rodi-sagramentu :
Ch'ellu si crepi d'affannu.
E di spasmiu e turmentu !

1. Sgoccioli, du latin *gutta*.

Ne pleurez plus, ô mes sœurs, faites-vous un cœur de Pharaon [1]; laissez grandir Carluccio [2] et il égorgera Mascarone, celui-là même qui tua Matteo, puis blessa Francesco Antone.

Même les cloches sont muettes, ô Matteo, mon faisan. Que ne puis-je voir dans un panier les tripes de ce curé [3]; que je puisse les déchirer à belles dents, les tordre dans mes mains !

Dans la maison de ce prêtre, je sens que le démon y habite. O mauvais prêtre, prêtre excommunié, chien rongeur d'Eucharistie ! Que tu crèves de chagrin, dans les convulsions et les tourments!

1. Un cœur de roi au-dessus des choses humaines, un cœur de bronze.

2. Charlot, neveu de la vocératrice.

3. Littéralement: *piévan*, c'est-à-dire curé cantonal; la *piève* dans l'ancienne division administrative de la Corse était l'équivalent du *canton* actuel. Cet ecclésiastique était parent du meurtrier et il n'avait pas fait sonner le glas funèbre.

Cusì paga li danari,
Che babà sempre li dava,
Quand' Andria Barba-in-orecchie
A le scole lu mandava ?
Li ne perdunò una parte ;
L'ultra poi gli li negava.

Questi so li scudi bianchi,
Di babà so le pinnate
Quelle che per ellu scrisse
A taulinu [1] le nuttate,
Perch' avesse questa cura
Da sfamà le sbancalate [2] ?

Che t'avia fattu Matteju,
O ladracciu Mascarone ?
Hai pensatu ch'ellu fusse
Lu danar di Sant' Antone,
Per campattine la vita,
E per fanne un bon buccone ?

1. Tavolino, scrittojo.
2. Donne di cattivo costume.

C'est ainsi qu'il rembourse l'argent que mon père avançait à André Barba-in-Orecchie [1], quand il l'envoyait faire ses études. Mon père abandonna une partie de la créance, puis l'autre on la lui nia !

C'est là la récompense des blancs écus que mon père a versés, des nuits passées à écrire à son bureau pour lui faire obtenir cette cure qui devait assouvir la faim de ces prostituées !...

Matteo que t'avait-il fait, ô coquin de Mascarone ? Tu as cru peut-être que c'était le denier de Saint-Antoine [2], qu'il te sauverait de la misère, et que tu en ferais un bon régal ?

1. Barba-in-Orecchie, surnom du père du curé. *Barba-in-Orecchie* veut dire Barbe-dans-les-Oreilles, parce que, probablement, le père du curé était velu partout, jusque dans les oreilles.

2. Allusion perfide, pour dire que Mascarone avait volé l'argent du tronc de Saint-Antoine.

Un pensate che vi passi
Ghiammatteo per Ghiacarone,
Ladru contrasegna-boi,
Usu a fà lu compagnone,
Omu a vendesi in galea
Per un pane di granone [1].

O Matteu, chi purterà
Tulli li to camisciotti ?
Nun eri cume sti ladri
Che nun hanu che pillotti [2],
E burianù bede l'altri
A li so stracci ridotti.

U diavole nun faccia
Che l'ommu di tanta jente
Un si picchi ancu d'onore
A scuntà le me'lamente :
E se boi nun la [3] farete,
Nun sarete da niente.

1. Granturco.
2. Cenci.
3. La vendetta.

Ne croyez pas qu'on vous passera Juan Matteo pour Ghiacarone [1], ô voleur de bœufs [2], accoutumé à faire le valet de ferme [3], capable d'aller aux galères pour un pain de maïs !

O Matteo, qui portera tes chemises à jabots ? Tu n'étais pas comme ces voleurs qui n'ont que des guenilles et qui voudraient voir les autres réduits à leurs haillons !

Le diable voudra-t-il que pour un homme d'une si forte parenté [4], quelqu'un ne se pique pas d'honneur en écoutant mes *lamenti !* Si vous ne faites pas la vendetta, vous serez des gens de rien !

1. Ghiacarone surnom d'un partisan de la famille ennemie, mort sous les coups des parents de la vocératrice. Il y a eu un cadavre de part et d'autre, Matteo et Ghiacarone, mais comme Ghiacarone est un homme de rien, elle prétend qu'on n'est pas quitte.

Ghiacarone vient de jàcaro, c'est-à-dire grand chien.

2. Littéralement : voleur qui démarque les bœufs, — Mascarone devait voler les bœufs après avoir contrefait la marque qu'ils portent sur les cornes.

3. Littéralement : laboureur pour le compte d'autrui. Un homme qui s'emploie à la journée chez les autres est tenu en Corse où tout le monde est quelque peu propriétaire en médiocre estime.

4. La famille, la *gens* au sens latin.

Oh s'eju avessi un figliolu,
Oh s'eju avessi un zitellu,
E tagliammi u miò grembiolu,
Falline un sottabitellu,
Perchè mai nun si scurdasse
Lu sangue di u me' fratellu,
E quand'ellu fusse grande
Ne facesse lu macellu !

Che più tardi, o Juvan Pè !
Cìnghiti un arma trujana :
Bindicate u nostru sangue,
Grolia [1] in vita, in morte fama.
De sangue sentu una sete,
De morte sentu una brama.

Sviene e a poco a poco s'addormenta, poi si ridesta e ripiglia :

O Matteu di la surella,
Mi n'achiü pigliatu un sonnu.
Or cun te bogliu restà
Lagrimendu fin a ghiornu :
Eo la so che stamatina
Si ne va lu me'culombu.

1. Gloria.

Ah ! si j'avais un fils, si j'avais un garçon, je lui taillerais un gilet dans mon tablier ensanglanté, afin qu'il n'oublie jamais le sang de mon frère et que, devenu grand, il fasse le massacre !

Qu'attends-tu, ô Juvan-Pé [1] ? Ceins une arme troyenne [2] et venge notre sang ! Tu auras la gloire pendant ta vie, et la renommée après ta mort. J'ai soif de sang, j'ai appétit de la mort !...

Elle s'évanouit et s'endort peu à peu. Ensuite elle se réveille et reprend :

O Mattéo, mon chéri, j'ai pris un peu de sommeil, mais avec toi je veux rester à pleurer jusqu'à l'aube. Je le sais que c'est ce matin que mon pigeon va s'en aller !

1. Juvan-Pé, Jean-Pierre, frère de Pascal, une des victimes.
2. Une arme violente, fabuleuse.

Cum'è tintu lu me'core,
Bogliu tinghie le me'panni.
Qual sarà, Ghiuvan Matteju,
Chi per te paghi li danni,
E chi sconti la me'pene,
E le lagrime e gli affanni?...

Or piattate li friscetti [1],
E stracciate le griscelle [2]:
Hanu tíratu di piombu
A Matteu nelle cervelle,
A Pasquale ne'pulmoni
Peghiu ch'a le passarelle.

Hana tiratu a li vostri,
Hanu tiratu a li mei:
Hanu tombu li Piretti,
E feritu li Taddei:
E l'esequie di li nostri
Avà so li sò trofei.

1. Nastri.
2. Le trine.

Comme mon cœur est noir, je veux noircir mes vêtements. Qui, ô Juan Matteo, va me dédommager de ta perte? Qui va expier mes peines, mes larmes, mes tourments?...

Oh ! cachez mes rubans, déchirez mes dentelles ! Ils ont lancé du plomb dans la cervelle de Matteo, dans les poumons de Pasquale, pire qu'à des moineaux !

Ils ont tiré sur les vôtres, ils ont tiré sur les miens, ils ont tué les Piretti, ils ont blessé les Taddei, et les funérailles des nôtres, sont, aujourd'hui, leurs trophées !

Pregà bogliu lu Signore,
Pregà bogliu li santi
Ch'elli compjinu li Ricci,
E che lascino i sò stanti [1].
Halla mai bista nisunu
Tumbà l'omi pe le canti ?

Or ridetevine pure,
Brutte porche bagattelle.
Qual sarà tra voi la prima
A scuntà le me' candelle [2],
E a pienghie di li soi
L'occhi invizzati e la pelle ?

Vi sete affaccatte tutte
Questa mane, o Filandrine :
Eppur vi faciate onore
A falli le concubine,
A servì tutti li nostri,
A passà le seratine.

1. Bene acquistati collo stento.
2. Lagrime.

Je veux prier le Seigneur, je veux prier les Saints pour qu'ils exterminent les Ricci [1] et que leurs biens soient abandonnés ! A-t-on jamais vu personne tuer les gens pour des chansons [2] ?

Oh ! vous pouvez rire, sales truies, femmes viles !... Qui, d'entre vous, devra, la première, étancher mes larmes, et aura la peau et les yeux flétris à pleurer ses morts ?

Vous vous êtes montrée aux fenêtres, ce matin, ô gourgandines ! Et pourtant jadis vous vous honoriez d'être leurs concubines, et vous passiez vos soirées au service des nôtres !

1. Nom de famille des ennemis.

2. Giovani Matteo était un excellent chanteur. Un Ricci en conçut de la jalousie, probablement à la suite d'un de ces tournois poétiques, comme on en voit encore de nos jours en Corse, où deux improvisateurs se livrent à un assaut d'esprit, d'éloquence, par *chiama* et *risponde*, c'est-à-dire que le premier poète chante un couplet, le deuxième répond par un autre, et ainsi de suite alternativement. De là, sans doute, rivalité, vendetta.

Eccu a prete Juvan-Santu,
Eccu junghie u me'cuginu.
M'ha purtatu a Ghiammatteju,
Ch'un mi ne dà nova nimu ?
L'hanu presu li Mafrini
Razza e sangue di Cainu.

Or avà, li me cugini,
Cinghitevile le carchere ;
Eju cu la me'surella
Pianteremu le trunere [1] :
Fate sì ch'un siamu sole
A purtà le veste nere.

1. Feriteja.

Voici le prêtre Juvan-Santu, voici arriver mon cousin... M'amène-t-il Jean-Mathiu, que personne ne m'en parle ?... Les Mafrini [1] me l'ont ravi !... Race et sang de Caïn !

Et maintenant, ô mes cousins, ceignez vos cartouchières ! Ma sœur et moi nous pratiquerons les meurtrières. Faites que nous ne soyons pas les seules à porter les habits de deuil !

1. Mafrini, surnom des meurtriers.

XII

SOPRA LO STESSO ARGOMENTO : VOCERO D'UN ALTRA SORELLA DE GIO. MATTEO.

Ch'ella struca [1] la sò razza,
E quantu li ne dipende.
Amazzaste u me' fratellu,
Che facìa le sò faccende.
D'unde voglia ellu venissi,
Vo' l'aviate messu e tende [2].
Tuttu ciò ch'è guaitatu [3].
O torto o tardi si prende.

Eo nun parlu qual'è statu
Nè qui dicu qual' ell'è.
Lasciu ognuno in casa soja.
Lasciu ognuno in sò tenè [4].
O Altessimu Gèsu,
La rimettu tuttu a te.

1. Si strugga.
2. Cacce.
3. Insidiato.
4. Nel suo stato.

XII

SUR LE MÊME SUJET : VOCERO D'UNE SŒUR DE GIOVAN MATTEO.

Que votre race soit détruite avec tout ce qui en dépend ! Vous tuâtes mon frère qui vaquait à ses affaires ! Vous lui aviez dressé des embûches, de quelque côté qu'il vînt, et tôt ou tard est pris, celui qu'on guette !

Je ne dis pas qui a fait le coup, je ne nomme personne, je laisse chacun chez soi, je laisse chacun tranquille. O très haut Jésus, je remets tout en tes mains

Or avà m'ogliu vultane
Versu di lu Fiuminale
Culà duve u me'colombu
Si lasciò le piume e l'ale,
Camminandu per la strada
Senz'avè mai fattu male.
La morte, è beru, è cumune;
Ma quest'è particulare.
. . . .
. . . .

Nun ne possu più discore [1];
Chè mi cresce troppu u dolu;
Perchè di cinque fratelli
Mache dui nun mi ne trovu;
Or l'avete trovu dolce
U sangue di Petracchiolu !

Semu accinti di gendarmi,
De sullati e di sergenti;
Sgottano li me' fratelli
E ci sgrignano [2] li denti.
S'ella bene l'occasione,
Si vedrà se siam cuntunte.

Qual'è statu ch'ha tiratu
Oh trista ! a la me' candella [3] !
Oh se pudesse arivallu,
E passallu di cultella !

1. Discorrere.
2. Digrignano.
3. Gocciola.

Et maintenant je veux me tourner du côté du Fiuminale[1], du côté où mon pigeon a laissé et plumes et ailes, en s'en allant par le chemin, sans avoir jamais fait aucun mal ; la mort, c'est vrai, est chose commune, mais celle-ci est bien extraordinaire !

. . . .

. . . .

Je ne peux pas en dire davantage, car la douleur me suffoque, car, de mes cinq frères, il ne m'en reste plus que deux ! Oh ! vous l'avez trouvé bien doux le sang de Petracchiolu[2] !

Nous sommes entourés de gendarmes, de voltigeurs et de sbires. Ils dégouttent de sang, mes frères, et on nous grince des dents. Qu'elle se présente, l'occasion, et on s'apercevera si nous sommes contents !

Quel est donc celui qui a tiré, malheureuse que je suis, sur ma gouttelette[3] ! Ah ! si je pouvais l'approcher ! Ah ! si je pouvais le traverser de mon couteau !

1. L'endroit où le meurtre a été commis.
2. Le père du mort et de la vocératrice.
3. Diminutif qui s'applique au mort. Elle compare son frère à une gouttelette, un objet menu, fragile.

Oh Matteu di la surella,
Oh truvella [1] d'u me' senu !
Ti l'avià ridetta tantu,
Venti volti eranu almenu,
Che'ndu core di sti latri
Nun ci stava che belenu,

Oh ch'imbidia maladetta !
Una peste li divora :
Stanu sempre a la veletta ;
Nè ci lascianu esce fora ;
Tempu è da fanne bindetta,
E mandalli alla malora.

Un altra donna :

Or finitele ste gride,
Chi ci guastanu lu dolu ;
Lascuatelù pienghie a me
Lu me' caru Matteolu.
Voi lagnate la bindetta ;
Eo nun lagnu ch'ellu solu.

1. Trivella,

O Matteo, mon chéri, tu es la vrille qui me perce le cœur ! Je te l'avais tant répété, je te l'avais dit au moins vingt fois que dans le cœur de ces forbans il ne gisait que du venin !

Oh ! quelle envie maudite ! Une peste les dévore ! Ils sont toujours aux aguets et ne nous laissent point sortir. Il est temps de faire la vendetta et de les plonger dans le malheur !

Une autre femme :

Oh ! cessez donc ces cris qui nous gâtent le deuil. Laissez-le moi pleurer mon cher petit Mathieu. Vous autres, chantez la vendetta, moi je ne pleure que lui seul !

APPENDICE

I

NANNA

(*Dialetto della provincia di Coscione*).

Nelli monti di Cuscioni
V'era nata una zitedra,
E la sò cara mammoni [1]
Li facea l'annannaredra,
E quand'ella l'annannava
Stu talentu [2] li pregava.

Addorméntati par pena [3]
Alegrezza di mammoni,
Ch'aghiu da allestì la cena
E da cosce [4] li piloni
Pe uto tinto [5] babbaredru,
E pe li to fratedroni.

1. Mammone, nonne.
2. Fortuna.
3. Appena, un poco.
4. Cucire.
5. Povero.

I

BERCEUSE

(*Dialecte de la province de Coscione*).

Sur les monts du Coscione [1] une enfant y était née, et sa chère grand-mère la berçait pour l'endormir, et pendant qu'elle la berçait ce bonheur lui souhaitait.

Endors-toi un instant, ô joie de ta grand-maman, car je dois préparer le souper et je dois raccommoder les *peloni* [2], de ton pauvre petit père et de tous tes grands frères.

1. Montagne du canton de Zicavo où se trouvent de nombreuses bergeries. Les plantes parfumées qui croissent en abondance dans cette région donnent au fromage qui s'y fabrique un goût exquis.

2. Drap rude en poils de chèvre.

Quando vo'saretti grandi
Vi faremu lu vestitu,
La camicia, la bunnedru [1]
È l'imbustu ben guarnitu
Di dru pannu sfinazzatu [2]
Che si tesse à Cortichiatu.

Vi daremu lu maritu
Allevatu a li stazzali [3],
Un bellissimu partitu,
E sarà lu caporali
Di li nostri montagnoli,
Pe corai, e caprachioli.

Quandu anderetti sposata
Purteretti li frineri [4]
N'anderetti incavalciata
Cun tutti li mudraccheri,
Passeretti insannicciata [5]
A caramusa imbuffatta [6].

1. Gonnella.
2. Finissimo.
3. Ovile.
4. Il freno.
5. Imbronciata.
6. Gonfiata.

Quand vous serez grandelette, nous vous ferons une robe, une chemise, une jupe, et votre corsage sera garni de ce beau drap surfin que l'on tisse à Corticchiato.

Nous vous donnerons un mari, ayant vécu dans les bergeries, un superbe parti; et il sera le chef [1] de nos montagnards, de nos pastoureaux et de nos chevriers.

Quand vous irez aux épousailles, vous porterez la quenouille enrubannée [2] ; vous irez à cheval, avec tous les *mugliaccheri* [3] et vous passerez majestueuse, au son de la cornemuse gonflée.

1. Littéralement : le *caporale*. Au moyen âge, le *caporale* était une sorte de tribun du peuple.

2. Ancien usage corse : le porteur de la quenouille précédait le cortège nuptial. Celle-ci était entourée de fuseaux et rehaussée de rubans aux couleurs variées, ce qui symbolisait que la femme serait bonne ménagère et aurait de nombreux enfants.

3. Les *Mugliaccheri*, cavaliers qui font le cortège d'honneur de la mariée et l'accompagnent jusqu'au village de l'époux.

Lu sposu n'andrà davanti
Cu li sò belli cusciali [1];
Vi sarannu tutti quanti
Li sò cugini carnale.
Alla Zonza di Tavera
Vi faranu la spallero [2].

Quand' arrivate a lu stazzu
Duve avete poi da stani
Surterà la suceroni
E bi tuccherà li mani :
E bi sarà presentatu
Un tinedru di caghiatu [3]

1. Cosciali.
2. La travata, il serraglio.
3. Latte quagliato.

L'époux marchera devant avec ses beaux cuissarts ; ils y seront *tutti quanti* ses cousins-germains et à Zonza de Tavera ils vous feront la haie.

Quand vous arriverez à la cabane où vous devez résider, la vieille belle-mère sortira à votre rencontre et vous touchera la main. Lors, il vous sera présenté un tonneau de lait caillé.

II

NANNA

(*Dialetto del di la' dai monti*).

Ninnina', la mia diletta ;
Ninninà, la mia speranza
Siete voi la mia barchetta
Che cammina con baldanza ;
Quilla che non teme venti,
Ni tempesti di lu mari.
Addorméntati par pena [1];
Fata voi la ninnani.

Carica d'oru e di perli,
Carica di merci e panni;
Le veli sò di bruccatu
Venuti da mari indani [2]
Li timoni d'oru fini
Con 'i laü [3] più rari
Addorméntati etc.

1. Per poco.
2. *Indà e indani*, in lá, oltremare.
3. Lavori.

II

BERCEUSE

(*Dialecte du delà des monts*).

Ninette, ma chérie, Ninette, mon espérance, vous êtes ma balancelle qui navigue mollement et qui ne craint ni les orages ni les tempêtes de la mer.

Endors-toi un instant, faites dodo.

Elle est chargée d'or et de perles, de marchandises et de tissus ; ses voiles sont de brocart, venu des mers lointaines, et son gouvernail est d'or fin, précieusement ouvragé.

Endors-toi, etc...

Quando poi nascisti vui
Vi purtonu a battizani,
La cumari fu la luna,
E lu soli lu compari,
I stelli, ch'erano in cielu,
D'oru aviano li cullani
Addorméntati, etc.

L'aria riturnò serena
Tutta piena di splindori :
Anchi li setti pianetti
V'hannu infusu li so doni.
Ottu di feceru festa
Tutti quanti li pastori.
Addorméntati, etc.

Nun s'intesi altru che soni ;
Nun si vidi altru chez danzi
Per la valli di Cuscioni
E in tutti li vicinanzi.
Boccanera con Falconi
Feci festa a li so usanzi
Addorméntati, etc.

Quand vous êtes venue au monde, on vous a administré le baptême. La lune fut la marraine, le soleil le parrain, et les étoiles dans le ciel avaient toutes leur collier d'or.

Endors-toi, etc...

L'air devint limpide et s'illumina de splendeur. Même les sept planètes vous infusèrent leurs dons et pendant huit jours tous les bergers firent bombance.

Endors-toi, etc...

On n'entendait que joyeux accords, il n'y avait que des danses, dans la vallée du Coscione et les pays d'alentour. Et *Boccanera* et *Falconi* [1] se réjouirent à leur façon.

Endors-toi, etc...

1. Noms de chiens : *Boccanera* bouche noire ; *Falconi*, grand faucon.

Quando sareti majori [1]
Passereti pe li piani ;
L'erbi turnerannu fiori ;
D'oliu saran li funtani ;
Turnerà balsamu fini
Tutta l'acqua di lu mari.
Addorméntati, etc.

E tutti questi muntagni
Carcheran di picurini [2]
E sarannu tondi e mansi [3]
Tutti i cervi, e li mufrini [4]
E li volpi cun l'astori.
Fuggiran da sti cunfini.
Addorméntati, etc.

Siete voi l'erba cannella;
Siete voi l'erba baroni;
Quilla che nasci in Bavella,
Quilla chi nasci in Cuscioni;
Siete voi l'erba mufrella
Quilla chi pasci i muntoni.
Di baboni e di la mamma
Site voi lu strappacori.
Addorméntati, etc.

1. Maggiore d'età.
2. Pecore.
3. Domestici.
4. Muffoli.

Quand vous serez grandelette, vous traverserez les plaines ; les folles herbes deviendront des fleurs, l'huile coulera des fontaines, et toute l'eau de la mer se changera en baume précieux.

Endors-toi, etc...

Puis, toutes nos montagnes se couvriront de troupeaux. Les cerfs et les mouflons seront dodus et apprivoisés, et les renards et les autours s'enfuiront de nos contrées.

Endors-toi, etc...

Vous êtes l'herbe *cannelle* [1], vous êtes l'herbe *barona* [2], celle qui pousse à Bavella [3], celle qui pousse sur le Coscione. Vous êtes l'herbe mufreile [4] celle que paissent les moutons. Vous êtes l'arracheuse de cœur de votre grand-père et de votre grand'mère !

Endors-toi, etc...

1. La Sariette de Grèce. *Satureia grœca* (Linn).
2. Le thym. *Thymus Herba-baronna* (Loisel).
3. Montagne.
4. Herbe aux mouflons; *l'Hyacintus Puzzolfi* d'après Tomnaseo.

III

NANNA D'UNA NONNA DI ZICAVO.

. . . .
. . . .

Quandu sareti grandoni
Purtaretti li vostr' armi ;
Un bi farrani paùra
Bultisciorri nè Gendarmi ;
E si va' set' inzirrmitu,
Sarreti un fierrù banditu.

Tutti li vostr' antinanti
Eran' omini famosi ;
Erani lesti, gagliardi.
Sanguinarj et curraghiosi ;

. . . .
. . . .

Quindici funu' impicati,
Tretti quanti a mezza piazza ;
Omini di gran valori,
Lu fior di la nostra razza.
Forse saristi, o Santoni,
Per fanne la vindicanza.

III

BERCEUSE [1]

D'UNE GRAND'MÈRE DE ZICAVO

. . . .
. . . .

Quand vous serez un jeune homme vous porterez vos armes, et ni voltigeurs ni gendarmes ne vous feront peur, et si vous êtes émoustillé vous serez un fier bandit.

Tous vos ancêtres étaient des hommes d'un grand renom; ils étaient agiles, vigoureux, sanguinaires, courageux :

. . . .
. . . .

Quinze furent pendus sur la place publique; c'étaient de superbes hommes, la fleur de notre race; peut-être êtes-vous destiné, ô Santoni, à faire leur vendetta.

1. Nous pourrions citer beaucoup d'autres *Nanna*, mais, comme nous l'avons dit, les poésies corses sont faites dans un moule uniforme. Celle-ci est dans une note différente.

IV

SERENATA PER UN PASTORE DI ZICAVO.

Andare minni [1] vuò da Succillenza [2]
Et d'una lattra [3] ti vodru [4] accusari :
Lu primu jurnu ch' idru [5] teni udienza,
Unu mimuriale ci vuò dari.
Si la justizia nun mi fa clemenza,
A dru [6] ministru mi vodru appillari ;
Parchì tu voli vivi di putenza [7],
Essere amatta e non bulir [8] amari.

Ma st' hai pinzeri di bullimmi amani,
Quistu è lu modu chi t'hai da tineri,
Bistemmia, quannu [9] mi senti parlani
E fatti cruci, quannu tu mi vedi :
Cusì la jenti non pinzerà mali,
Vidennu [10], che mi fai tal dispiachieri,
E pò la sera mànnami [11] a chiamani
Par qualchi to fidattu missachieri [12].

1. Mi ne.
2. Sua Eccellenza.
3. Ladra.
4. Voglio.
5. Egli.
6. Lo.
7. Prepotenza.
8. Volere.
9. Quando.
10. Vedendo.
11. Mandami.
12. Messaggiero.

IV

SÉRÉNADE D'UN BERGER DE ZICAVI.

Je veux m'en aller chez son Excellence [1] et je veux t'accuser de vol. Le premier jour qu'il tiendra audience, je lui remettrai un mémoire. Et si le tribunal ne donne pas suite à ma plainte, je ferai appel à M. le ministre. Pourquoi veux-tu agir en despote, être aimée sans vouloir aimer ?

Si tu désires m'aimer fermement, voici la voie que tu dois suivre : Blasphème quand tu m'entends parler, et signe-toi quand tu me vois passer. Ainsi les gens, témoins de ces outrages, ne penseront pas à mal. Lors, le soir, fais-moi appeler par un de tes fidèles messagers.

1. Chez M. le juge.

Giojia de' cori è sempre t'ho chiamattu,
E per amari a tia [1] soju [2] surdu e muttu ;
Pattu [3] più chi nun patti unu dannatu,
Sto in didr' [4] infernu e ti dumannu ajutto.
O ingratta donna, e parchi m'hai burlattu,
E quistu pettu parchì m'hai faruttu [5] ?
E medru [6] esseri amattu, e nun amattu
Ch' esseri amanti amattu, e po' traduttu [7].

Gioja, tu m'ha' riduttu a singhiu [8] tali,
Voju [9] a la messa, e nun so duvi sia.
Nun ascoltu parodra [10] di u missali,
E nun soju [11] più dì [12] dr' Ave Maria ;
Quann' e' la dicu, nudra [13] nun mi vali,
Parchi t' ho sempri in ti la fantasia ;
E parchi e' soju a tia troppu riali [14],
In ogni locu sempre ti burria.

1. Te.
2. Sono.
3. Paitsco.
4. Nell'.
5. Ferito.
6. Meglio.
7. Tradito.
8. Segno.
9. Vado.
10. Parola.
11. So.
12. Dire.
13. Nulla.
14. Fedele.

O joie de mon âme, toujours je t'appelle, et mon amour m'a rendu sourd et muet. Je souffre plus que ne souffre un damné, je suis dans un enfer et j'invoque ton assistance. O femme perfide, pourquoi m'as-tu trahi, et ce cœur pourquoi l'as-tu blessé ? Il vaut mieux aimer sans être aimé, qu'aimer et être aimé puis trahi !

O ma joie, tu m'as réduit à un point tel que je vais à la messe sans savoir où je vais. Je n'écoute plus un mot du Missel et je ne sais même plus dire l'*Ave Maria*. Si je le récite, c'est en pure perte, car je t'ai toujours présente à l'esprit, et comme je t'aime trop en quelque endroit où je vais je voudrais que tu y sois.

Quann' e' ti veccu [1] in qualchi loccu stari,
Ti pregu, anima mia, nun ti partiri;
Lasciami in cu quest'occhi saziari,
Ch' altru nun bramu sol ch' a tia vidiri.
La to mammacia mi faci adirari;
Peghiu [2] chi mortu mi vuria vidiri.
Edra dici che sempre m' adruntani [3],
E chi nun ti fichiuli [4], e nu ti miri.

Soju statu a cunfissami, o Divia mia :
Sa' chi m'ha dittu lu me' cunfessoru?
Dicci c' affattu e' mi scordi di tia,
Chi se ci penzu mi consummu e moru.
S' e' la facissi gran pena aviria
A nun pinzari a vo' riccu tisoru.
Ma questu è veru, e nun dicu bugia:
Se t'amu e' peccu, e se nun t'amu e' moru.

Disidara u malattu risanari,
L'imprighiunattu di prighione usciri :
Disidara u von [5] tempu u marinari;
Par [6] puteri u viaghiu suu siguiri;
Dinari, oru, ed arghientu accumulari,
Per puteri l'intentu conseguiri;
Eo bramu solu di potè bachiari
La ta boccucchia [7] e po' doppu muriri.

1. Veggo.
2. Peggio.
3. Allontani.
4. Vagheggi.
5. Buon.
6. Per.
7. Boccuccia.

Quand je te rencontre en quelque endroit, je te prie, ma chère âme, de ne pas partir. Laisse que je me rassasie de ta vue, c'est là mon seul bonheur. Ta méchante mère est cause que je m'emporte. Elle voudrait me voir pis que mort, et exige que je m'éloigne de toi, sans te voir, sans t'admirer.

J'ai été à confesse, ô ma déité; sais-tu ce que mon confesseur m'a dit ? Il m'a dit de t'oublier entièrement, car si je pense à toi je mourrai de consomption. Si je faisais en sorte de vous oublier, j'en aurais une grande peine, mon précieux trésor. Je te le dis en vérité et sans artifice : Si je t'aime c'est grave, si je ne t'aime pas, je meurs.

Le malade désire la santé, le prisonnier son élargissement, le marin le beau temps afin de naviguer en toute sécurité et pouvoir accumuler de l'or et de l'argent. Pour moi, je ne demande qu'à mettre un baiser sur ta bouche mignonne, puis mourir.

L'acedru [1] innamurattu spessu gira,
Vulandu per li boschi e la campagna :
E chivi canta, e quinci intornu mira,
Per ritruà l'amatta su' cumpagna.
Quanu po nun dra trova idru s'adira :
E cun dulentu cantu idru si lagna;
Ed e' quannu ti cercu e nun ti trovu,
E mille penne, e mille affanni e' provu.

E' t'amu tuntu, e mi ne doju [2] lu vantu
Chi nissunu nun t'ama quantu e mia.
Ti portu scritta in quistu pettu tantu,
Chi mai nun m'esci da la fantasia ;
S'tu vuoi sapiri quantu sia stu tantu,
È quantu il pettu, e il cor dedr' alma mia.
S'intrassi in Paradisu santu santu,
E nun truvacci [3] a tia, mi n'esciria.

1. Uccello.
2. Do.
3. Trovarci.

L'oiseau énamouré décrit des courbes et volète dans les bois et les champs. Là il chante, ici il tourne tout autour pour retrouver sa compagne aimée ; lorsqu'il ne la découvre pas il se fâche et se plaint avec des chants dolents. Ainsi moi, quand je te cherche et ne te trouve pas, j'éprouve mille peines, mille souffrances.

Je t'aime tant que (je puis m'en vanter) personne ne t'aime autant que moi. Je te porte si profondément gravée dans mon cœur que jamais son image ne me quitte. Et si tu veux savoir combien tu m'es chère, combien tu occupes mon cœur et mon âme, je te dirai que si j'entrais tout droit au Paradis comme un bienheureux et ne pas t'y trouver, je m'en irais !...

V

SERENATA DI UN GIOVINE DELLA PIEVE DI SERRA OGGI CANTONE DI MOITA, CHE POI DIVENNE BANDITU.

Beatrice, fa riflessu
A sti me' versi pietosi :
Amu a te più ch'a me stessu,
E tu mai ti ne riposi [1] :
Tu questu mio cor possiedi;
Per te moru e tu nun credi.

Tu sa' ch'un lustru è finitu
Ch' eo di te son prigiuneru :
M' ha' incantatu, m'hai scimmitu [2],
E nun so cambià pensieru.
Ma però sentu discore
Chi cun altri fai l'ammore.

1. Tu mai riposi la mente nell'amor mio.
2. Scimonito.

V

SÉRÉNADE D'UN JEUNE HOMME DE LA PIÈVE DE SERRA QUI, DANS LA SUITE, SE FIT BANDIT.

Béatrix, réfléchis à mes vers plaintifs. Je t'aime plus que moi-même et jamais tu ne t'en soucies. Tu possèdes mon cœur, je me meurs d'amour, et tu restes incrédule.

Tu sais qu'un lustre s'est écoulé, depuis que je suis ton esclave. Tu m'as ensorcelé, tu m'as rendu fou, incapable de penser, et pourtant j'entends dire que tu en aimes d'autres.

Quest'eo crede nun lu possu :
Amar altri nun cunviene :
Una tigre avrei commossu
A pietà, caru miò bene ;
Nun la puoi for in cuscianza,
Altri amane, ed mei speranza.

Quante angosce ho suppurtate,
Quanti affanni e crepacori !
Quante pessime nuttate
Tantu in casa come fori !
E se un altru n'ha pussessu,
Moru e nun mi ne cunfessu.

Se bramate di sta in pace,
Cum bo' parlu, o cari amanti,
Nun circate il can chi ghiace:
Chi ne vuole si ne stanti [1] :
Chi pretende alla battaglia
Porti arrazzatta la scaglia [2].

Nun è ghiocu da zitelli ;
Parlu chiaru, ognun m'intenda:
Alla larga, 'o runzinelle [3],
Chì va male la faccenda.
Chi ti sposa, o dea gradita,
Più nun conti su la vita.

1. Stento, ossia colla fatica.
2. Pietra focaja.
3. Ronzini.

Non, je ne puis croire que tu en aimes d'autres. J'aurais touché une tigresse de pitié, ô mon cher bien ! Tu ne peux, en conscience, me leurrer et donner, aux autres, l'amour !

Ce que j'ai éprouvé de tourments, d'angoisses, de crévecœurs ! Que de nuits affreuses, passées chez moi ou ailleurs ! Si un autre que moi te possède, je veux mourir sans confession !

Si vous désirez la paix, je vous le dis, ô mes chers amoureux, n'excitez pas le chien qui dort[1]. Que celui qui veut récolter, sème ! Et quant à ceux qui prétendent lutter, qu'ils mettent au point la pierre à feu de leur fusil !

Je ne fais pas une plaisanterie puérile. Je parle clairement, chacun me comprend. Au large donc, méchants roussins, parce que les affaires se gâtent ! Que celui qui l'épouse, ô gracieuse déité, ne compte plus sur la vie !

1. Proverbe corse.

Tu sa' ch'eo ti adoru in tara [1].
E nun tengu altru disiu,
Ma se tu mi lasci, o cara
Qualchidunu paga il fiu;
E ti vogliu, o cara diva,
Morta, se non possu viva.

Una cosa mi cunsola,
E mi ne spacchiu [2] col cantu
Le nozze saran la cola [3]
L'allegrezza sara il piantu.
Lascerò lu patriu solu,
Mu ne vagliu a lu curghiolu [4].

Diran tutti a miò favore
Tu sarai l'incausata [5],
Beatrice traditora
Tu sarai sempre chiamata
Tu sarai la disleale,
La causa di tantu male.

1. Terra.
2. Me ne spaccio, me ne vanto.
3. Cola, com' adire cera colata, funerale.
4. Correggino che serve di cintola al bandito.
5. Incolpata.

Tu sais que je t'adore et n'ai ici-bas nul autre désir, mais si tu me délaisses, ô chère, quelqu'un en pàtira. Et je te veux morte, ma chère divinité, si je ne puis te posséder vivante.

Une seule chose me console et je m'en vante dans ce chant : Ta chambre nuptiale sera une chambre ardente et ton bonheur sera fait de larmes... Je quitterai la terre natale mais au moins je serai bandit !

Chacun plaidera en ma faveur, disant que tu es la seule coupable. Et tu seras appelée Béatrix la félonne, Béatrix la fourbe, la cause de tant de malheurs !

Ti diran cose inumane
Per ogni locu e confinu :
Turnà [1] bogliu ue fieru cane
Peghiu assai d'un Galeazzinu ;
Bogliu e lingue d'i mezzani
Falle a pezzi e dalle ai cani.

Vada in fume casa e tettu,
Ogni parente in ruina :
S'all'azzardu mi ci mettu,
Nessun libaru cammina ;
E se il partitu m'invasa,
Nun surtì fuori di casa.

Senti chi la jente dice
Da per tuttu lu paese :
L'amante di Beatrice
Fara cose nun più intese ;
Farà ghiornu, sera e mane
Risunà strite [2] e campane.

Eo nun credu ch' altri aspiri
A lu to voltu jucondu :
E chi a me nun sta a sentire,
Fors' è saziu di stu mondu :
A' me' detti ognun s'accordi :
Le gride sò pe li sordi.

1. Tornare, divenire.
2. Strida.

On te dira des choses outrageantes en tout lieu, dans chaque pays. Je veux devenir un chien féroce, pire encore que Galeazzinu [1]. Et je veux avoir les langues des entremetteuses, les hacher en morceaux et les jeter aux chiens !

Que toit et maison s'en aillent en fumée, que chacun de mes parents s'en aille à la ruine ! Si, par hasard, je m'y résous, personne ne cheminera tranquillement, et si cette résolution me séduit, ne sors plus de ta maison !

N'entends-tu pas ce que les gens répètent dans tout le village ? « L'amant de Béatrix fera des choses inouïes. Toute la journée, soir et matin, on entendra les pleurs, le glas funèbre ! »

Je ne crois pas que d'autres aspirent à ton doux visage. Celui qui ne m'écoute pas est peut-être las de vivre. Que chacun se range à mon dire : les cris sont pour les sourds.

1. Bandit célèbre, cruel et sanguinaire.

Dunque tu, cara diletta,
Statti allegra, opra judiziu ;
Da te mai nun si permetta
Ch'eo ne vada al precipiziu ;
Anzi a quelli dirgli puoi :
Stiano a fà li fatti soi.

Qui finiscu ; il ciel ci assisti,
E ci metti la so manu ;
Chi non bò bede le viste [1],
Da sta torre stia luntanu :
Si no, binerò [2] alle prove :
E lu zoppu porti e nove.

1. Vedere sceno o tragedia.
2. Verò.

Ainsi donc, chère bien-aimée, sois heureuse et agis sagement. Ne fais pas que ta conduite me jette dans un précipice. Dis plutôt à tes suborneurs qu'ils aient à s'occuper de leurs affaires.

Ici je termine : Que le Seigneur nous assiste et nous conduise avec sa sainte main. Que ceux qui ne veulent pas assister à un malheur, s'en aillent loin d'ici sinon j'en viendrai aux actes et le *Boiteux* [1] en répandra la nouvelle.

1. Proverbe corse, basé sur cette remarque que les boiteux sont très curieux de leur nature. Comme ils sont oisifs, que leur infirmité les empêche d'aller aux champs, ils sont toujours à l'affût des nouvelles, les premiers renseignés. Ils les colportent bonnes ou mauvaises, et hélas! le plus souvent en Corse, très mauvaises.

A propos de cette sérénade on rapporte que Béatrix, quand le jeune homme eut fini de chanter, souffla la lampe, ferma bruyamment la fenêtre, et éleva des huées de mépris ce qu'en Corse on appelle le *scùccolo*. Pour se venger de cette injure, le jeune homme, un jour, terrassa la jeune fille sur la place de l'église, et lui coupa les cheveux avec son stylet. Il prit le maquis et devint, par la suite, un bandit féroce.

VI

TERZINE SOPRA UN AMANTE CHE TEME DI ESSERE ABBANDONATO DELLA SUA INAMORATA

(*Dialetto della Balagna*).

Stamane un certo tale, pianu, pianu,
M'ha dettu un'affaracciu. S'ellu è bèru,
Mi vedi prestu lu muschettu in manu.

Sentu cuntà da tuttu u mondu intiéru
Chi tu t'hai fattu un'altru innamuratu
Sòca un ti piacciu più ; dimmi lu veru.

Dillami avà, per lu tonu sacratu !
Bona farina un so, da fa frittelle;
L'avàrai prima mortu che spusatu.

Ah ! s'è vèggu aucu què, juru le stelle !
E tempu si che me decidi anch'eju
Facciu tu sia u spavecchiu [1] di è zitelle.

1. Spaventcchio

VI

TERCETS D'UN AMANT QUI CRAINT D'ÊTRE ABANDONNÉ DE SA MAITRESSE.

(*Dialecte de Balagne*).

Ce matin un quidam m'a dit, piano, piano, une vilaine chose. Si c'est vrai tu me vois bientôt le mousquet à la main !

J'entends raconter partout que tu m'as préféré un autre amoureux. Est-ce que je ne te plais plus ? Dis-moi la vérité !

Dis-le moi à l'instant, sacré tonnerre ! Je ne suis pas farine à faire des beignets, et tu l'auras premièrement mort avant d'être ton époux.

Ah ! si je voyais encore celle-là ! Je le jure par les étoiles, (car il est temps que je me décide à mon tour) je veux que tu serves de terrifiant exemple aux jeunes filles !

Un c'è più ceremonie ; pensa ch'eju
So risolutu e ci vogliu crepa ;
Ma ti vogliu insegnà lu calatéju [1].

Prima chi un altro t'abbia da spusà
M'hai da sente canta lu *subvenite*
Tandù faréi cumu ti pararà.

Avà le mio faccende so finite ;
Arrangiate sò tutti li mercanti
Se un beggu megliu sentarei le strite.

So chi ci n'è in paese molti e tanti
Chi credenu di stassine all'infora ;
Ma sò cumu chiappalli tutti quanti.

S'eju veggu ancu què, bai malora !
Sarati puri in casa, e lu to amicu
Ch'ellu un strapunti più di nasu fora

Or dunque senti quellu ch'è ti dicu :
Sai chi nun so micca troppu dirittu ;
Di mettimi alla macchia un tenu un ficu.

Chi pretendisse di sposatti è frittu ;
Ci aghiu lu me pusessu e non ti vale ;
U fiéru possù fà : ci aghiu dirittu.

1. Civiltà.

Trêve de cérémonies : réfléchis que je suis résolu, dussè-je en crever, à t'apprendre les bonnes manières.

Avant qu'un autre puisse t'épouser, tu m'entendras chanter le *Sub venite* et alors tu feras comme il te plaira.

Maintenant mes affaires sont réglées ; j'ai pris des arrangements avec tous mes fournisseurs ; si çà ne va pas mieux, tu entendras des hurlements de douleur.

Je sais qu'il y en a tant et plus, dans le village, qui s'imaginent être à l'abri, mais je sais comment les atteindre tous tant qu'ils sont.

Si je vois encore celle-là, que le diable t'emporte ! Tu peux t'enfermer chez toi, et quant à ton ami, qu'il n'avance plus le nez dehors !

Ecoute donc ce que je te dis : Tu sais que je ne suis pas de bonne composition, et que je me soucie comme d'une figue d'aller au maquis !

Celui qui prétend t'épouser est mort. Que tu le veuilles ou non, tu es mon bien. Je peux en être fier, car j'y ai droit.

Ma veggu chi l'affare vanu male ;
Or ti consigliu di cuntritti prestu,
E allestisciti per lu funerale.

Ancu lambrascu l'abbia prontu e lestu ;
Pe la brisacca aghiu lu sempiterme,
E di mettela in opra mi prutestu.

A le mio porte vogliù mette un pernu ;
Me almenu vogliù chi la jente dica
Ch'è'vò per una infida indù l'infernu

All'ignuranti ci vuole la rica ;
Bogliu imparati un pocù lu sindere ;
E manca un ti pò s'ella ti trica

Prima di prisentatti 'nde lu Mère,
A mane stessa ch'hai da fà l'anellu,
Fà ch'ella siane pronte le to cère.

E poi dilli cusì, a cudanellu
Ch'ellu s'appronti puri, per Diu Santu !
Ch'hanu da esse tre palle a mezzu stellu.

Or di la sistia mi scappa lu pientu.
Chi magnà mi si possanu li cani.
Si a tramindui nun facciù focu spentu.

Mais je m'aperçois que les affaires se gâtent. Je te conseille donc de te repentir promptement et de te préparer pour les funérailles.

Que lui aussi soit tout prêt. J'ai du *sempiternu* [1] pour mon bissac et je me dispose à en faire usage.

Je fermerai ma maison, mais je veux au moins que les gens disent que j'ai été en enfer pour une infidèle !

Aux sots il faut la verge : Je veux t'apprendre le savoir-vivre, et si la correction tarde elle ne te fera pas défaut.

Avant de comparaître devant M. le Maire, le matin même de ton mariage, dispose de façon que les cierges soient prêts.

Et puis, dis aussi à ton fin matois qu'il soit prêt également, car, par le Dieu saint ! il recevra trois balles au milieu du front.

De rage, des larmes s'échappent de mes yeux ! Que les chiens puissent me dévorer si je ne vous extermine pas tous les deux !

1. Espèce de coutil, toile très solide, teinte en bleu, dont font usage les marins.

A veggu chiara, ogna a batte le mani;
Un c'è la megliu che di fassi tème,
E fa rullà Duttori et Capellani.

Fa puru mu [1] ti piace, un mi ne prème :
Ci vedu chi tu sia la mio ruìna
Avà conoscu chi tu si dill'emme.

Ma poi comincià a piègne, la mischina
Pentiti purù la tempu è cortu
Aspettu a tò rispotta dumatima.

1. Come

C'est clair, il faut en venir aux mains. Rien ne vaut comme de se faire-craindre et de mettre en mouvement prêtres et médecins.

Agis à ta guise, peu m'importe. Je vois que tu causes ma ruine et que tu es de celles dont le nom commence par un p...

Mais tu peux commencer à pleurer, malheureuse ! Repens-toi car le temps est bref et j'attends demain ta réponse.

VII

LAMENTI CUMPOSTI DA BANDITI.

I

Lamento di Colombani Giovani-Antoni.

Io son banditu, dettu Giovanantoni ;
Senza aver fattu nienti, mi han'postu la taglioni.
Faciu la mio penitenza, girando questi macchioni,
Ma piangani con due occhi, quelle che sò la caggioni.

VII

LAMENTI COMPOSÉS PAR DES BANDITS [1].

I

Lamento de Colombani [2] Jean Antoine.

Je suis un bandit, on me nomme Jean Antoine, et sans être nullement coupable on a mis ma tête à prix ; je fais mon calvaire en errant par ces maquis, mais ils pleurent avec leurs deux yeux ceux qui en ont été la cause !

1. Malgré d'actives recherches, il nous a été impossible de reconstituer le lamento qu'avait composé sur la vie du maquis et qu'il avait coutume de chanter, le célèbre bandit Jacques Bellacoscia. On n'a pu nous donner que la strophe suivante :

Forse si avicina il giorno, Nun c'è più cho qualchi stella Sentu cantar li aucellieti Mi sembra la mal'ucella. Temo sia qualche rovina Quandu sentu cantar quella.	C'est peut-être le jour qui vient ; au ciel on ne voit plus que de rares étoiles, j'entends gazouiller les petits oiseaux et il me semble que c'est le chant du hibou. Je crains quelque malheur quand j'entends son hululement !

2. Le bandit Colombani était le chef d'une de ces fameuses bandes de brigands qui terrorisèrent le Fiumorbo de 1894 à 1896. Pendant cette période, la vie administrative fut suspendue dans cette région de la Corse ; il n'y avait plus ni percepteur ni juge de paix, ni curé, ni gendarmes ; les bandits avaient livré le pays à l'anarchie et y régnaient en maîtres absolus. Douze meurtres ou assassinats furent commis dans l'espace de quelques mois. Les bandits s'étant divisés entre eux, ils ne tardèrent pas à s'entretuer. Colombani lui-même tomba sous les coups de la gendarmerie au mois de juillet 1896. Sa bande fut bientôt détruite.

Causa di tanti mali è un falzu testimoni,
Senza aver delitu alcunu, mi vulianu metta prigioni
Mi vulianu fa passani comu capu di latroni,
Ma vogliu che sini parli più che Pero in u cantoni.

Ch'io son dispotu di giorni, noti el dì,
E fra la genti non possu più sortì !
Mo s'io facciu Ohimé ! l'altri faranu *: Oh ! dih ! dih !*
Si'o li vedu la gli dicu, o sinò li mandu a di.

Ch'io son banditu, arditu e onoratu,
Ma quellu che mi tradicce, lu vogliu vede instentu,
Vogliu ch'ellu un abbia voglia di vedermi in questu
[statu.

. . . .

Ancu Valentini, cun tuttu lu parentatu.
Cun tanti vanti per duva m'ha pigliatu,
G'ho fattu taglià la vita, li piedi l'aghiu appaggiatu,
Innanzu che in du so lettu, a dorme si fusse statu.

Ancu Moroni, cun Petru Sirigatu,
M'ê andatu addossu, lo justizia m'ha impustatu,
Ma credu sarà pentitu, cu lu cori magulatu,
Ma credu di nun avere mancu appena peccatu.

La cause de mon malheur fut un faux témoin ; sans avoir commis aucun délit on voulait me mettre en prison, on voulait me faire passer pour un chef de brigands. Mais je veux qu'on parle de cela plus que de Pero [1] dans le canton !

En effet je suis toujours dispos, la nuit comme le jour, car je ne peux plus me mêler à la société, mais si je fais *hélas !* les autres feront *dìh ! dìh ! dìh !* [2]. Si je les vois je leur dis, sinon je leur envoie dire...

Car je suis un bandit fier et considéré, et si quelqu'un me trahit je veux l'entrevoir un instant, et je veux qu'il n'ait guère envie de me voir dans cet état.....

Valentini lui-même, malgré sa forte parenté, malgré les billevesées par lesquelles il m'avait entortillé, je lui ai fait couper la vie, je l'ai étendu rigide, les pieds joints, avant qu'il ait pu gagner son lit pour se coucher !

Maroni aussi, avec Pierre Sirigatu, m'a donné la chasse, a mis les gendarmes à mes trousses, mais je crois qu'il s'en est repenti, qu'il en a eu le cœur meurtri. Or je ne crois pas avoir commis le moindre petit péché.

1. Chef-lieu de canton de Pero-Casavecchie.
2 Cri de douleur proféré sur un cadavre.

Io son Antoninu, nativo in San Gavinoni,
Dimorante à l'Isolaccio, Prunelli lu cantoni,
Ch'io tengu a disubligarmi di molti e tanti' personi,

. . . .

Li vogliu da lu rubettu, la spaletta maccheroni,
Chi li punga lu so cori e siccali li pulmoni!
Tu, Saraphinu, uomu di pogga stima, abassatu hai
[un cantoni,
Un paesi in ruina. Una grazie : da mio manu, sia la tò
[medicina.

Io son fantino, portu vinti-crinqui anni,
E la mia età fiurita, la guardu in tanti affanni.
Quelli chi sò la caggioni, ch'io li trapassi li panni,
Quelli chi m'hanno traditu e portatu tanti inganni.

A la Madona una grazia gli dumandu :
Quandu lu mio core vuole, oh ! ch'io non morgu che
[tandu.
Poi, a la Corte d'Assisa, mai più non mi ci manda ;
Nun mi curgu di sta qui, suspirandu e lagrimandu.

Pregar vogliu lu Signori cu li mie fideli amici
Ch'elli mi tenganu in salvu e guardami da i nemici,
Mi siano sempri luntanu cume da quici a Paricci.

. . . .

Je suis Jean-Antoine, natif de San-Gavino, demeurant à Isolaccio, canton de Prunelli, car je tiens à me désobliger de nombreuses personnes...............

Je veux leur [1] donner le ruban, et les épaulettes à macarons ! Que ne puis-je leur poignarder le cœur et leur sécher les poumons ! Toi, Séraphinu, homme vil, tu as discrédité ce canton, ruiné ce pays ! Je ne demande qu'une grâce : Que de mes propres mains je t'administre ta médecine !

Je suis garçon, je me trouve dans ma vingt-cinquième année, et la fleur de ma vie je la passe au milieu de tant d'angoisses ! Ceux qui en sont la cause, ceux qui m'ont trahi, ceux qui ont porté les dénonciations, que je puisse leur traverser de part en part les vêtements.

A la Vierge une grâce je demande : Que je ne meure que quand mon cœur le souhaite, puis, qu'elle me préserve de la Cour d'Assises, car peu m'importe de rester ici à pleurer et à soupirer.

Je veux prier le Seigneur ainsi que mes amis fidèles qu'ils veillent sur moi et me gardent de mes ennemis ; qu'ils soient toujours loin de moi comme d'ici Paris !...

1. Aux ennemis.

E poi, quelli traditori, ch'elli vengano per quicci.
Li vogliu taglià la lingua, circinà incantu i naricci.
Causa di lu me male è d'avè tanti nemici.
Ma pur tantu nun so solu, ne aggio anch'eu di l'a-
[mici.

Ma per qualche persona chio l'abbia sfauritu,
Mi scusu cun dire ch'io nun ci aggiu capitu.
Aûrebbe esse perdunatu chi son statu replicatu,
Il mio cori era sinceru e mi hanno sbagliatu.

Tuttu era per scoltari quellu traditore amatu,
Perchè di li miei amici ni facia contu e capu.
Solu una volta sola io mi sono sbagliatu :
Faürito aghiu un leoni, un agnellu assassinatu.

Pregà vogliu la Madona cu lu giatu Sant' Antoni.
Ch'ellu assista a me stessu, cun tutte li mie per-
[soni.
E poi ne serà la lista di tutti li confusioni.
Mi sicureragiu megliu per un'altra occasioni.

Et puis que les traîtres s'en viennent de mon côté ; je veux leur couper la langue, leur couper le nez à la racine [1] ! La cause de mon malheur est d'avoir tant d'ennemis, mais pourtant je ne suis pas seul, quelques amis je les ai aussi.

Mais s'il est quelque personne innocente que je peux avoir blessée, je m'amende en disant que j'étais de bonne foi. On devrait m'absoudre puisqu'on a usé de représailles, et puis mon cœur était sincère et j'ai été induit en erreur.

Tout cela résulte de ma confiance aveugle en ce traître que j'aimais, car j'avais une foi entière en mes amis, et seule une fois je me suis trompé : J'ai blessé un lion, j'ai assassiné un agneau !

Je veux prier la Vierge et le bienheureux Saint-Antoine pour qu'il nous assistent, tous mes amis et moi et puis elle sera longue la liste expiatoire. A la prochaine occasion j'ajusterai mieux mes coups !

1. Ces sinistres prédictions se réalisèrent. Le 23 avril 1895, Colombani et ses acolytes s'emparèrent à Martone, territoire de Prunelli de Fiumorbo, de Chiari Jean-Paul. Ils l'attachèrent par les mains et par les pieds au tronc d'un arbousier, lui crevèrent les yeux et lui coupèrent la langue et le nez.

Manaccia, le dernier survivant de la bande Colombani comparut pour ce crime devant la Cour d'Assises de la Corse le 1er mars 1897. Il fut condamné à mort, puis guillotiné.

II

Lamento di Giovan Camillo Nicolàï di Carbini, bandito.

Dal mio palazzo
Coperto a verde fronde,
Sulla Tasciana,
Niente si nasconde.

II

Lamento du bandit Jean Camille Nicolaï de Carbini [1].

De mon palais du mont Tasciana, aux vertes fron-

1. Le frère de Jean Camille, Napoléon Nicolaï, avait enlevé Catherine Lanfranchi, fille d'un riche propriétaire terrien. Le père de la jeune fille, Lisandrone (augmentatif d'*Alexandre*), exigea la restitution de son enfant et déclara le vendetta au ravisseur et à toute la famille Nicolaï.

Un jour Lisandrone rencontre Napoléon dans une forêt située entre Levie et Porto-Vecchio ; des coups de fusil sont échangés et Napoléon tombe baigné dans son sang. Lisandrone accourt près de son ennemi, le contemple avec satisfaction ; il allume un feu, y jette le cadavre et disparaît.

Jean Camille qui, de loin, a entendu une vive fusillade, arrive, inquiet, sur le théâtre du crime et trouve son frère à moitié carbonisé. Il jure de le venger.

Traduit devant la cour d'assises de Bastia, Lisandrone fut acquitté.

Jean Camille ne cessait de le poursuivre de sa haine. Après une première tentative de meurtre, et Lisandrone se dérobant à ses recherches, Jean Camille alla se blottir, à Porto-Vecchio, dans une maison attenante à celle de son ennemi. Il y passa trois jours, presque sans manger ni boire, à l'épier : Le matin du quatrième jour — c'était le 14 juillet, — au moment où Lisandrone, républicain farouche, étant sorti sur la place

VdoCearbini e Levie,
Vedo Portovecchio e l'onde ;
Meditando il caso mio
La memoria si confonde.

daisons, rien ne m'échappe ; je vois Carbini et Levie, je vois Porto-Vecchio [1], je vois la mer. En méditant sur ma destinée l'esprit reste confondu.

qui est devant la maison disait à deux gendarmes : « Tout est en joie aujourd'hui, même les bandits ! » il recevait deux coups de feu en pleine poitrine et tombait raide mort.

Jean Camille, soudain, saute par la fenêtre et passe devant le cadavre qu'il dévisage, gouailleur. Les deux gendarmes se jettent sur lui, mais il leur glisse des mains et gagne la forêt voisine.

Jean Camille est bandit. C'est à ce moment qu'il compose son lamento. Il n'était âgé que d'une vingtaine d'années.

Outre ce lamento, Jean Camille a laissé, en français, un curieux manuscrit que je possède, dans lequel, parlant de sa haine, se trouvent des phrases comme celle-ci : « J'imprimerai à mes balles la haine et l'intelligence ! »

Jean Camille réalisa l'idéal du bandit romanesque. On le vit à Ajaccio, mis comme un *gentlemen*, fréquenter les principaux établissements de la ville, se promener avec le capitaine de gendarmerie, et un jour aborder, à la promenade, M. Frémont, préfet de la Corse, et le prier, en espagnol, de lui fournir des renseignements sur le banditisme !

Une richissime américaine, portant un nom très connu, s'était éprise de lui. Elle proposa à son ami de simuler un rapt à l'aide d'une bande de bandits armés jusqu'aux dents et habillés de *pelone*, au moment où elle se rendrait à Cargèse, village aux environs d'Ajaccio, en voiture découverte. Là se serait trouvé un yacht qui devait emporter au loin les deux amoureux. « Le lendemain, ajoutait-elle fièrement, nous aurons une histoire ; l'amour, la gloire et la richesse, que faut-il de plus pour être heureux ? » Dans l'intervalle, s'étant rendu dans sa famille, Jean Camille fut surpris à une noce sous un déguisement de femme et fusillé par les gendarmes. (19 avril 1888).

1. Villages de l'arrondissement de Sartène.

Cosi penzoso,
Privo d'ogni contento,
Sfogar mi voglio
Con lagrimoso accento.
Povero Giovan Camillo !
Da principio al mio lamento
Prego, voi che mi ascoltate,
Compatire al mio talento

Io son bandito
Nel più bel fior degl'anni.
Per mio fratello,
Morto con tanti affanni ;
Dopo d'averlo amazzato
Fu brucciato nei so panni
Ma spero ch'ognuno diga
Ch'io son nato colli sanni

Napoleone,
Fratello sfortunato,
D'una donzella
Si era innamorato
Poi partì per la Bastia
Col oggetto tanto amato.
Nun è questu un gran delitto
Quandu l'uomu e seguitato.

Ainsi pensif, sevré de toute joie, je veux épancher ma douleur en un chant plaintif. Pauvre Jean-Camille ! Dès le début de mon lamento je vous prie, vous tous qui m'écoutez, d'avoir de l'indulgence pour mon talent poétique.

Je suis bandit dans la fleur de l'âge à cause de mon frère qui mourut au milieu d'affreux tourments. Après qu'on l'eut tué on le jeta au feu tout habillé, mais j'espère que chacune dira que je suis né avec des hures de sanglier !

Mon malheureux frère Napoléon s'était amouraché d'une jeune fille, puis il s'en alla à Bastia avec l'objet de ses vœux. Il ne commettait aucun délit puisque l'enlèvement était volontaire.

Il padre invece
Con qual falza raggione
Il mio fratello
Lo fè metta priggione,
Or considerate ognuno
Qual fosse la caggione,
Conoscendo di sua figlia
Tutta quanta l'opinione.

Quel uomo infamo
Mandò tutto in rovina
E la sua figlia,
Chiamata Caterina,
La serrò dentro una stanza
Correta sera e matina
Poi uccise mio fratello
D'un colpu di carrapina.

Subitamente
Dopo averlo amazzato
Si sottomessi
Al perfido giurato
E cun mezzi ed influenza
Fu ben tosto guidicato.
Senza dubbio in consiquenza
Venzi assolto e liberato.

Le père de la jeune fille fit mettre, à l'aide d'arguments spécieux, mon frère en prison. Or voyez un peu s'il en avait le motif, connaissant comme il les connaissait les sentiments de sa fille !

Cet homme cruel préféra envoyer tout à la ruine ! Il enferma sa fille Catherine dans une chambre où elle était battue matin et soir, puis il tua mon frère d'un coup de carabine.

Aussitôt après l'avoir tué, il demanda à comparaître devant un jury perfide. Grâce à l'intrigue et aux recommandations il fut jugé dans le plus bref délai, et sans peine acquitté, puis mis en liberté.

Ma per sua sorte
Quel uccisore ingrato.
Da un pelegrino
Anch'egli fù amazzato.
Oggi davanti al Signore
Confesserà il suo peccato ;
Dirà ben che l'uno è morto
E l'altro è disgraziato.

Disgraziato
Son io per la foresta ;
Tutto l'inverno
Esposto alla timpesta,
Sempre errante e pelegrino
Ditemi che vita è questa,
Una pietra per coscino
La notte sotto la testa.

Poi sonnolente
Cosi esposto alla crina
Il cuor mi dice :
Prende la carrapina,
Sei da fronti a gli nemici,
E Delbos s'avvicina.
Si tu non ti levi in piedi
Fatta è la tua rovina.

Mais ce meurtrier infâme fut, pour son malheur, tué à son tour par un solitaire [1]. Il comparait aujourd'hui devant le Seigneur où il confessera ses péchés. Il dira bien que de deux frères l'un est mort, l'autre est malheureux !

Car je suis malheureux. J'habite la forêt, exposé aux rigueurs de l'hiver et je suis toujours errant et solitaire. Dites-moi un peu si c'est une vie d'avoir, la nuit, une pierre pour oreiller ?

Aussi, exposé aux froidures, au moment de m'assoupir une voix me dit : Prends ta carabine, tu as devant toi tes ennemis et Delbos [2] s'approche ! Si tu n'es pas sur pied ta ruine est consommée !

1. Mot à mot : Ermite, pèlerin ; c'est synonyme de bandit.
2. Maréchal des logis de gendarmerie.

Veloce assai,
Dir voglio come il vento,
Pianto il ginocchio,
Poi batteri il cuore mi sento
Il fucciù direttu a l'ombra.
Credo chi siamo al momento
Di mostrare il mio coraggio
Ch'io la morte un ho spavento

Mi sveglio invece
E più non ho sospetto;
Un arboccello
A me serve di tetto.
Sono sulla nuda terra
Senza fuoco e senza letto.
Il canto del barbagianno
E l'unico mio diletto.

Il giorno avieni
Tra segni d'allegria
Cantano gli aùcelli
Ma che dolce armonia,
Conforte della tristizzia,
Mia solita compagnia!
Tanto lieta è la sua sorte
Quanto torbida è la mia

Rapidement, je veux dire avec la rapidité du vent, je plante le genou à terre, puis je sens mon cœur qui bat. Le canon de mon fusil dirigé dans les ténèbres, je crois que c'est le moment de montrer mon courage, car la mort ne me cause pas la moindre épouvante.

Mais je me réveille et je n'éprouve aucune frayeur : un arbrisseau me sert de toit, je suis sur la terre nue, sans lit, sans feu, et le chant du hibou est mon unique agrément.

Le jour vient au milieu de mille signes d'allégresse ; les oiseaux chantent ; oh ! quelle douce harmonie : elle dissipe la tristesse, mon unique société ! Si heureuse est la destinée des oiseaux, si trouble est la mienne !

Sovente assai
Mancanze di portore
Senza provista
Mi indebulisce il cuore
Ho ricorzo alla clemenza
E del ricco e del pastore.
Generosa è l'accoglienza
La compenserà il Signore.

Poi canto un fiumi
Vado spingere la seti
Contempio l'onde
Ore è tranquilla e lieta,
Festeggiando son le pesce
Senza temere le rete
Anche voi gli dico ô Dio
Più di me cuntenti sieti.

O cuntenza
O pacci mia gradita
Dove n'andaste
Dolcezza di mia vita
O Carbini il bel soggiorno
Di stagion bella e fiorita :
Il ritorno alla allegrezza
La speranza oggi è finita.

Souvent aussi, en l'absence de mes guides, je me trouve dépourvu de provisions, et mes forces s'en vont de faiblesse. J'ai alors recours à la bonté du propriétaire ou du berger qui m'accordent une très généreuse hospitalité. Le bon Dieu leur en tiendra compte !

Puis je vais au torrent voisin étancher ma soif et je contemple l'eau limpide où les poissons se livrent à des ébats sans crainte du filet. « Vous aussi, leur dis-je, ô mon Dieu, vous êtes plus heureux que moi ! »

La joie et la paix qui faisaient le bonheur de ma vie où s'en sont-elles envolées ? O Carbini, quel délicieux séjour tu fais dans la belle saison ! Aujourd'hui tout espoir est perdu de retrouver mon bonheur de jadis.

Il porta vista
Tendo verso Levia
I miei nemici,
Delbos in compagnia,
Vedo prendere il camino
Di Zonza e Santa Lucia.
Ma quando ci incontraremmo
Li sortirà la pazzia.

O quanti volti
Vedo la forza armata
Da me vicino
Marciando alla pedata
Ma porta l'armi di Francia
E l'ho simpre rispettata,
Basta che non mi costringa
i ven alla fucilata.

Io poco stimo
La mia vita meschina
Ne mi spavento
Si la morta è vicino
Sono un uccello di bosco
Da lu montu alla marina
Maladetto sià quel giorno
Che nascesti o Caterina.

Je dirige ma longue vue du côté de Levie et j'aperçois mes ennemis, parmi lesquels Delbos, prendre la direction de Zonza et Sainte-Lucie.... Quand nous nous rencontrerons, l'envie leur sortira de me courir après !

Combien de fois je tins la force publique, qui me suit à la piste, à la portée de mes balles; mais elle porte les armes de la France que j'ai toujours respectées ; pourvu qu'elle ne me contraigne pas à en venir aux coups de feu !

Je fais peu de cas de ma malheureuse vie et n'aî aucun effroi de savoir la mort proche, car je ne suis qu'un oiseau des bois qui erre du mont à la plaine ; maudit soit le jour où vous naquites, ô Catherine !

Sia maledetto
Quel che daste il cuore
Al mio fratello
Presa con tanto amore;
Maledetti setti volte
Siano li tuoi genitore
Causa di tante guai
Senza alcun punto d'onore.

Ma s'io mi lagno,
Tu Caterina gemme
Pache tuo padre
Col mio fratello insieme
Starno merci in sepultura,
Questo a noi ci preme;
Quanto volte il ferro punge
Dove assai meno se teme.

Tali è il passato
E l'avvenire è pieno,
Io più non vedo.
Per mè giorno sereno.
Vado errante e pelegrino
Sempre lagno e sempre peno,
Basterebbi che di sangue
Nun si bagni lu tarreno.

Maudit soit le jour où vous avez donné votre cœur à mon frère qui le reçut avec un si fervent amour ! Que tes parents soient sept fois maudits pour avoir causé tant de malheurs sans aucun motif d'honneur.

Mais si je me plains, toi, Catherine, tu gémis car ton père et mon frère pourrissent tous deux dans la tombe et ceci afflige chacun de nous. Ah ! combien de fois on reçoit des blessures là où on s'y attendait le moins.

Tel est le passé et l'avenir est aussi gros de menaces ; je ne verrai plus de jour serein ; je vais errant et solitaire, toujours soupirant, toujours luttant ; pourvu que le sol ne soit pas inondé de sang !

O madre cara
Tu chiami li tuoi figli
Uno è sepolto
E l'altro nei perigli.
La tua voce più non senti
Ne meno li tuoi consigli.
Prega l'angelo custodi
Che la morte non lu pigli.

Voi caro padre,
Sorelle del mio amore,
Pure lo comprendo
Quanto vi piange il cuore
La vostra trista esistanza
E una vita di dolore
Ma meglio è starni afflitti
Che vivere cun disonore.

Caro fratello
Io vendicare ti voglio
Ti l'ho promessa
Sopra di quel scoglio
Quando il tuo sangue gentile
Bevette per mio condoglio ;
La tragedie di tua morte
Tingerebbe più d'un foglio.

O mère chérie, tu appelles tes enfants mais l'un est enseveli et l'autre est dans les dangers ; je n'entends plus ta voix et encore moins tes conseils ; prie donc l'ange gardien que la mort ne m'enlève pas !

Chère père et sœurs aimées, je comprends, croyez-le, les tourments de votre âme. Votre triste existence n'est qu'un tissu de douleurs, mais il vaut mieux vivre dans l'affliction que dans le déshonneur !

Frère chéri, je veux te venger ; je te l'ai promis sur ce rocher où ton sang si doux fut absorbé goutte à goutte. A écrire la tragédie de ta mort, cela demanderait plus d'un feuillet.

Sono i Lanfranchi
Superbe ed orgogliosi,
A sua maniera
Prettendono li cosi
Furono li suo nemici
Compiacenti e generosi;
Ma giammai li Nicolaï
Surtiranno vergognosi !

Qui cesso il canto,
Addio miei genitori,
Addio parente.
Sostenguo del mio cuore;
Nel mia trista sventura
Mi raccommando al signore.
Il vostro Giovan Camillo
Non vi farà disonore.

Les Lanfranchi sont fiers et orgueilleux ; ils veulent arranger les choses à leur façon, mais il n'y a que leurs ennemis qui furent corrects et généreux et jamais les Nicolaï ne sortiront honteux de cette affaire.

Ici je cesse mon lamento ; adieu chers parents, réconfort de mon cœur ; dans ma triste infortune, je me recommande au Seigneur. Votre Jean-Camille saura soutenir votre honneur !

MUSIQUE

Les airs Corses qui suivent ont été recueillis par M. Jacques Tessarech qui les a transcrits fidèlement pour leur conserver toute leur valeur documentaire.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LAMENTI SUR LES PERSONNES DÉCÉDÉES DE MORT NATURELLE.

DEUXIÈME PARTIE

VOCERI SUR DES PERSONNES QUI ONT SUCCOMBÉ A UNE MORT VIOLENTE

APPENDICE
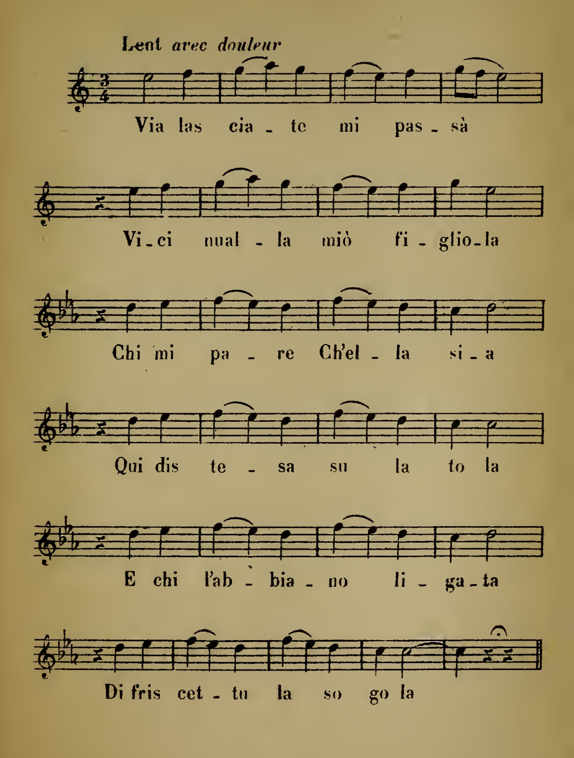
POÉSIES DIVERSES

MUSIQUE
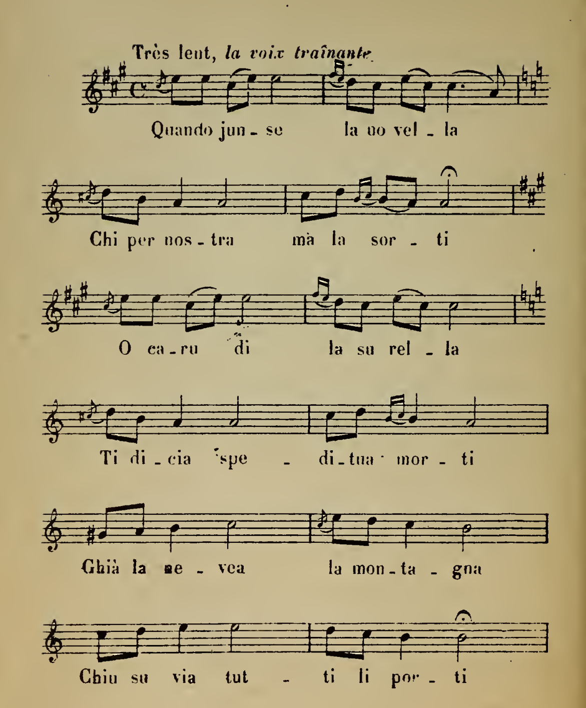
FIN
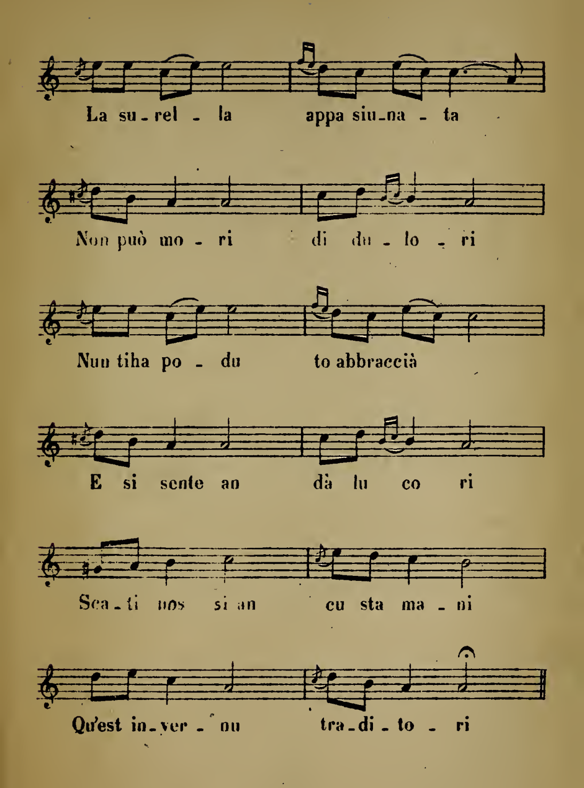
Tours et Mayenne
Imprimeries E. Soudée.

VOCERO V. Première partie
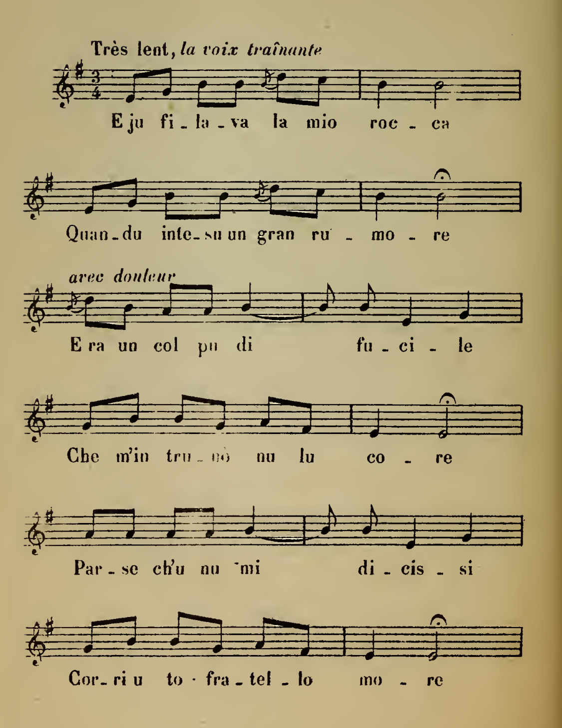


VOCERO XI. Première partie
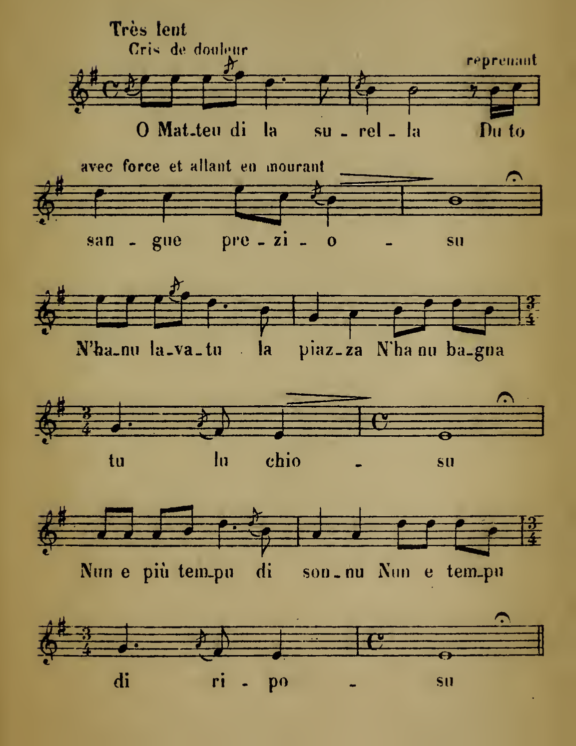



La su - rel - la appa siu-na - ta
Non può mo - ri di du - lo - ri
Nun tiha po - du to abbraccià
E si sente an dà lu co ri
Sca - ti nos si an cu sta ma - ni
Qu'est in - ver - ou tra - di - to - ri
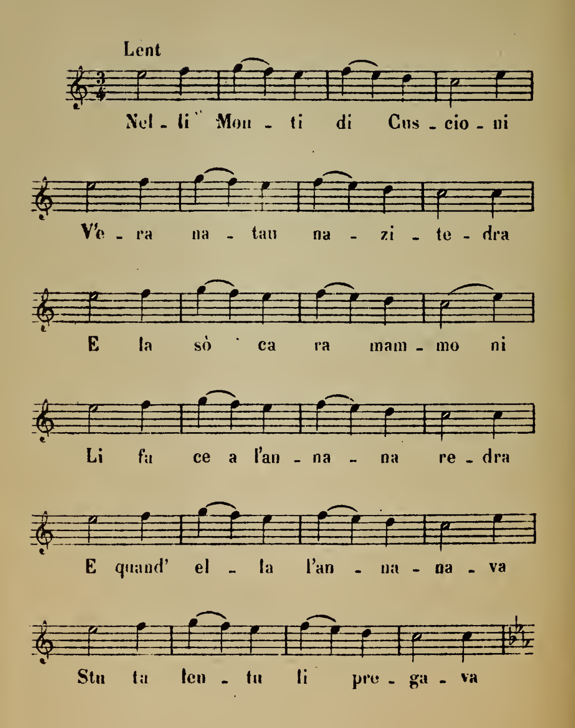
VOCERO III. Deuxième partie
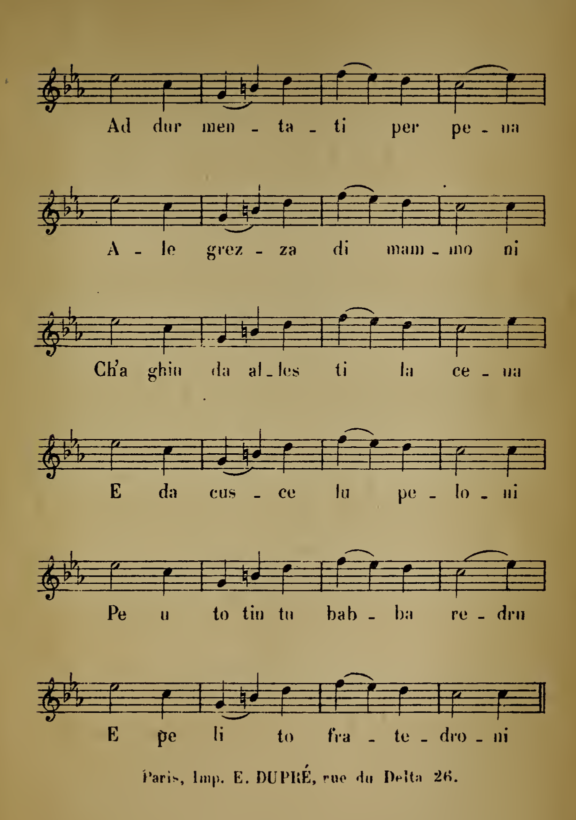


VOCERO XI. Deuxième partie

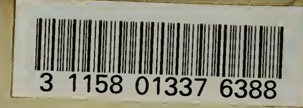


NANNA. Appendice I





Paris, Imp. E. DUPRÉ, rue du Delta 26.


3 1158 01337 6388